

DISCOURS CHOISIS

Tous droits réservés, 1931.

Copyright, 1931.

CHARLES THIBAUT

DISCOURS CHOISIS

PREFACE DE
CASIMIR HEBERT

Président de la *Société de Linguistique du Canada.*



ACTION CANADIENNE

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-25-27 RUE SAINTE-ELISABETH

MONTREAL

1931



M. CHARLES THIBAUT

PREFACE

J'ai connu Charles Thibault quelques années avant sa mort, au comptoir de la librairie Cadieux et Dero-me. Toutes les fois qu'il venait à Montréal, il visitait les libraires et j'avais l'honneur de le servir. Je fus frappé du sérieux de ses lectures et surtout de l'extrême variété des questions qui le passionnaient. Il raffolait des récits de missionnaires et le dernier volume que je lui vendis traitait des Iles Samoa. Ce qui me fixa ce souvenir, c'est qu'ayant acheté le livre le matin, il était revenu, dans l'après-midi, l'échanger pour un exemplaire parfait, car il y avait deux fois le même cahier dans l'exemplaire qu'il avait déjà commencé à lire.

Il causait de tout avec une verve intarissable et comme j'avais des lettres plus que les commis ordinaires de librairie, il se sentait heureux de me jaser de littérature. Il avait des idées nettes, bien tranchées sur les questions religieuses. C'était un catholique orthodoxe, intransigeant et il ne cachait pas ses affections ou ses dédains pour les auteurs exposés sur les tables et les rayons. On eût dit qu'il les avait tous lus. Quand il achetait les auteurs à doctrines peu romaines, il ajoutait : « Il faut bien se renseigner sur ce que, dans le monde, il se dit de sottises et de niaiseries quand on est contre Dieu et contre Rome. » Louis Veillot, Monseigneur Pie, Monseigneur Bougoud avaient son admiration.

A chaque visite, il tenait de longues conversations avec monsieur L.-J.-A. Derome, rédacteur du Propagateur, de pieuse mémoire, dont le bureau était le *clearing office* de toutes les nouvelles religieuses. Les commis l'appelaient badinement le « confesseur des curés ». Mais il « confessait » aussi de nombreux laïques parmi lesquels je me rappelle le pieux avocat Beauchamp, le député Chicoyne, le tribun Charles Thibault, et plusieurs membres zélés de l'adoration nocturne. Charles Thibault contait alors quelques anecdotes de ses luttes politiques ou de ses nombreux voyages et, tout en servant, je saisisais quelques bribes de la conversation et surtout les joyeux éclats de rire.

Tous les clients n'étaient pas de la politique de Thibault et j'entendis sur son compte des histoires de toutes sortes, exagérées, invraisemblables. Un jour qu'il était en verve, j'entrepris de lui en faire raconter quelques-unes. Il s'y prêta de bonne grâce. Dans la bouche de Thibault, l'histoire prenait toujours une tournure piquante, d'un ridicule irrésistible. Je compris alors pourquoi la haine de ses ennemis le poursuivait en le représentant comme un individu sans scrupule, capable de toutes les vilenies.

« N'écoutez pas toutes les histoires qui courent sur mon compte, me dit-il; la plupart n'ont de vrai que le fait que l'individu qui les a mises en circulation a vu jaune dans une assemblée politique où j'ai démasqué son petit jeu, réfuté ses mensonges et le reste. Toutes ces histoires sont grossies par la haine, le préjugé, l'esprit de parti. Si j'écris mes mémoires, je dirai la vérité sur certains faits et certains individus; j'en sais qui vont *sacrer* et qui mourront de honte, s'ils ont quelque pudeur. »

Ces mémoires n'ont pas été écrits. Quelques jours plus tard la nouvelle parvint que Charles Thibault

avait péri dans un accident de chemin de fer. J'en fus chagrin et je gardai de lui le souvenir le plus favorable. Pour moi et pour beaucoup d'autres, était disparu un penseur solide, un patriote ardent, un catholique pratiquant et sincère.

Charles Thibault naquit à Saint-Alexandre d'Iberville, le 16 septembre 1840, et décéda à Sutton, le 2 janvier 1905, au retour d'une randonnée aux Etats-Unis, où il avait adressé la parole au bénéfice d'une école française.

Il fit ses études classiques au séminaire de Sainte-Marie de Monnoir. Il se crut appelé au sacerdoce; il commença ses études théologiques comme ecclésiastique attaché au séminaire.

Il reconnut bientôt que sa vocation était autre. Il étudia le droit au bureau de Moreau & Chapleau.

Il fut admis au barreau en février 1865. Il se spécialisa dans les causes criminelles. Dès cette époque, il fit partie du Cabinet de Lecture Paroissial et de l'Union Catholique et il fit devant ces sociétés de nombreuses conférences et on peut le regarder comme un pionnier dans ce genre littéraire au Canada. Thibault dépassait tous ses émules par l'étendue de ses connaissances, sa merveilleuse imagination, sa force de dire irrésistible, ses principes solides. C'était le *vir bonus dicendi peritus*. Sa parole subjuguait.

Dès lors Thibault lisait beaucoup et les meilleurs auteurs. Il prit part aux discussions du barreau et ses écrits sous divers pseudonymes contribuèrent à faire opérer certains changements que les avocats de l'époque réclamaient dans la procédure.

En 1877, il fut élu échevin de Montréal pour la division Sainte-Marie et sa verve intarissable lui fit concéder par ses collègues tout ce qu'il demanda pour ses électeurs. Il ne demandait d'ailleurs que des choses

raisonnables. Son dévouement pour la classe ouvrière lui fit décerner le titre glorieux d'*échevin des pauvres*.

Sa valeur intellectuelle était alors solidement établie. Ses conférences, ses discours l'avaient révélé à tous. Sa vie publique fit connaître son patriotisme ardent. Il prêchait la fierté de nos origines, la fidélité aux traditions, le respect des droits d'autrui, l'harmonie des races constituantes de notre confédération.

Dès qu'il fut échevin, il réclama des noms français pour les rues de son quartier presque exclusivement canadien-français. Les noms de Maisonneuve, de Champlain, de Panet, de Plessis prirent la place de noms tels que Durham, Seaton, Sydenham qui semblaient une provocation voulue.

En 1882, il résigna sa charge d'échevin, ses fonctions de secrétaire des Arbitres fédéraux étant incompatibles avec ses devoirs d'échevin de Montréal. Cette fonction lui avait été accordée le 20 octobre 1880, en récompense de ses luttes pour le parti conservateur. Il avait pendant quinze ans été un des champions de son parti. On l'avait vu participer à plus de deux cents élections où souvent son parti avait connu la victoire. La présence de Thibault dans une assemblée en assurait le succès, car c'était un orateur doué de qualités solides et d'un pouvoir irrésistible de logique, de critique mordante, de sympathie, de communication parfaite.

Il avait combattu sir Wilfrid Laurier et contribué à le faire battre dans Arthabaska, alors que ce dernier venait d'être fait ministre dans le cabinet Mackenzie. Les électeurs de Québec-Est ayant invité Laurier à venir chez eux, Thibault le suivit, cette fois comme candidat conservateur. C'est dans cette élection qu'il montra tout le pouvoir de son éloquence

puisqu'il força à l'écouter des auditoires hostiles, faits de partisans venus pour l'empêcher de parler et probablement payés pour agir ainsi. Malgré ses prouesses oratoires, il ne put remporter pour lui-même cette forteresse libérale qui garda le grand homme comme député jusqu'à sa mort. Cependant la réputation de tribun de Thibault était assurée à jamais.

Sorti de la politique active par son acceptation d'un poste de fonctionnaire, il tourna son activité vers la propagande patriotique.

En 1874, il participa à la convention de la Société Saint-Jean-Baptiste à Montréal, comme délégué des Canadiens-Français de Troy, Etats-Unis. En 1880, il avait assisté à la convention de Québec. Il y prononça des discours que l'on trouvera dans ce recueil.⁽¹⁾ En 1884, il assistait également au congrès de célébration du cinquantenaire de fondation de la société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Il y prononça le discours: « La croix, l'épée, la charrue ou les trois symboles du peuple canadien », qui lui valut des appréciations flatteuses même en France, entr'autres celles du marquis de Montcalm, de Rameau de Saint-Père, du comte de Foucault, de Claudio Jannet, etc. Ce discours, à leur témoignage, est aussi remarquable par la forme que par l'élévation de la pensée.

Vers cette époque, il parcourut le pays en tous sens. Profitant de ses déplacements comme secrétaire des Arbitres fédéraux, il visitait ses frères canadiens éloignés de la province de Québec et son passage était l'occasion de discours patriotiques. On le vit dans les Provinces maritimes, dans l'Ouest canadien et très souvent aux Etats-Unis. Il connut aux Etats-Unis une popularité égale à celle dont Sir Wilfrid Laurier a joui plus tard dans sa province natale, à l'époque de sa grandeur.

(1) Dans un second volume.

Toutes les conventions nationales des nôtres aux Etats-Unis n'étaient pas complètes sans un discours de Thibault. Peu de ces discours nous sont parvenus, mais peut-être seront-ils un jour retrouvés et livrés au public par sa famille.

Thibault était donc l'orateur national. Il savait si bien toucher la corde patriotique, faire vibrer tous les sentiments humains ! Les auditeurs voyaient en lui un tribun véritable, animé de convictions ardentes, brûlant d'un patriotisme sincère ; ils aimaient ce visage original, pétillant d'esprit, beau de la beauté intérieure, dont la bouche savait traduire en paroles imagées, élégantes et vivantes, des pensées nobles, pratiques et réconfortantes. Cette figure rayonnante du triple feu de ses amours : Dieu, la famille, la patrie, plaisait singulièrement au peuple. Et le peuple applaudissait, car il ne s'y trompe point et il a vite jugé ceux qui prétendent l'éclairer et le guider. Les populations applaudissaient, car elles sentaient qu'elles avaient devant elles un homme de bien, habile à dire. Thibault, nourri du trésor des idées classiques, fortifié par des études philosophiques, théologiques, juridiques et sociales, connaissant bien l'histoire de son pays et surtout la psychologie des foules, parlait, quand il le voulait, comme un curé et souvent comme un prophète. Ainsi tous les curés trouvaient-ils un charme toujours nouveau à converser avec ce missionnaire de fierté nationale, puisqu'il n'ignorait rien de ce qui fait l'objet ordinaire de leurs études et, de plus, son originalité et son esprit étaient si grands, il savait si bien conter l'anecdote et surtout il souffrait si bienveillamment qu'on le taquinât. Dans ses voyages, Thibault logeait rarement à l'hôtellerie, les curés réclamant sa présence au presbytère, comme une distraction réconfortante, désopilante dans la vie monotone du ministère paroiss-

sial. Il y avait ses confrères de classe, tous les anciens de Sainte-Marie de Monnoir, enfin tous les amis que le simple contact avait créés.

Thibault fut un grand voyageur, avons-nous dit. On le vit partout où le réclamait son patriotisme, à Boston, à Burlington, à Troy, à Nashua, à New-York, à Worcester, en Acadie, au Kansas, au Manitoba, etc. On l'avait surnommé le chevalier errant. Il avait rêvé d'un idéal pour sa race et, nouveau Socrate, il allait partout, répétant sous des formes diverses son boniment et son message.

Il crut s'apercevoir que sa parole n'atteignait pas assez loin. Il se fit journaliste pour que son message parvînt à un plus grand nombre et dans des milieux inaccessibles à sa voix. Ses écrits furent disséminés un peu partout. On en trouve dans « La Minerve », dans « Le Travailleur », sous le pseudonyme de Jean Bart; dans « Le Canadien », « La Croix du Peuple », « Le Pays », « L'Étendard », sous le pseudonyme de Frontenac. Il écrivait assez bien en anglais et nombre de ses écrits pourraient se retrouver dans les journaux de cette langue.

Thibault était un catholique pratiquant; on le trouvait aussi souvent à l'église qu'au presbytère. Il lisait surtout les bons livres et il en distribuait à droite et à gauche. J'ai envoyé, à sa demande, à des adresses qu'il me donnait, de nombreux exemplaires de « la Sainte Messe » par Martin de Cochem, de « l'Art d'utiliser ses fautes » par Tissot, de « L'humilité » par Léon XIII et surtout des « Quatre Évangiles en un seul », de Weber. Il lisait les récits de missionnaires avec délices.

Il était prodigue de bons conseils aux jeunes gens et il contribua certainement à l'éclosion des idées qui amenèrent, en 1904, la fondation de l'A. C. J. C.

Il fit le pèlerinage de Terre-Sainte pour satisfaire un désir de sa piété. Durant ce voyage, il rendit de réels services aux organisateurs par son sang-froid, sa présence d'esprit et surtout son éloquence. Il fut reçu dans le Tiers-Ordre de saint François à Jérusalem même, et sur le bateau et aux sanctuaires il se faisait un honneur de servir la messe des prêtres, ses compagnons de voyage.

Thibault était charitable et généreux: il n'avait rien à lui. *L'échevin des pauvres* avait le coeur tendre et son plus cruel ennemi aurait éprouvé les effets de son bon coeur, s'il avait fait appel à ses sentiments d'humanité. On raconte même qu'il a obligé des adversaires — qui ont attendu sa mort pour attaquer sa mémoire.

Dans son testament, rendu public à l'occasion de sa mort, on pouvait lire la phrase qui suit:

« Ayant, au cours de mon existence, pris une part
 « assez considérable dans les luttes vives et quelque-
 « fois acrimonieuses de la voie active, professionnelle
 « et politique, dans le cas où j'aurais pu me créer des
 « ennemis, pu indisposer plus ou moins des amis contre
 « moi par mes discours et mes écrits, je demande à
 « tous et à chacun de m'accorder un généreux et sin-
 « cère pardon. En retour, je pardonne sincèrement et
 « du profond de mon coeur à toutes les personnes qui
 « ont pu ou voulu me causer des torts, soit dans ma
 « réputation, soit dans mes biens, espérant que Dieu
 « accueillera avec miséricorde ces pardons mutuels et
 « réciproques. »

Pour nous conformer à son désir, nous ne mentionnerons point les adversaires, nous ne raconterons point les polémiques dans lesquelles Chs Thibault fut engagé. Ses adversaires ont sans doute comme lui pardonné, mais l'écho de ces batailles se fait encore

sentir dans les journaux partisans et dans les écrits des plumes mercenaires. Cependant Thibault trouve toujours des vengeurs. Les passions s'apaiseront et le jour poindra où libéraux et conservateurs, feuilletant ses discours, seront surpris de découvrir un grand amant de la patrie, un de ces "sectaires dans le bien" à qui l'on pardonne beaucoup, parce qu'ils ont beaucoup aimé.

Il est un Thibault légendaire et ce fait est une preuve indéniable de sa profonde empreinte sur sa génération. Seuls les grands hommes sont devenus des demi-dieux. Je n'ai pas l'intention d'empêcher le peuple et ceux qui l'ont aimé de le grandir dans leur imagination, je veux seulement que ceux qui préfèrent l'histoire apprennent que Charles Thibault fut une grande âme, un grand cœur, une grande intelligence, dont notre province doit s'enorgueillir.

L'on ferait dix volumes des écrits épars de Charles Thibault. Exprimons le souhait que le meilleur de son oeuvre soit recueilli et exhumé des liasses de la « Minerve » et de l'« Etendard ». Il y a là de bonnes pages que j'ai lues, mais que je n'ai pas eu le temps de transcrire.

Les discours sont publiés avec les corrections apportées par l'auteur lui-même.

CASIMIR HEBERT,

Membre de la *Société Historique de Montréal*.

Président de la *Société de Linguistique du Canada*.

Montréal, ce 10 mars 1931.

La Croix, l'Épée et la Charrue

ou

LES TROIS SYMBOLES DU PEUPLE CANADIEN

Discours prononcé

*Aux fêtes des noces d'or de la Saint-Jean-Baptiste,
à Montréal, le 27 juin 1884.*

O Canada! Mon pays, mes amours.

Et elevabit signum in
nationibus procul.

M. le Président,

Mesdames et Messieurs.

Les acclamations enthousiastes avec lesquelles vous m'accueillez me prouvent, une fois de plus, que j'ai conservé dans votre coeur, une place; dans votre mémoire, un souvenir; dans votre âme, une indulgence.

Mais quelque bruyants que soient vos applaudissements, je n'en entends pas moins, parmi toutes les clameurs retentissantes de cette fête grandiose, chaque battement de votre coeur; je n'en ressens pas moins toutes ses pulsations; car, il y a entre le vôtre et le mien corrélation entière et harmonie parfaite.

Ah! que ne puis-je redire les pensées, les sentiments, les désirs, les souhaits, les voeux et les espérances, non seulement de vous tous qui me prêtez, en ce moment, une bienveillante attention, mais aussi de ceux qui, moins heureux que vous, absents du sol natal,

m'ont chargé du mandat si honorable, mais si difficile, de les représenter, en cette circonstance mémorable.

La langue humaine est limitée par des termes de convention qu'elle ne saurait enfreindre; le coeur a plus de latitude. Je laisserai donc parler le mien, bien sûr d'avance de l'accueil fraternel que vous ferez à ses paroles; bien convaincu qu'elles réveilleront un fidèle écho jusque dans les profondeurs de votre âme.

Tout est fête en ce moment, tout est harmonie, tout est joie, tout est gloire! Et, cependant, un vague sentiment de tristesse s'empare de nous en songeant à nos frères dispersés sur de lointaines plages, par différentes tempêtes, et transportés partout, comme les sables mouvants des déserts.

Ah! pourtant, que les 500,000 frères qui vivent loin de la Patrie, sur une terre étrangère, nous seraient utiles! Qui nous rendra nos phalanges éparses?

Qui nous rendra ces jours de lutte et de grandeur,
Où toujours réunis sous la même bannière,
Nous bravions les efforts d'une race étrangère,
Et gardions fièrement nos droits et notre honneur?

Mais qu'ai-je dit? Nos frères ne sont-ils pas tous ici en ce moment? Oui, grâce à vous, organisateurs du cinquantenaire de la Saint-Jean-Baptiste au Canada, personne ne manque à votre patriotique appel. Ils y sont personnellement ou par leurs nombreuses délégations; et, en celui qui vous parle, vous voyez le représentant des Canadiens du fond des plaines du Kansas, des hauteurs des Montagnes du Maine, de quelques grandes villes manufacturières de la nouvelle Angleterre et de l'Etat de New-York, qui tous, avec nous, redisent au Canada:

Salut ô ciel de ma patrie!
 Salut ô noble Saint-Laurent!
 Ton nom dans mon âme attendrie
 Répand un parfum enivrant.
 O Canada, fils de la France
 Qui te couvrit de ses bienfaits,
 Toi, notre amour, notre espérance,
 Qui pourra t'oublier jamais!

L'oublier notre pays! Mais demandez donc si le torrent dévie de sa course? si l'oiseau cesse son vol? si le papillon abandonne la fleur? si une mère oublie son enfant? si un patriote répudie son ciel natal?

Oui, depuis longtemps, gémissant sur des bords éloignés, nos frères soupiraient après le moment de revoir ces lieux si chers à leurs souvenirs. Ils trouvaient bien long notre oubli; et dans leur légitime impatience, dans le désespoir de leur insupportable nostalgie, ils répétaient avec notre grand poète national, le regretté Crémazie:

Ne reviendront-ils plus, ces jours trois fois bénis
 Où nous chantions en choeur la gloire de nos pères?
 Ces doux chants d'union des fêtes populaires
 Ne les savez-vous plus, échos de mon pays?

Oui, frères absents, la patrie retrouve encore *ces jours trois fois bénis* et les chants de ses *fêtes populaires*. Oui, pour vous les répéter, les *échos du pays* les répercutent encore. Voilà ce que je devrai dire à mes mandataires de par delà les rives du Missouri ou des bassins de l'Aroostook, quand j'aurai à leur rendre compte de la mission qu'ils m'ont confiée.

Cette fête, messieurs, est la revendication pacifique de nos privilèges, c'est l'énumération de nos forces, c'est la constatation de notre puissance, c'est l'affirmation solennelle de nos droits: — droits reconnus et respectés, du reste, par l'Angleterre et les Puissances avoisinantes. Les nations nous regardent avec étonnement. « Ne sont-ce pas là les restes de ce petit peu-

ple abandonné, trahi, persécuté, oublié et soumis à l'étranger, il n'y a guère plus d'un siècle? »

Et l'on est surpris de notre nombre prodigieux; l'on ose à peine croire à la grandeur de nos travaux, à la multiplicité de nos institutions, à la consolidation de nos oeuvres, à notre préservation miraculeuse, sur cette terre d'Amérique! Pourquoi? si ce n'est parce que l'on nie les rapports mystérieux de la nature morale et de la nature physique! de l'âme et du corps! du ciel et de la terre! et que l'on n'admet plus l'action providentielle sur les sociétés terrestres!

Penché, sur l'abîme de doute, comme Empédocle sur le cratère de l'Etna, l'homme désespère! Le doute a remplacé la foi! Comme si le chrétien n'était pas la continuation d'un principe éternel? Comme s'il n'était pas l'extension d'une résurrection vivante, sortie victorieuse de la corruption de la mort et des entraves du tombeau?

Les maux des sociétés modernes proviennent de trois négations.

1. *Celle des fruits du christianisme dans l'ordre moral;*

2. *Celle des fruits du christianisme dans l'ordre social;*

3. *Celle des fruits du christianisme dans l'ordre matériel.*

A ces trois négations, à ces trois blasphèmes, j'opposerai trois affirmations, trois symboles, qui furent les trois grandes forces de notre nationalité dans le passé et qui le seront encore dans l'avenir.

J'ai nommé, messieurs:

1. *La croix;*

2. *L'épée;*

3. *La charrue.*

De fait, la croix est le signe du salut; l'épée, celui du pouvoir; la charrue, celui du travail.

La croix, symbole de l'amour surnaturel, a relevé

l'ordre moral; l'épée, symbole de la puissance légitime, a ennobli l'ordre social; la charrue, symbole du travail libre, a régénéré l'ordre matériel.

Trois nécessités découlent de ces trois signes symboliques :

1. Celle de se sauver; 2. celle de se protéger; 3. celle de se nourrir. C'est donc une *trinité* de moyens qui se résume en une *unité* de salut.

Toute la philosophie du christianisme est là. Par la croix, l'on s'élève au Ciel; par l'épée, l'on défend sa patrie; par la charrue, l'on assure son existence.

Ces trois symboles représentent donc la vie divine des âmes, la vie sociale des peuples et la vie matérielle des individus. Quelques mots sur chacune de ces pensées: tel est le plan de ce discours.

1

LA CROIX DANS L'ORDRE MORAL

In hoc signo vinces.

Le monde antique, quoique ayant conservé une parcelle de théologie et quelques lueurs de vérité, a fini par perdre complètement sa voie; — car l'erreur ne vit qu'en autant qu'elle est mêlée de vrai; seule, ce serait ténèbres complètes, mort certaine. Aussi, quand la vérité théologique cessa absolument d'éclairer le paganisme, celui-ci fut irrévocablement destiné à périr; le principe de sa vie s'était envolé.

Il y eut toujours, dans les diverses phases de la vie des peuples, deux principes contraires, deux forces opposées; l'une les inclinant vers la barbarie; l'autre les poussant vers la civilisation.

La civilisation est le fruit de la croyance dogmatique d'un peuple, de son affirmation théologique, de ses relations sociales, de ses connaissances intellec-

tuelles, en un mot de ce qui constitue son éducation, sa vie particulière, sa manière d'être, ses moeurs, son identité, son caractère. C'est partant le développement graduel et harmonieux de toutes les puissances constitutives de l'individu et des sociétés humaines.

Sans théologie, il ne peut y avoir de sociétés régulièrement organisées, ni même de possibles. C'est alors le règne de la barbarie, la phase négative; c'est la force brutale de *l'antiquité païenne* qui écrase le faible et persécute le juste; c'est l'empire des passions désordonnées s'assouvissant sans frein et sans règle, sans pudeur et sans honte, sans scrupule et sans remords. Dans cet état de société, la vertu est inconnue, la morale outragée, le droit foulé au pied. L'Etat! voilà le dieu; l'homme! voilà la victime. Le despotisme est si cruel que le grand Corneille était justifiable

De rendre grâces aux dieux de n'être point Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Il n'y a ni liberté individuelle, ni initiative privée. L'Etat a absorbé l'individu à tel point qu'il n'y a plus que deux sociétés, celle des tyrans et celle des esclaves; deux castes, celle des faux prêtres et celle des faux adorateurs; deux principes, celui de la force qui écrase et celui de la faiblesse qui souffre. L'abjection va tellement bas, messieurs, que ceux mêmes qui sont injustement condamnés à la mort cruelle, mais inutile, des amphithéâtres passent en riant remercier leur bourreau!

Ave Cæsar morituri te salutant!

Le dégoût s'empare de l'âme à la vue d'un pareil abaissement.

Sans doute, l'on rencontre bien, par ci, par là, quelques beaux traits de vertu privée, quelques âmes supérieures qui jettent une clarté soudaine sur la nuit de ces époques néfastes. Mais, ce ne sont là que des météores qui brillent un instant pour s'éteindre à jamais dans les ombres épaisses qui recouvrent la terre.

Ce monde ancien eut pourtant ses éclairs et comme de célestes visions. Mais une fois entièrement courbé sous l'esclavage de ses faux dieux, une fois complètement sorti de ses voies et tout-à-fait hors de sa mission, il semble n'avoir d'autre but que de s'entre-détruire, jusqu'à ce qu'une grande unité se soit accomplie sur ses ruines.

Ce que la Grèce ne put achever par ses lois modèles, Rome le fit par ses sanglantes conquêtes. C'était à Rome que le divin crucifié avait donné rendez-vous au monde. Et le monde s'y trouva concentré et réuni à l'heure marquée. En laissant faire cette grande unité politique, le ciel préparait dès longtemps le règne du *Dieu unique*. A chaque peuple il avait assigné une mission, fait une promesse. La menace ne manqua pas, non plus, aux prévaricateurs. Les prophètes ont pleuré sur des ruines à venir, les aruspices ont annoncé des catastrophes prochaines. Les voix prophétiques sont méprisées; les entrailles des victimes sont en vain consultées; la malice des hommes a atteint les hauteurs du Ciel; les tonnerres de la justice divine éclatent! La guerre sévit sur les campagnes en ruines; la peste décime les cités en deuil; et les matrones en pleurs gémissent dans les temples, en priant les dieux de détourner de dessus les peuples, leur courroux justement irrité.

La vérité allait toujours en s'altérant. L'on peut retracer chaque phase de l'histoire par la connaissance des divers systèmes philosophiques qui y correspondent. D'affirmatives d'abord, les civilisations suc-

cessives s'étaient déjà considérablement modifiées à la naissance de la philosophie. Six siècles avant l'ère chrétienne, la Grèce donna le jour à celle-ci; elle devait s'y perpétuer pendant douze cents ans. Elle apparut dans le monde avec les lettres, au contact de l'Égypte et de l'Asie mineure.

Sa maturité se passe à Athènes; elle rencontrera sa décadence à Alexandrie et à Rome, altérée qu'elle sera alors par les erreurs orientales qui s'y seront glissées. Les philosophes se rapprochent trop du soleil de la vérité; ils devancent trop leurs siècles; ils sont ostracisés et mis à mort. C'est le propre de la vérité d'être persécutée; son ombre même ne peut être tolérée par le paganisme.

Thalès de Milet, contemporain de Crésus et de Solon, vient de fonder l'école *ionienne* ou panthéistique, mère de l'athéisme et du naturalisme modernes, mais, en revanche, Pythagore crée l'école *italique*, qui, par sa science des nombres, arrive à la connaissance de l'âme et à la perfection de Dieu. — Anaxagore, son disciple, parvint à la connaissance et à l'affirmation d'un principe intelligent et créateur du monde. — C'en était trop pour la mythologie d'alors, pour les croyances polythéistes du temps; Anaxagore, en dépit de la grande éloquence de son disciple, Périclès, est condamné à l'exil.

Les faux dieux tremblent; ils appellent les sophistes à leur secours; ceux-ci se précipitent en Grèce. Malheur à la morale; l'on continua d'embrouiller tout; de leurs chicanes se perpétua le chaos.

En vain Socrate veut-il étudier plus attentivement l'homme et ses attributs, sa faiblesse et sa force; en vain invente-t-il sa psychologie; en vain voile-t-il sous le nom de *démon* celui caché de Jéhovah, les sophistes qui flattaient les passions populaires réussirent à le faire condamner à mort. Prêcher l'immortalité de l'âme était la ruine du matérialisme ancien; enseigner

la croyance à un Dieu unique était le renversement des idoles.

Platon, fidèle disciple de Socrate, n'a pu sauver la vie à son maître, mais, du moins, ô piété touchante ! il se fait le continuateur de son oeuvre ; il l'explique, la commente, la perpétue et, à ses charmes naturels, il lui prête encore l'esprit sarcastique d'Aristophane et la beauté noble de Sophocle.

La théodicée de Platon se rapproche de la nôtre ; son Dieu est non seulement *intelligence* et *puissance*, mais il est surtout *amour*. Créateur de la théorie des idées, il a rasé de son vol sublime les hauteurs de cette philosophie qui devait lui conquérir un admirateur, sinon un disciple, dans la personne du grand Augustin, le fondateur de la métaphysique chrétienne.

Platon rend service à l'antiquité ; celle-ci le méconnaît. — il aide de ses conseils Denis le tyran, et celui-ci le fait vendre comme esclave.

Aristote naît de Platon, mais s'éloigne de son *idéalisme* pour aboutir exclusivement à l'*expérience*.

A la grande scholastique chrétienne sera donné d'épurer tous ces systèmes et de donner aux savants la véritable clef de la vraie science.

Comme Pythagore, Anaxagore, Socrate et Platon, Aristote, plus spiritualiste que l'école qu'il fonde, découvre et proclame un Dieu, cause première de l'univers, intelligence éternelle qui dépend d'elle-même et se suffit à elle-même. En dépit de ses services immenses rendus à Alexandre de Macédoine, son élève, Aristote tombe en disgrâce et va mourir dans une île ignorée.

Cicéron crée la langue de la philosophie à Rome ; il laisse entrevoir d'autres récompenses que celles décernées au Capitole : Cicéron périt sous la hache des sicaires.

Sénèque enseigne la vertu dans la Rome corrompue des empereurs. Néron, déjà meurtrier de son frère et

de sa mère, se fera l'assassin de son ancien maître. Sénèque devra s'ouvrir les veines du même fer avec lequel la vertueuse Pauline, sa femme, a aussi versé une partie de son sang.

Si maintenant, des philosophes, vous passez aux orateurs, aux poètes, aux historiens, aux héros et aux grands guerriers qui ont jeté un si vif éclat sur leur patrie, que verrez-vous, messieurs? Quel triste spectacle viendra frapper vos yeux? Tous, ou presque tous ne sont-ils pas chassés de leurs villes, jetés dans les fers, envoyés en exil ou mis à mort?

Le vulgaire ne pardonne jamais au génie; l'impiété s'offusque toujours de la vertu. La gloire monte trop haut; elle illumine trop le front de ses élus; la bassesse abhorre la gloire. L'on ostracise les hommes de bien, parce qu'ils sont reconnus justes!

Comme Saturne, les nations païennes dévoreraient leurs enfants. L'aube de la civilisation chrétienne, l'ordre moral n'apparaissent pas encore à l'horizon des temps; mais j'en vois pourtant les signes et les symboles partout. J'entends le cygne de Mantoue suppliant sa muse de s'élever et de chanter ces temps prédits par la sibylle et qui doivent nous donner l'enfant promis, lequel ramènera l'âge d'or dans le monde.

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

De fait la croix existe, mais ne règne pas encore! Elle remonte pourtant à l'origine des temps, à celui de la chute du premier homme, à l'époque de la première faute, à l'instant de la première menace. L'ordre moral est troublé par la révolte de l'homme; la promesse de la croix en répare déjà les outrages. Aussi se montre-t-elle, dans l'ordre physique, sous toutes les formes, façonnée de toutes manières; l'épée qui protège l'homme est taillée en croix, le soc de la

charrue qui déchire la terre est construit en croix; les flèches du paratonnerre qui protègent nos demeures constituent aussi une croix.

L'oiseau qui vole prend cette forme mystérieuse, ainsi que l'homme qui prie. L'arbre qui s'élève vers le ciel forme une croix, de même que le navire qui étend ses voiles.

A Rome même, la statue élevée à la Piété publique, sur le Forum, se tenait debout les bras en croix. Les Egyptiens plaçaient la croix dans leurs temples et un ancien empereur de Chine, pour prier, joignait ensemble deux morceaux de bois en croix.

Les actes les plus importants de l'Ancien Testament manifestent le symbole de la croix. La croix, représentée par le serpent d'airain, sauve Israël en route pour la terre promise; la croix, de nos jours, enseigne au peuple chrétien le chemin qui conduit à la Jérusalem Céleste.

Quand Jacob, le vainqueur de l'ange de la vie, va être vaincu à son tour par celui de la mort, il fait le testament de la promesse; il laisse sa bénédiction à ses descendants: il *croise* ses bras pour bénir Ephraïm et Manassès. Trois ans durant, une sécheresse désolante a ruiné les peuples. Elie s'élance dans les hautes solitudes du Carmel, et là, le front dans la poussière, il étend les bras en forme de croix et fait monter de la mer le nuage qui ira rendre à la terre sa fraîcheur et sa fécondité.

Les Hébreux ont engagé la bataille décisive contre Amalech; le sort est incertain. Moïse monte au haut de la montagne pour prier le Dieu des armées. Au sommet des montagnes, les bruits terrestres n'arrivent pas; le Ciel semble mieux écouter. Le grand législateur d'Israël s'en fera alors le prêtre; il tend les bras en croix. Il ne représente pas seulement ce signe, cet étendard de la rédemption à venir, dans cette attitude respectueuse; il devient croix vivante,

croix priante, croix instable dont le pied touche le roc, et dont les bras chancelants sont soutenus, aussi longtemps que la victoire est incertaine, par la piété d'Aaron et la constance de Hur.

La croix est donc déjà un symbole, un signe, un mystère, un drapeau, un étendard, en attendant qu'elle devienne le sacrement de notre rédemption.

La malice humaine est à son comble; l'iniquité recouvre la terre; l'anarchie remplit la cité; le mal a souillé tous les peuples. Le crime défie toute description; toute âme honnête se détourne à la vue des iniquités publiques et privées qui se commettent de toutes parts; — toute oreille chaste se dérobe aux concerts d'obscénités que l'on entend partout. Le Circle, le Théâtre, le Forum sont souillés de sang et d'infamie. La barbarie, la tyrannie, l'écrasement, la haine, la cruauté et la luxure sont partout; l'honneur, la piété, l'espérance, la vertu nulle part. L'ordre moral est inconnu, l'ordre social renversé, l'ordre matériel détourné de son but. Un sensualisme grossier a corrompu l'individu jusque dans la moelle des os; un despotisme cruel écrase l'homme, comme l'artisan broie le métal. L'athéisme social règne, le sanctuaire de la famille est violé; ses bases sont ébranlées. Elle n'a plus de lien; elle a oublié l'honneur; elle ignore même jusqu'au nom de vertu.

Les nations se sont succédé les unes aux autres. Mais, ô singularité de l'histoire! messieurs, nulle grande période, nulle époque remarquable qui ne soit partie d'une ruine quelconque pour aboutir à une grande conquête. Ainsi en fut-il pour les peuples anciens tombant les uns sur les autres: L'Assyrie sur la Grèce, la Grèce sur l'Égypte, l'Égypte sur la Phénicie, la Phénicie sur la Judée. Puis Rome tombant sur tous jusqu'à ce qu'enfin la croix de Jésus-Christ vienne s'implanter sur tous ces décombres et dominer toutes ces ruines.

De fait, si les empires modernes n'ont été créés qu'en vue du second avènement du Christ, tous les royaumes antiques ne paraissent avoir été fondés qu'en vue de la venue de l'Homme-Dieu. Le grand avènement accompli, leur raison d'être n'existait plus. Ils avaient dû leur élévation aux mêmes causes, leur grandeur aux mêmes vertus, leur punition aux mêmes crimes, leur décadence au même aveuglement, leur destruction complète à leur même opiniâtre idolâtrie.

C'est l'heure du rachat du monde. Je la salue déjà aux signes extérieurs qui se manifestent, à la frayeur des tyrans, à la défaite des faux dieux, à la rage de l'enfer, aux miracles qui suivent la résurrection, à la joie des saintes femmes, aux *Alleluias* des anges.

Déjà je vois que l'on se rallie autour d'un nouvel étendard : une société nouvelle, empourprée du sang de la croix, naît à la vie ; voilà donc cet ordre nouveau chanté par les poètes, attendu par les anciens, annoncé par les prophètes, proclamé par le ciel.

Je salue cet étendard que les apôtres dressent devant les nations :

Vexilla Regis prodeunt.

C'est ce drapeau du Christ qui s'élance à la conquête du monde, à la réforme des empires, à la régénération des sociétés. O vertu de la croix ! O puissance merveilleuse du sang ! L'eau du déluge avait suffi pour laver le péché de l'homme, mais il fallut le sang d'un Dieu pour racheter le crime de son esprit ; car le péché de l'homme se retourne surtout contre lui-même, mais le crime de son esprit s'élève directement contre Dieu.

L'homme aime l'inconnu, l'abîme l'attire, il cherche le mystère. Où en trouvera-t-il un plus grand que celui de la croix ? Aussi s'attache-t-il à ce nouvel

emblème. La croix le régénère, l'ennoblit, lui rend sa liberté, le sauve. Symbole d'ignominie chez le païen, elle devient celui de la gloire; signe de dégradation et d'opprobre chez les sociétés antiques, elle devient celui de la vénération et de l'amour.

O étrange changement ! La croix conquiert les coeurs qui jusque-là n'avaient pas connu l'amour; elle soumet les intelligences, elle dompte les volontés, elle élève la justice, elle proclame la liberté; aux tyrans, elle prêche la modération; aux puissants, la douceur; aux maîtres, la compassion; aux esclaves, l'obéissance.

Ceux même qui détestent la croix sont obligés d'admettre sa puissance, de même que ceux qui l'aiment: la haine est parfois un critère plus manifeste que l'amour. Le guerrier place la croix sur sa poitrine, le chevalier sur son coeur, le roi sur sa couronne. C'est maintenant le cachet de la puissance, la marque distinctive de la grandeur, l'éclat éblouissant de la gloire.

Elle orne le sommet de nos temples; elle brille sur nos autels; elle fait reverdir l'espérance jusque sur nos tombeaux.

Elle vient de sauver l'homme, elle élargit les bases du droit, elle rassérène l'ordre moral. Si la terre lui doit son salut, les empires, leur tranquillité, les sociétés, leur repos, les nations, leur stabilité, l'Eglise lui doit sa force, sa constance, sa résignation, sa persévérance et son zèle.

La civilisation reprend sa marche radieuse dans les sociétés; elle se réaffirme; elle reconstitue les bases morales détruites ou oubliées. La barbarie fait place à la croix; les ténèbres, au jour. Par la croix, la faiblesse devient force; le pouvoir succombe devant elle. Sortie des profondeurs des catacombes, la croix, portée au-dessus des aigles de l'empire, va triomphalement s'asseoir sur le trône des Césars. — C'est de là, maintenant, que ses rayons vont briller sur l'univers.

La force brutale est vaincue, l'ordre moral renaît, la famille, cette grande assise des nations, est reconstituée.

Et comme pour se moquer de la force, le Dieu de la croix s'appuie sur la faiblesse. — Sa religion avait commencé dans le sang, elle se raffermirait par le martyre; elle est continuée dans les larmes.

Quelquefois j'entends l'impie se moquer de la souffrance.

Ah! le malheureux :

Mais il ne sait donc pas à travers les orages
Ce qu'un souffle inspiré peut briser de nuages:
Mais il ne sait donc pas qu'à l'ombre du saint lieu
Sa force est infinie.
Et qu'un cri de douleur monte plus vite à Dieu
Que l'élan du génie.

Ce cri de douleur suffit au Ciel! C'est à l'humilité et à la faiblesse que sera confié le glorieux privilège de porter l'étendard de la nouvelle civilisation chez ceux qui ne la connaissent pas encore. Ainsi, c'est de la main de Clotilde que les braves guerriers francs reçoivent la croix tandis que Théodelinde la fera connaître aux farouches Lombards.

Ceux-ci l'enseigneront à leur tour aux autres barbares en route pour écraser le colosse romain. C'est un ancien petit esclave de la Gaule en Irlande qui retournera y planter la croix et faire connaître le christianisme dans cette île. — Les disciples de Benoît apprendront la foi nouvelle aux peuples de la Suède, de la Norvège et de la Germanie. Grégoire-le-Grand, étendu douze ans sur son lit de douleur, comme sur le bûcher de son martyre, conserve toujours l'énergie et la volonté de Pierre: c'est lui qui envoie Augustin porter la civilisation nouvelle aux Angles de la Grande Bretagne:

Vexilla Regis prodeunt.

Ainsi la civilisation catholique poursuivait, à travers les âges et au milieu des nations, sa marche bienfaisante. Attaquée d'abord par la tyrannie, elle s'en rendit maîtresse; combattue par les schismatiques et les hérésiarques, elle les vainquit; persécutée par les impies, raillée par les pseudo-philosophes, reniée parfois par ses propres enfants, elle n'en continuait pas moins ses glorieuses évolutions vers l'Ouest. Les empires passaient; celui de Rome s'était divisé, à la mort de Théodose, en 395, en empire Romain ou d'Occident, et en celui d'Orient ou de Bas-Empire. Le premier finit en 476 avec Augustule et ne fut restauré qu'en 800 avec Charlemagne, pour se diviser en 888, à l'époque du démembrement de la puissance Carlovingienne, et passer successivement aux mains des souverains de France, d'Allemagne et d'Italie. Il s'effondra vers 911 avec Louis IV, le dernier des descendants de Charlemagne, pour être rétabli de nouveau en 962, sous le nom de *saint-empire Romain de la nation Allemande*, par Othon le Grand.

Le despotisme musulman renversa l'Empire Grec en 1453; Bonaparte brisa celui d'Othon le Grand au commencement de ce siècle. Ainsi tout passait, tout s'effondrait, tout disparaissait dans les tourmentes politiques, au milieu des guerres désastreuses. Une seule chose restait debout sur toutes ces ruines: — le christianisme. — Un seul étendard planait victorieux au-dessus de toutes ces défaites: — l'étendard de la croix.

Mais, du fond de l'Allemagne part un cri de guerre!

Ecoutez, écoutez!...
 Une voix s'élançe et rugit,
 Comme un vent orageux, comme un immense bruit,
 C'est celle de Luther; elle tonne,
 Tout s'agite ou s'allume.
 L'Allemagne déborde et sème le chaos,
 Comme un vase enflammé qui laisse fuir à flots
 Sa bouillonnante écume.
 Luther dévaste tout...
 Son bras, pour couronner cette oeuvre de l'enfer
 Son bras est plus hardi, son langage plus fier;
 Ce grand démolisseur qui sait si bien son rôle,
 Frappe avec la parole
 Et prêche avec le fer.

L'erreur semble prévaloir en Europe! A l'Occident, par delà les mers, de nombreuses tribus, plongées dans l'idolâtrie, courbées sous le joug de Satan, attendent encore leur délivrance; — l'heure en est venue. Ce que l'Eglise perdra d'un côté, elle le reprendra de l'autre; la croix traverse les mers avec Colomb; c'est en son nom que Cartier et ses compagnons s'emparèrent du Canada. — Leur premier acte fut d'y planter une croix:

Vexilla regis prodeunt.

L'enfer s'agite, de sombres visions tourmentent Donnacona, — car le ciel prend possession de ce pays. — Alors

Eclatent dans les airs mille clameurs joyeuses
 Des voix chantant en choeur sur nos rives heureuses,
 Comme un long hosanna,
 Et l'on vit voltiger des spectres diaphanes,
 Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes
 Répète: Agouhanna!

Ainsi la croix, aidée de l'Épée, va civiliser notre continent; le rôle de cette dernière vous sera développé dans la deuxième partie de ce discours.

II

L'ÉPÉE DANS L'ORDRE SOCIAL

Vives in gladio et fratri tuo servies.

Sans doute, messieurs, vous avez compris, qu'en parlant de la croix, comme je viens de le faire, je n'ai pas voulu entendre par là la forme ou la matière périssable dont elle se compose.

Par cette idée, par ce mot, j'ai symbolisé toute la théorie, toutes les doctrines du christianisme, toute la philosophie catholique, tous les bienfaits de notre civilisation, toutes les gloires, toutes les souffrances et tous les deuils de la vérité, — l'Eglise enfin: l'Eglise avec ses larmes, ses combats, ses martyrs, ses espérances, ses bienfaits; avec ses joies, ses revers, ses triomphes, ses victoires.

Mais l'Eglise seule, persécutée, sanglante, dont le berceau était un infâme gibet, dont la puissance n'était que ses larmes, les disciples que des ignorants, le fondateur qu'un soi-disant criminel auquel on avait préféré un insigne voleur, dans sa propre Patrie, — l'Eglise, dis-je, comme ensemble de doctrine nouvelles, mystiques, impalpables, spirituelles, célestes, n'aurait pas toujours été comprise par des hommes grossiers, incultes, sensuels, barbares et esclaves.

A cette Eglise donc il fallait des auxiliaires, des appuis, des moyens humains pour conquérir les cœurs. Et cette Eglise de paix, qui prêchait une parole de douceur, une doctrine d'humilité, une espérance d'amour, dut appeler à son aide le secours de l'épée!

L'épée chrétienne, dans l'ordre social, signifie donc pouvoir judiciaire, force civilisatrice, action bienfaisante, puissance légitime qui fait respecter la vérité, qui raffermir l'Etat, qui consolide le trône, agrandit la nation, maintient la famille et protège l'autel.

L'épée, symbole de l'autorité, représente la croix dans sa conformation physique, comme dans sa signification morale.

Oui, chose digne de remarque, en effet, messieurs, c'est que l'épée qui représente la justice, qui exprime la possession, qui maintient l'ordre, qui venge l'innocent, qui fait respecter le droit a pour modèle régulier, pour archétype parfait, la croix elle-même.

Or, sur la croix, le sang d'un Dieu a coulé en telle abondance qu'il a entièrement lavé les iniquités de l'homme. Par l'épée, le sang a aussi coulé à flots jusqu'à ce qu'il ait obtenu justice et compassion pour les peuples. Si la gloire ennoblit, si la justice élève les empires, c'est l'épée qui est l'instrument du châtiement des peuples, pour les ramener vers les sentiers de la croix, vers les hauteurs du Calvaire, vers les sommets de l'amour. L'épée, — c'est le fer qui frappe, qui blesse, qui corrige, et qui répand le sang. Or, le sang versé pour une cause juste et sainte possède une vertu puissante, un cachet spécial, une force particulière.

L'épée se retrouve partout.

Quand l'homme, par son audacieuse révolte, a perdu son empire, quand il va être à jamais chassé de cet Eden, embelli par la main de Jéhovah, orné de toutes les splendeurs d'une création divine, de quoi l'ange exécuter de la sentence incommuable contre le prévaricateur est-il armé? sinon d'une épée flamboyante? Il se place ensuite à la porte du Paradis terrestre pour en fermer les avenues à Adam et à sa malheureuse postérité.

Depuis lors, l'épée fut l'arme des nations les plus civilisées. — Les anciens Perses, les héros grecs devant Troie, les Spartiates, les Athéniens, les Romains, les Gaulois, les Goths et les Espagnols s'en servirent dans leurs sanglants combats.

Chez les Romains, on plantait l'épée devant les Préteurs, comme attribut de leur puissance; les Préfets du Prétoire la portaient comme marque de leur dignité. Chez-eux comme de nos jours, ceux qui se rendaient à l'ennemi, se dépouillaient de leur épée pour la remettre au vainqueur.

La France gouvernementale, qui a perdu le sentiment de la croix, ne semble plus avoir la force de tenir l'épée; elle ne sait plus manier que l'instrument de *crocheteur*; elle tremble devant le Prussien; ses armées plient devant les signes maçonniques de l'Allemagne: elle ne se montre insolente que devant des femmes sans autre protection que la grille d'un couvent!

Aussi des mains affaiblies du neveu de Bonaparte, l'épée de la France dut s'humilier au point de passer à celles de l'empereur d'Allemagne. Et ce, devant Sédan, une citadelle française! en présence des légions françaises! en face des descendants des soldats qui avaient promené les aigles victorieuses du premier Empire, d'un bout de l'Europe à l'autre!

Pardon, messieurs, de mettre cette honte devant vos yeux, quand il ne devrait, en ce beau jour, n'y passer que des gloires.

Cependant, à côté de cette France impie, lâche, traître et païenne, il y a aussi la France noble, sincère, patriotique, chrétienne; la France de Charette et de ses héros de Patay, de Rameau, de Claudio Jannet, de Charles Perrin, du comte de Foucault, de Chesnelong, de Lucien Brun, d'Emile Keller, du comte de Mun, de Beaudry-d'Asson, de Veuillot, du Marquis de Montcalm et du grand Freppel, etc. Ne perdons donc pas espérance pour notre mère-patrie; l'épreuve peut l'épurer, l'exemple de la Belgique doit l'encourager, le parti catholique peut encore la sauver. Car, si on arrache la croix de ses écoles, celle-ci protège encore ses autels; elle a encore une place dans le

coeur du peuple. Or, la croix est le sacrement de la rédemption comme l'épée est celui du rachat des peuples : car, en effet, l'épée est le signe de la victoire, de la puissance, de l'honneur et de la conquête; — c'est aussi celui de la force, mais de la force du droit qui protège et non de l'injustice qui souille; de la puissance qui élève et non de la violence qui flétrit.

Quand l'on sacrait les anciens rois de France, ceux-ci prenaient alors l'épée sur l'autel pour attester qu'ils ne tenaient leur suzeraineté que de Dieu. Et, en Allemagne, l'épée et la crosse étaient les armoiries des grands dignitaires et justiciers ecclésiastiques. En Normandie, la Haute-Justice possédait le droit de l'épée, consistant en celui de faire exécuter ses arrêts par la force des armes.

Trois grands Ordres militaires se sont honorés du titre *d'Ordres de l'Épée*. La fondation du premier remonte à Guy de Lusignan; il eut pour siège l'Ile de Chypre, achetée, dans ce but, de Richard Coeur-de-Lion; sa fin était la protection du royaume. Aussi, portait-il fièrement sa devise sur laquelle se lisait : *Securitas regni*.

Albert, évêque de Riga, veut élever une barrière contre les envahissements de l'erreur, il fonde les *Chevaliers du Christ des deux Épées*, dont le but était de refouler au-delà de la Livonie et de la Pologne, la barbarie de l'Orient qui voulait briser les lignes chrétiennes de l'Occident.

L'Eglise de Suède souffre; — le Luthérianisme fait brèche partout. — C'est encore à la chevalerie que le peuple chrétien va demander aide et protection; Gustave Wasa fonde un troisième ordre de l'Épée.

Aujourd'hui même, le titre de Chevalier de l'épée n'est conféré, en Suède, qu'à ceux qui se sont illustrés sous les drapeaux. L'épée de cet ordre porte pour devise — *Pro Patriâ*, pour son pays.

Aussi, si la croix est l'emblème de l'amour de Dieu pour les hommes, l'épée est celui du dévouement à la patrie. C'est la sécurité du royaume, c'est la sentinelle du droit, c'est la protection des drapeaux, c'est l'immolation pour l'intérêt commun, c'est le symbole des armées, c'est l'auxiliaire de la croix.

Et comment la catholique Espagne repoussa-t-elle par-delà les colonnes d'Hercule la puissance des Maures? sinon par l'épée?

N'est-ce pas par la valeureuse épée de Godefroi de Bouillon et de ses héroïques croisés que le monde catholique a pu, en suivant les traces ensanglantées des Chevaliers chrétiens, aller prier sur le tombeau du Christ, reconquis par le dévouement et la bravoure, contre le despotisme et la barbarie?

C'est l'épée de Don Juan d'Autriche et de Jean Sobieski qui barre à l'islamisme le chemin de l'Europe, — quand partout les armées du croissant, victorieuses, semaient, sur leurs pas, l'épouvante, l'atrocité et la mort. Nous ne pouvons non plus oublier les hécatombes des plaines de Poitiers et la victoire éclatante de Lépante, — toutes au profit du Catholicisme. Jehovah était encore terrible pour ses ennemis.

Hélas! comme Israël, faut-il aussi nous demander où est notre Dieu? Le sang aurait-il perdu de son efficacité première?

Non: — la mission de Napoléon 1er, ce lion du désert, — s'affirme; l'Europe coupable a besoin de châtiment; — il l'en abreuve; de la pointe de son épée il taille et retaille les limites des royaumes, il flagelle les rois, il écrase les peuples jusqu'à ce que lui-même se sente rassasié de sang et de gloire.

Cependant, il a outrepassé ses pouvoirs, il a abusé de ses victoires, il a outragé le représentant du Crucifié, il a méconnu la mission de son épée. Voilà qu'elle sera à jamais brisée en ses mains: fait qui atteste une fois de plus, que l'épée est non seulement

un fléau, mais qu'elle est aussi le sacrement de la justice et l'implacable instrument des vengeances célestes.

Si la croix est l'unique espérance du chrétien, l'épée est souvent le seul espoir des nations, quand elle est confiée à des mains fermes, pures et dignes.

L'Eglise, messieurs, est déjà dans Rome, mais la croix est encore cachée au fond des catacombes. — Pour l'en faire sortir, Dieu, qui a les siècles pour lui, attend longtemps le secours d'un soldat chrétien. Constantin accomplit son heureuse mission. Les autels sont élevés de toutes parts, mais le droit, toujours barbare, ne peut encore les protéger.

Rome avait emprunté le dogme primitif de son droit aux Etrusques; la Grèce lui avait donné ses formes symboliques, l'Orient l'avait revêtu de ses mystères. Mais ce droit personnifié dans l'Etat, s'appelait parfois, Tibère, Néron, ou Héliogabale. Cependant, tous les peuples conquis l'avaient accepté. L'unité chrétienne se préparait déjà, même par l'absolutisme du droit!

Ceux qui un jour viendront écraser Rome, étonnés de la sagesse de ses lois, modifiées par le christianisme, les accepteront pour eux-mêmes et les emporteront comme l'un de leurs plus beaux trophées, jusqu'au fond de leurs repaires. C'est ainsi que la Germanie en recevra les lumières et que la Gaule en bénéficiera. En changeant de nom la république romaine change de tyrans; le droit reste le même. Ainsi Trajan revenant de la Dacie fait égorger 10,000 gladiateurs inutiles pour le cirque, vu le manque des animaux pour y combattre! Quoique mitigé sous les Antonins, le droit permet encore de jeter les hommes aux appetits aiguisés des lions.

Au christianisme seul était donné d'asseoir le droit sur sa véritable base, de le ramener à l'ordre, d'en faire la formule rigoureuse de la justice. C'est

alors que parut la véritable égalité, prêchée par Paul; l'unité parfaite, réclamée par Pierre. Ce droit, ainsi épuré, éclairé du flambeau de la croix, opéra avec sagesse. Il ne détruit rien d'abord, l'Église étant la grande école du respect, — il corrige; il ne sape pas, il appuie; il ne libère pas tout d'un coup l'esclave, mais il enseigne au maître d'abord la douceur, puis la charité, puis l'égalité.

Aux vieilles formules, Théodose substitue son nouveau code plus conforme encore aux idées et à la douceur chrétiennes.

Le procès verbal en sera donné à la dernière séance du dernier Sénat, vers le milieu du 5ème siècle, alors que l'heure des barbares est sonnée. Rome n'est plus! Son cadavre sanglant est dépecé et les lambeaux palpitants en sont dispersés aux vents de la colère du ciel.

Dieu a eu son tour; il est tombé sur la malheureuse cité.

Ce fut l'épée d'Attila et le pied d'Odoacre qui se chargèrent de cette formidable exécution. Les fantômes impériaux disparaissent. Le droit païen dont la lutte, commencée sur le mont sacré dans le sang de Virginie, s'était perpétué dans les Edits prétoriens et par la philosophie stoïcienne devait s'écrouler sur ses bases, pour reprendre sa véritable vie dont la source, cette fois, était l'Église, pour se perpétuer, avec la civilisation chrétienne, à travers toutes les nations.

Ce droit, messieurs, ne vous apparaît-il pas comme la conscience du christianisme? comme la sanction de notre civilisation? Pensée profonde qui m'effraie pour l'Asie, berceau du monde, qui l'a perdu pour l'Afrique, étape des peuples voyageurs vers l'Europe, qui l'a rejeté, pour l'Europe qui le repousse et qui semble déjà retourner vers le paganisme: car la

civilisation, comme le torrent, ne remonte jamais vers sa source: elle est progressive, ou elle périt.

N'importe, le Code chrétien de Théodose survivra aux ruines de l'empire. Saint Boniface le donnera à la Germanie; on l'enseignera aux Gaulois dans l'école de Clermont, et celle de York le fera pénétrer dans les mœurs et l'esprit de l'Angleterre. La vérité ne meurt point.

C'est en vain que Frédéric Barberousse, comme successeur de Trajan, se proclamera le propriétaire de ses sujets et que Louis XIV émettra les mêmes prétentions: le droit prime la force; il est maintenu. Le divorce disparaît aussi. Grégoire VII pourra mourir en exil, mais au moins il aura la consolation de faire triompher la doctrine chrétienne contre les abominables prétentions de Philippe-Auguste et d'Henri VIII. C'est à l'aide de l'Eglise que le droit romain nous est transmis. C'est lui qui adoucit le caractère des conquérants sanguinaires pour en faire des rois pacifiques.

La croix, c'est-à-dire l'ensemble des doctrines catholiques, a changé la face du monde. L'Eglise a conservé la science. C'est elle qui avait fait aux moines une obligation de copier et de nous transmettre Sénèque et Cicéron: Augustin d'Hippone nous avait conservé Platon et Boèce nous a donné Aristote.

L'éducation adoucit les mœurs; les arts naissent à la vie; la musique, la peinture et la poésie se transforment. Et, sur la harpe des Bardes Gaulois et des Scaldes Germaniques, la religion ajoute une corde divine pour chanter l'âme, la paix, le ciel et Dieu, tout en chantant la vie, la guerre, le peuple et la patrie.

Trente ans après la mort de Charlemagne, son immense empire s'écroule sous les coups redoublés des Normands. Les Hongrois massacrent l'Allemagne et l'Italie. Ils courent la laver dans un déluge de

sang et ils y reçoivent le baptême de la foi; car Dieu voulait s'en servir, comme de rempart, contre la corruption de Byzance qui cherchait à déborder en Occident.

Ce droit enfin si amoureusement promulgué par la croix, si merveilleusement servi par l'épée, avait modifié le caractère de la nation franque à tel point qu'elle était devenue la plus civilisée de l'Europe, lors de la découverte de l'Amérique.

Au nom de son droit et par la croix, au nom de la justice et par son épée, la France avait fait d'admirables choses. Un mot sublime la qualifie: *Gesta Dei per Francos*. Et c'est là le plus beau témoignage que l'histoire ait jamais rendu à un peuple, puisque pour l'enregistrer dans ses annales, à côté des grands faits des hommes, elle a dû inventer une formule unique, une expression que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. *Gesta Dei per Francos*. Le génie chrétien seul a pu buriner ce trait céleste.

Ce mot, peut-être la honte d'une certaine France actuelle, il est la gloire de celle d'autrefois; espérons qu'il sera aussi celui de la France de l'avenir. O France chérie! pourquoi te laisses-tu aujourd'hui périr quand près du Dieu de saint Louis et de sainte Geneviève la rédemption est toujours surabondante?

Ce que la croix, qui avait tant effrayé le farouche sauvage des bords du St-Laurent, n'aurait pu faire seule, en ce pays, l'épée l'accomplira. De fait, dans la Nouvelle-France, si le laboureur fut apôtre, le soldat fut prêtre: — sa vie fut une immolation continue, un sacrifice constant.

Les nombreuses peuplades qui se disputaient la possession de nos vastes territoires étaient plongées dans les ténèbres les plus profondes, adonnées aux plus abominables cruautés, courbées sous le joug le plus dégradant. Le missionnaire mourait de leurs mains sanguinaires; la croix ne faisait encore aucune

salutaire impression sur leur âme cruelle. Pour dompter leur tyrannie, il fallut une puissance; et cette puissance fut celle de l'épée, car si la croix est le signe de l'amour, l'épée est celui de la crainte.

La croix et l'épée; voilà la double alliance qui a converti l'Amérique; voilà le double étendard qui a sauvé le Canada.

Ai-je besoin de vous dire que c'est en chantant les hymnes sacrées que nos guerriers s'élançaient au combat? Que c'est en portant avec eux la croix que nos pères couraient à la mort ou à la victoire?

Singulière corrélation! messieurs, deux mains fondent notre cher Canada, deux mains l'agrandissent d'un océan à l'autre, deux mains le soutiennent dans toutes ses vicissitudes, deux mains le relèvent dans toutes ses chutes, deux mains l'encouragent dans toutes ses défaillances, deux mains le protègent dans toutes ses adversités, deux mains lui assurent une durable victoire;—celle du prêtre et celle du soldat; la foi et l'action; l'empire de la vertu et celui du courage; la croix et l'épée.

Le sang, sans lequel il n'y a pas de rémission, a été répandu à flots depuis l'origine du monde, sans apaiser la colère du ciel! Parce que ce sang, au lieu de monter en holocauste au vrai Dieu, n'était destiné qu'à des sacrifices aux puissances infernales.

Parmi toutes les horreurs du paganisme il y a celle des victimes humaines! Les Carthaginois égorgaient leurs propres enfants! Et ces abominations se pratiquaient au Mexique et parmi les sauvages de l'Amérique, lorsque les Européens y pénétrèrent et avant que l'aurore de l'Eglise ne les éclairât, avant que l'épée ne les protégéât, avant que la croix ne les eût délivrés de la tyrannie de Satan.

L'épée française a affermi l'Etat, protégé l'Eglise, défendu la croix et ennobli l'ordre social en Canada. Et ce, par le moyen de la guerre constante que

nos pères durent faire, sans trêve ni relâche, sans tranquillité ni repos. Cette guerre que le cosmopolitisme universel voudrait voir à jamais disparaître du monde, y est pourtant un fait constant, perpétuel et normal depuis son origine.

La guerre! C'est la justice de Dieu qui passe. Ce sont les iniquités des hommes qui en ont appelé les atrocités sur leurs têtes, comme l'acier attire la foudre. La guerre est universelle. Et si l'on maudit l'assassin, l'on honore le guerrier, parce qu'il est l'exécuteur des hautes-œuvres de son pays, parce qu'il en est le vengeur, le protecteur, la sauvegarde et le rempart.

Si la mer devenait inerte et immobile, si ses flots cessaient de monter ou ses vagues de redescendre, ce serait la ruine des hommes: ce calme engendrerait la mort. Les eaux de Siloé devaient être agitées par l'Ange pour guérir le premier malade qui s'y plongerait, les eaux des mers ont besoin d'être remuées jusque dans leurs mystérieuses profondeurs pour en empêcher la corruption. La guerre est aux nations ce que la tempête est à l'Océan; elle les purifie, elle les assainit, elle les relève, elle les ennoblit.

Voilà la puissance du sang versé pour la justice; voilà l'efficacité de l'épée. Voilà sa mission en ce monde; mission sacro-sainte qu'elle a admirablement accomplie dans la Nouvelle-France.

L'épée est synonyme de courage, de force, de bravoure et de vertu. C'est elle qui protège la patrie, qui la défend contre ses envahisseurs, qui en recule les limites, qui en fait respecter les droits: c'est le *patriotisme* en action.

Ah! depuis longtemps, vous sentiez ce mot de *patriotisme* sur mes lèvres, vous compreniez qu'il ne cherchait qu'une issue pour s'échapper de mon cœur. C'est qu'en effet tout vibre aujourd'hui, tout sourit—tout s'élançe,—tout vole, la terre vers le ciel,—les

cieux vers la terre:—nos âmes, les unes vers les autres.—C'est l'heure solennelle;—c'est la grande journée canadienne-française du 19^e siècle en Amérique;—c'est la fête des souvenirs s'harmonisant avec celle des espérances.

Car, qu'est-ce que le patriotisme? si ce n'est la forme unique de notre amour pour notre terre natale? si ce n'est le culte public rendu à nos foyers? un éclatant hommage donné à la Patrie?

Or, la Patrie ne représente pas seulement le territoire qui la compose, les beautés qui l'embellissent, les richesses qu'elle renferme, les magnifiques horizons qui l'encadrent, les fleuves limpides qui l'arrosent, les prairies qui l'embaument, les forêts grandioses qui la parent comme d'un vêtement d'éternelle jeunesse, les métaux précieux qui l'enrichissent, les montagnes sublimes qui l'abritent, les constellations qui l'éclairent.

La Patrie est tout cela, mais est encore plus que cela.

La Patrie! c'est le souvenir de tout ce que nous avons aimé, c'est le lien de la famille, c'est la mémoire du cœur; ce sont nos réminiscences de jeunesse, nos espérances d'enfant; c'est le vieux curé de la Paroisse; c'est le clocher de notre église;—c'est l'autel de Marie, orné par nos tendres soins des lys de la vallée;—c'est le vert gazon du cimetière;—c'est la terre où reposent les nôtres;—c'est l'humble toit de notre demeure; c'est un vieux chêne qui ornait le jardin; c'est un ruisseau où s'abreuyaient nos troupeaux;—c'est l'air embaumé de la terre natale.

La Patrie! c'est encore tout ce que nous avons caressé d'espérances et de chimères; ce que nous avons éprouvé de joies et de peines, d'allégresses et d'épreuves.—C'est le rêve de toutes nos illusions et de toutes nos amours, les lieux chéris de notre enfan-

ce, les sourires amis, les caresses de nos socurs, les plaisirs purs de notre vie.

Il y a des harmonies si suaves que les anges seuls pourraient les rendre, il y a des mots si tendres que la femme seule devrait les prononcer,—à cause de l'exquise délicatesse de ses sentiments, de l'excessive sensibilité de son coeur et de l'impressionnabilité de son âme: aussi me permettez-vous de me servir des belles paroles de Mlle Delphine Guay pour vous résumer, en un mot, toute la tendresse qui se concentre dans l'idée de patriotisme:—c'est elle qui va nous donner une leçon magnifique.

Ah! je vous apprendrai l'amour de la Patrie!
 Le plus saint des amours. La patrie est le lieu
 Où l'on aime sa mère, où l'on connut son Dieu;
 Où naissent les enfants dans la chaste demeure,
 Où sont tous les tombeaux des êtres que l'on pleure.
 En vain l'on nous condamne à n'y plus revenir,
 Notre pieux instinct l'habite en souvenir:
 Nous l'aimons, malgré tout, même injuste et cruelle
 Et pour ce noble amour il n'est point d'infidèle:
 La haïr dans l'exil, c'est l'impossible effort;
 Proscrit, nous revenons lui demander la mort,
 Et nous mourons joyeux si l'ingrate contrée
 Daigne garder nos os dans sa terre sacrée.

La Patrie?—ce sont encore nos sacrifices, nos martyrs, nos luttes, nos institutions, nos annales généalogiques, notre histoire, nos combats, nos lois, notre langue et notre religion; liens puissants qui font qu'après tant de difficultés et de périls, nous conservions encore, sur ce continent, cette union, cette cohésion, cette homogénéité qui nous assurent de brillantes destinées dans toutes les parties de l'Amérique du Nord. Car, l'avenir, messieurs, est aux races qui adorent et qui prient. Et, dans la grande liquidation que le ciel demande, tôt ou tard, et périodiquement, aux nations, vous verrez même aux Etats-Unis de terribles effondrements, d'effroyables banqueroutes. La banqueroute de la foi appelle la faillite des moeurs, et la fail-

lite des mœurs bouleverse les assises qui étayaient les institutions et les peuples.

Voilà ce que l'inexorable histoire proclame de l'Éden à l'Ararat, de l'Ararat au Calvaire, du Calvaire jusqu'à nous.

Aussi, pour la Patrie, soyons prêts à tous les sacrifices. Sur les autels, élevés à l'endroit même où Cartier monta sur notre royale montagne, non loin du lieu où l'on va élever le temple de la St-Jean-Baptiste, le panthéon de notre gloire, à la concorde, à l'entente, à la fraternité française en Amérique, jurons que nous oublierons à jamais nos haines, que nous défendrons toujours les droits de la vérité, que nous serons toujours fidèles au drapeau catholique et national. Donnons ici, en ce siècle de divisions profondes, un spectacle unique: celui d'un peuple vraiment chrétien, d'un peuple solidement uni, d'une nation de frères.

III

LA CHARRUE DANS L'ORDRE MATÉRIEL

O fortunatos nimium, sua si bona norint, Agricolas!

Virg. G. II, 457

La croix nous a donné une patrie, l'épée nous l'a conservée. C'est à la charrue qu'il faut maintenant demander de la faire fructifier, de lui faire produire l'abondance et de l'enrichir. L'individu, la famille, l'État, la religion sont tous également intéressés aux avantages matériels de la patrie.

La question de la charrue implique donc celle du bonheur de l'individu par le travail; celle de la vertu de la famille par son action moralisatrice; celle de la sécurité de l'État par la stabilité des classes agricoles. L'ordre social est donc intéressé au bonheur du la-

boureur; l'ordre moral n'a pas de garantie plus certaine que son travail; l'ordre religieux se repose aussi sur lui comme sur l'une de ses bases les mieux afferries.

Cette grave question implique pourtant la grande thèse si débattue de nos jours entre le capital et le travail, entre le riche et le pauvre, entre la propriété et le prolétariat, entre l'Église et la révolution. La révolution est cosmopolite aujourd'hui. Partout un mal profond, un malaise inexprimable agitent, soulèvent et tourmentent les sociétés modernes. L'on dirait que dans l'immense fournaise du XIXème siècle, bouillent tous les germes de sédition et de mort qui bouleversent le monde.

L'homme ne veut plus travailler! Partout l'on ne recherche que jouissances, l'on est dévoyé; le char de l'État, brisé et à côté de sa route, attend toujours l'habile mécanicien qui l'y réinstallera; l'on ne voit de toutes parts que troubles et anxiétés.

C'est en vain que la société s'agite pour trouver une solution à ses maux; la cause du mal semble s'éloigner davantage, à mesure qu'on cherche à la saisir: c'est le tourment sans cesse renouvelé de nos Tantales modernes.

L'on nous propose divers systèmes qui tous n'aboutissent qu'au désenchantement et à l'abîme.

Le *phalanstérisme* n'a creusé que des ruines, le *socialisme* n'a amoncelé que des décombres, le *scepticisme* n'a abouti qu'au désespoir, le *modernisme* ne fait que des dupes.

Regardez partout, messieurs, et que voyez-vous sinon l'effondrement? et que constatez-vous de plus, sinon la véracité de cette sinistre parole de l'Aigle de Meaux: *partout la mort en face?*

Les Puissances ne sont plus qu'un jouet entre les mains de sociétés perverses qui trament leur ruine, dans l'ombre; les Républiques demandent à la force

ce qu'elles n'obtiendront jamais que par la vertu. Aussi rien ne résiste, messieurs, ni les monarchies antiques avec leur gloire séculaire, ni les empires modernes avec leurs victoires sanglantes, ni les républiques électives avec leur grossier athéisme : nous appelons le chaos ; le cataclysme approche.

Ah ! c'est qu'il manque une clef de voûte à l'édifice, celle de la croix : c'est que les sociétés n'ont plus de base,—celle du travail. C'est que le pouvoir n'a plus de sceptre,—celui de l'épée.—La foi est éteinte, les bras sont oisifs, le courage n'existe plus.

Au risque de passer encore une fois, pour *l'orateur des vérités dures*, messieurs, il faut, au milieu du langage de l'enthousiasme que tant de bouches éloquentes vous tiennent en ces jours, vous faire aussi entendre celui plus calme de la raison. Le cœur, qui est une lyre sur laquelle se modulent tous les chants, peut avoir ses exaltations et en même temps faire de judicieuses réflexions.

Il nous faut donc sonder la plaie qui ronge les nations, il faut trouver le dictame, il faut appliquer le remède, il faut enfouir au pied de la tribune, leur fosse naturelle, toutes les idées malsaines qui pullulent dans le monde, sur le grave sujet du travail, sur le but des sociétés, sur les aspirations des peuples.

C'est en déplaçant cette grande question d'économie sociale, c'est en niant la déchéance originelle de l'homme, c'est en excitant toutes les convoitises des nations, c'est en aiguissant tous les appétits des multitudes, c'est en excitant toutes les passions populaires, c'est en prêchant une *égalité*, une *fraternité* et une *liberté* menteuses que l'on a dévoyé les masses, et égaré les peuples. Il faut donc les ramener à leur véritable point de départ ; briser les anneaux multiples de la chaîne honteuse qui les retient dans les arceaux de l'erreur. La véritable égalité n'est que dans le christianisme, la seule liberté est dans la vertu, l'uni-

que fraternité est dans la foi. Le paganisme nous a donné pour modèle de fraternité Étéocle et Polynice, deux frères qui s'entr'égorgeant ! La révolution française ne nous a donné pour modèle de liberté que les noyades de Nantes, et pour modèle d'égalité que les couperets de la guillotine.

Dieu ne s'est manifesté que deux fois solennellement à l'homme dans toute l'antiquité : deux fois pour lui donner ses commandements, deux fois pour lui tracer ses devoirs.

Parce que Adam lui a désobéi, il a mérité sa haine ; il lui faut se racheter. Et quel est le moyen imposé au coupable ? un seul, messieurs, celui du travail. Voilà la grande loi primordiale à laquelle tous les êtres sont soumis : loi irrévocable, commandement absolu auquel nul n'échappe. La terre, maudite à cause de la désobéissance de l'homme, a pourtant encore conservé assez de force pour produire sans de trop grands efforts. Arrosée de sueurs elle se couvre encore de luxuriantes moissons et de fleurs magnifiques.

A l'origine, les tribus se composèrent de pasteurs ; les familles se partageaient une partie des champs ; le commerce, l'échange, le trafic n'étaient pas encore connus ; un bonheur relatif régnait sur la terre : ce fut l'âge d'or du monde. Cependant les descendants de Seth, malgré la défense formelle de Dieu, font des alliances avec ceux de Caïn, le fratricide. De ces alliances naît une race criminelle, injuste et sanginaire qui couvre la terre d'abomination. Le ciel va se repentir d'avoir créé l'homme ; le déluge va purifier une première fois toute la terre.

L'histoire, ce tableau des oeuvres de Dieu dans le genre humain en même temps que celui des oeuvres de l'homme, agissant dans le domaine de sa liberté, d'après cette belle pensée de Mgr Parisi, ne commence, à proprement parler, qu'avec les anciens empires, pour ne se continuer qu'avec les actions éton-

nantes, déroulées par la nation choisie de Jéhovah, comme son peuple de prédilection. Ce peuple est dans le désert; protégé de toutes manières il ne cesse cependant de murmurer contre ses chefs et contre Dieu! Alors Jéhovah se montre de nouveau et promulgue, sur le Sinaï en flammes, au milieu des horreurs de la nature, ses lois éternelles qui sont l'omniscience de Dieu, et contre lesquelles viendront en vain se heurter toutes les sociétés à venir. Or, parmi ces arrêts de la justice divine, au nombre de ces préceptes qui seront toujours la réverbération de l'absolue sagesse du ciel étaient ceux-ci:

Vous ne déroberez point. Vous ne convoiterez
[point les biens des autres.

C'était bien là la sanction de la première sentence rendue contre Adam:

Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front:
Homo nascitur ad laborem

Dieu ne se déjuge jamais.

Pourquoi donc fausser aujourd'hui l'éternelle doctrine? pourquoi vouloir vivre sans travail et sans peine? pourquoi vouloir dépendre du bien d'autrui.

L'on aura beau venir nous prêcher que le travail est indigne de l'homme, que les biens sont communs, que l'égalité est parfaite, que la propriété est le vol, que l'homme est fait pour la jouissance, l'âme humaine qui entend encore, au milieu de clameurs socialistes, les échos toujours retentissants du Sinaï, s'insurge contre ces doctrines néfastes, contre ces funestes conseils. Oui, le travail honnête seul procure le bonheur; et donne la paisible possession des richesses.

Homo nascitur ad laborem.

C'est pour avoir oublié ces préceptes divins, c'est pour avoir méconnu l'efficacité du travail que les nations antiques tombèrent dans une corruption si effrénée; c'est pour se procurer des jouissances illícites qu'elles exercèrent tant de cruautés et qu'elles instituèrent l'esclave, qui a couvert le monde d'ignominie et de honte, qui a déshonoré et avili l'homme, qui a perpétré tant de crimes, qui a sanctionné tant d'injustices, qui a fait répandre tant de larmes.

Du moment que la culture du sol tomba en décadence, du moment que les soins de la terre furent abandonnés aux mains des esclaves, c'en était fait de la société, c'en était fait de la richesse sociale. Car le travail libre seul est capable de maintenir l'équilibre, de combler les brèches faites aux fortunes privées et aux fortunes publiques. C'est, du reste, le plus grand préservatif contre tous les vices qui déshonorent l'humanité, son action étant essentiellement moralisatrice. C'est par lui que l'on arrive au progrès réel, durable et vrai, savoir la gravitation naturelle de l'homme vers Dieu. Les peuples qui ne travaillent pas sont malheureux, indigents, vicieux et dégradés; les Arabes nous en fournissent de nos jours même de tristes exemples, ainsi que les Sauvages non encore civilisés du Nouveau-Monde.

Oui, l'histoire est là; elle nous affirme que toutes les époques de décadence d'un peuple correspondent à l'abandon de la culture de ses terres; que la plupart de ses malheurs proviennent de son refus de travailler le sol; car, si la croix est sa sauvegarde, si l'épée est sa sécurité, la charrue est sa garantie contre la misère et le vice, sa conséquence prochaine.

Aussi les nations anciennes attachèrent-elles un singulier honneur à l'exploitation et à la culture du sol. Ce fut là la cause de leurs plus grands succès;

ce fut la pierre angulaire de leur civilisation. C'est ainsi qu'elles assurèrent d'abord leur bien-être et se fortifièrent au travail salutaire des champs.

Aux dieux de l'Olympe étaient attribués les bienfaits de la terre. Osiris et Isis étaient regardés par les Egyptiens comme les initiateurs de la science agricole. Les Grecs rendaient leurs hommages à Cérès, et Zoroastre, chez les Perses, avait attaché aux travaux de la terre une espèce de sainteté. Les Romains allaient arracher aux mancherons de la charrue leurs consuls, leurs dictateurs et leurs généraux; ils prenaient grand soin de ne point dévaster les champs cultivés des nations où ils portaient la guerre.

Le grand Pompée lui-même cultivait ses propriétés, de même que Marius, Cincinnatus, Curius Dentatus, Attilius, Caton et Regulus. Il n'est pas de plus douce jouissance pour Horace que celle de la culture de son champ. Et, au dire de Sénèque, le grand Scipion travaillait ses terres. A l'âge de 80 ans, Varron écrivait un livre sur l'art agricole; Columelle, Pline et Palladius imitaient son exemple; et Virgile nous donnait son admirable livre des Géorgiques, dans lequel sont réunis, en un style enchanteur, toutes les beautés champêtres, tous les charmes de la nature, tous les bienfaits de la terre, toutes les douceurs de l'existence de la campagne.

Tityre, tu patulae recubans sub tegmine fagi
 Silvestrem tenui musam meditaris avena,
 ...Tu Tityre, lentus in umbra,
 Formosam resonare doces Amaryllida silvas.

De fait, à l'origine des peuples, lorsqu'ils sont encore près des sources des grandes traditions de l'humanité, le travail est pratiqué par tous; l'oisiveté est encore un crime.

Les Pélages, que nos souvenirs helléniques nous découvrent les premiers, sont déjà occupés de grands

travaux, dont la connaissance nous est transmise à travers les voiles de la mythologie et les données altérées du temps. Plus tard, aux plus beaux jours des héros grecs, Homère et Hésiode nous les représentent occupés aux travaux des champs. Pâris et Anchise gardaient des troupeaux, Agamemnon et Achille apprêtaient eux-mêmes leurs propres repas. Ulysse façonnait de ses mains royales, dans un olivier sauvage, la couche qui servira à le faire reconnaître plus tard, et sa fidèle Pénélope ne cesse, tout le jour, de tourner ses fuseaux. Hésiode compare les paresseux aux frelons qui consomment dans l'oisiveté le fruit des abeilles.

Thésée et Solon avaient créé une large place au travail dans la constitution d'Athènes. Hélas ! le luxe, la richesse, l'esprit d'aventure, le théâtre, la corruption engendrèrent le dégoût du travail, et à sa suite tous les excès qui ruinent un peuple. Aussi, bientôt le mal a fait tant de ravages qu'il n'y a plus ni force pour supporter le poids des armes, ni courage pour voler à la défense de la patrie, ni vertu pour en protéger les autels. La Grèce n'est plus qu'une proie facile pour Rome, sa glorieuse rivale. Car, du moment que Salluste a pu dire avec vérité à César. « *Virtus, vigilantia, labor apud Græcos nulla sunt,* » c'en était déjà fini du royaume corrompu des Hellènes.

Rome la frugale, l'énergique, la forte, l'active, la brave va pourtant périr par les mêmes causes que la Grèce ! Elle n'a pas su se prémunir contre les futilités, présents de son ancienne ennemie, elle n'a pas repoussé avec assez d'énergie les séductions qu'on lui présente, elle ne s'est pas assez mise en garde contre les mœurs grecques, elle avait oublié le *Timeo Danaos et dona ferentes*. Aussi ses conquêtes asiatiques, jointes aux charmes et à la mollesse d'Athènes, seront sa pierre d'achoppement. Pline nous assure que la plaie

du luxe ne fut introduite en Italie qu'à la suite de la conquête de l'Asie.

Aussi longtemps que ce fut une oeuvre de piété, pour le Romain, que de travailler la terre, la république put compter sur des soldats énergiques, forts, braves et courageux; alors elle était prospère, victorieuse et conquérante. C'est en effet par la double puissance de l'épée et de la charrue que Rome devint la dominatrice du monde; la donation qu'Attale lui fit de l'Asie fut un présent funeste, la corruption de l'Orient étant encore plus grande que ses richesses; elle l'a porta au coeur de Rome; la débauche envahit l'empire; le luxe y fut bientôt suivi de tous les autres vices: car, du luxe à la mollesse, de la mollesse à l'oisiveté, de l'oisiveté à la luxure, de la luxure au sensualisme, l'enchaînement est naturel, complet, nécessaire et logique.

Le mal se propagea bientôt dans toutes les provinces; la catastrophe finale pendait déjà sur la tête du plus grand empire qui eût jamais existé. Dans ce triste état de démoralisation profonde, les travaux des champs étaient exclusivement abandonnés aux esclaves; les grands propriétaires s'étaient concentrés dans les villes. *Du pain et les plaisirs*, voilà tout ce que demandait le Romain efféminé par le crime, corrompu par les spectacles, souillé par le vice, étioilé par l'oisiveté, affaibli par l'inaction.

Aussi, quand les barbares, affamés par les exactions de Rome, abandonneront leurs terres incultes, chassés par les tourments de la faim comme les fauves de leurs tanières, ils ne trouveront plus de résistance nulle part pour arriver jusqu'au centre de cette Rome qui avait été la maîtresse de tout l'univers! Elle avait retourné contre elle-même cet art perfide qui dans Capoue lui avait servi pour perdre les légions de son plus redoutable ennemi, ce terrible Annibal dont le serment de haine était éternel.

Les mêmes phénomènes se reproduisent dans la France du moyen âge, tant les principes sont absolus et immuables. Charlemagne encourage l'agriculture, de même que l'Eglise ordonne aux moines de se livrer, avec ardeur, au défrichement des terres incultes et aux travaux des champs; les successeurs du grand empereur imitent son exemple: La France est déjà forte et puissante. Henri IV, et son célèbre ministre Sully, continuent l'oeuvre si heureusement commencée. Hélas! Louis XIV ne comprit pas assez tous les grands avantages moraux et matériels du travail du sol. Il prépare les ruines à venir, le manque de moissons, les impôts qui en furent les funestes conséquences, l'agitation et le malaise qui contribuèrent à précipiter la France dans l'abîme de l'anarchie. Aussi du moment que Louis XIV eut attiré à la cour,—lieu de corruption et de dangers,—tous les grands seigneurs terriens et les riches propriétaires du royaume, ceux-ci perdirent bientôt leurs moeurs simples et le goût de la campagne et de la culture de leurs fermes. De là date le déclin de la France et son achèvement vers l'effroyable catastrophe.

Car l'on avait enlevé les forces vives de la nation, du milieu où elles opéraient avec sagesse et efficacité, en agrandissant leurs domaines, en civilisant les paysans, en dotant les églises, en aidant les pauvres, pour les transporter dans un centre malsain, délétère pestilentiel et énervant.

La Révolution acheva le désastre. En morcelant la propriété elle éparpilla la richesse publique; elle appauvrit le propriétaire. Elle jeta en pâture des milliers de petits champs à des milliers de familles qui restèrent sans influence aucune. Elle a peut-être activé l'agriculture, mais Napoléon, le coryphée de la révolution, et le roi des loges, en sanctionnant, dans son code, le principe du morcellement de la propriété, et en faisant même une obligation absolue dans le par-

tage des biens, porta un grand coup à la société telle que constituée depuis des siècles. L'effet en fut contestable au point de vue agricole; mais la révolution n'en poursuivait pas moins son but: celui de la dissolution des grandes familles, car elle comprend que l'organisation chrétienne de celles-ci et leur solide assise dans le sol est la plus grande force de résistance qui puisse lui être opposée.

Le mal se perpétue en France; les cultivateurs ont abandonné leurs campagnes et sont venus constituer, avec les rentiers et les petits négociants, la bourgeoisie impie des grandes villes. C'est cette bourgeoisie vaniteuse et ignorante qui alimente les loges, qui soude les émeutes, qui démoralise les ouvriers. Aussi, le grand publiciste de notre siècle, le célèbre Louis Veuillot reconnaissant la profondeur de l'abîme où se plongeaient les classes moyennes, ainsi déplacées, leur conseillait-il de retourner sur leurs terres, d'y dépenser leurs revenus, dont ils viennent dans les cités engraisser leurs pires ennemis. «Vendez vos diamants, ajoute-t-il, votre or et vos argenteries pour fonder des écoles de Frères et des couvents de Trappistes, pour relever les églises, pour rétablir dans les campagnes des oeuvres de religion et de charité. Au lieu d'être les derniers des bourgeois, contentez-vous d'être les premiers des paysans et des hommes de bien.»

Ce sage conseil ne prévalut pas; le mal révolutionnaire rongea la France actuelle qui est victime de fausses théories économiques, de notions perverses, de principes subversifs: une philosophie menteuse l'a égarée. L'on a déplacé le travail, l'on a méprisé la charrue, l'on s'est aggloméré dans les grands centres, l'on s'est porté vers l'atelier; la production a été excessive, les crises financières s'ensuivirent, les gages baissèrent, les grèves en furent la conséquence. Com-

me si le travail pouvait jamais faire des lois au capital!

En face de cette situation critique, le *Sphynx* de la révolution a posé un problème; le Socialisme nous en promettait une solution prochaine. Il commença par rejeter sur la tête du coupable tous les maux des peuples; il appela sur lui toutes les imprécations des sociétés; il le voua aux plus terribles vengeances. Il dit aux artisans: « vous êtes esclaves! devenez libres! le travail a ses privilèges comme le capital. Celui-ci nie ses devoirs envers vous, faites valoir vos droits contre lui. Appauvrissez votre ennemi; ne travaillez plus jusqu'à ce que vous l'ayez complètement vaincu. »

De là ces insurrections périodiques, ces révoltes constantes, ces chômages forcés, ces haines inassouvis, ces effondrements commerciaux, ces grèves désastreuses pour l'industrie, pour le négoce, pour la morale, pour la famille, pour l'autorité, pour l'État et pour l'Église.

Les rôles sont renversés; l'autorité monte d'en bas; l'anarchie règne, la misère est au foyer; le flot monte: le pétrole étincelle! La société est sur un volcan; les soupapes infernales sont entr'ouvertes.

Voilà le dernier outrage du délire, la négation des commandements divins au sujet du travail, le renversement de tout ordre, le nivellement de tout principe, l'oubli de toute morale.

Voilà où les prétendues revendications socialistes ont plongé le vieux monde.

Voilà l'oeuvre de la révolution universelle que l'on propage aujourd'hui par toute la terre; en Espagne par le libéralisme; en Russie par le nihilisme; en Allemagne par le socialisme; en Italie, par le carbonarisme; en Belgique, par le radicalisme; en Angleterre, par le fénianisme—*dynamitard*; en France, par le républicanisme maçonnique; aux États-Unis, par l'internationalisme.

En face de ces résultats, le socialisme ne sera-t-il pas obligé de confesser, comme le malheureux roi de Thèbes, qu'il fut, à la fois, la cause, le principe, l'instrument de tous les désastres? Comment cet infortuné n'est-il pas l'assassin de l'auteur de ses jours? Ne s'est-il pas placé au ban des nations? N'a-t-il pas appelé sur sa tête coupable les foudres vengeresses de sa propre excommunication?

N'a-t-il pas fermé l'oreille à tous les enseignements de la vérité? Ne s'est-il pas moqué de tous les avertissements de l'Église? N'a-t-il pas foulé au pied tous les préceptes du décalogue? N'est-il pas maintenant obligé, comme Sisyphe, à rouler sans cesse le rocher qui l'écrase, sans jamais pouvoir le fixer un instant? N'est-il pas condamné comme Oedipe à une cécité volontaire et à un aveuglement perpétuel, sans avoir même, pour guider ses pas incertains, l'amour filial, et le dévouement héroïque d'une Antigone moderne?

Pardon, messieurs, une amie encore plus dévouée que l'héroïne de Sophocle lui reste toujours; c'est l'Église avec son dévouement maternel, avec ses doctrines divines, avec son zèle infatigable, avec son baume consolateur. Remontez donc, ouvriers, du fond de vos loges souterraines, vous jeter de nouveau dans les bras de votre mère, contempler encore les resplendissants rayons du soleil, les séduisantes aurores de la vérité. Reprenez votre travail—cette sainte action qui purifie; retournez autant que possible à vos occupations agricoles, ces salutaires exercices qui sanctifient.

Honorez de nouveau le travail; là est la vraie félicité.

Homo nascitur ad laborem.

Car, sachez que le seul but de la vie humaine est le bonheur, et que son seul moyen est le travail; que

l'unique fin de l'âme est le repos céleste et que la seule voie qui y mène est l'obéissance aux lois divines.

L'erreur moderne est de séparer la théologie de la science; la morale, de sa sanction; l'âme, du corps; la liberté, de la foi; Dieu, de l'homme. Comme si la théologie, la morale, la science, la foi et Dieu ne concouraient pas tous à la même fin: la régénération de l'homme par le travail, la sanctification de l'âme par le repentir.

Que les gouvernements reviennent de leurs erreurs, que l'on cesse de prêcher l'athéisme politique, que l'on rétablisse la confiance dans les sociétés, que l'on ramène la concorde, que l'on ferme les loges, que l'on reconstruise les bases de la famille, que l'on restitue les biens à l'Eglise, que l'on honore le travail, que l'on observe les lois de Dieu; le bonheur, la tranquillité, l'ordre et la paix viendront reprendre possession du monde; mais à ces seules conditions-là.

Homo nascitur ad laborem.

A quoi notre cher Canada doit-il d'avoir échappé jusqu'ici aux catastrophes qui ruinent le vieux monde? sinon à ses travaux agricoles? à la salutaire influence de la Religion? à la puissante protection de ses armes?

Il est de notoriété universelle, messieurs, que Dieu, dans tous les siècles, s'est choisi un peuple de prédilection qu'il a entouré de soins spéciaux, qu'il a effec-tionné tout particulièrement.

Le grand amour de Jacob pour son Benjamin, le rejeton de sa vieillesse, le fils de ses espérances,— quand Joseph n'est plus, — n'est-ce pas là une image affaiblie de la tendresse de Dieu pour la nation canadienne, ce Benjamin des peuples de l'univers?

Aussi voyez-vous la croix, à notre origine, qui fraie notre route à travers les forêts sauvages de l'Amé-

rique? Voyez l'épée chrétienne qui nous assure une protection efficace contre la barbarie: voyez la charrue, bénie par la religion, défendue par l'épée, qui trace dans notre sol vierge son fécondant sillon.

La colonie est alors essentiellement religieuse,—son but étant de convertir les âmes;—accidentellement guerrière,—il lui faut se défendre; naturellement agricole,—les premières nécessités de la vie l'exigent.

Et ces circonstances providentielles font que nous nous développons sous l'oeil de Dieu, dans l'harmonie, dans l'espérance et dans l'amour.

La religion, la guerre et l'agriculture, savoir, la croix, l'épée et la charrue correspondent aux trois grandes vertus de *Foi, d'Espérance* et de *Charité*; car l'on s'appuie sur la foi, l'on espère en l'épée, l'on donne de notre abondance.

Partout l'on retrouve, en ce pays, l'image de cette trinité bienfaisante qui rappelle celle du Ciel. De fait, c'est le *Dieu-Père* qui nous donne la foi, c'est le *Dieu-Fils* qui est le seigneur des armées; c'est le *Dieu-Esprit* qui vous anime de charité.

Si ces trois faits ressortent de nos traditions, trois des trois sauveurs du pays;—le Prêtre qui nous enseigne la religion, le Guerrier qui défend notre patrie, le Laboureur qui la rend fertile.

Si ces trois faits ressortent de nos traditions, trois symboles s'imposent à notre histoire:—la croix étend ses bras dans l'air, au dessus de la tête de l'homme, pour lui indiquer le Ciel; l'épée, aussi faite en croix, se tient à côté du coeur du guerrier pour lui rendre le courage; le soc de la charrue, aussi façonné en croix, déchire la terre, sous les pas du laboureur, pour lui assurer son existence.

Le sang du juste, en coulant sur la croix, a sauvé le monde *moralemment*: Le sang justement répandu par l'épée a sauvé notre peuple—*socialement*; La rosée

descendue sur le sillon du laboureur nourrit l'homme, *individuellement*. L'on peut dire de notre chère Canada ce que Turquety disait de sa belle Bretagne :

Terre glorieuse et féconde
Où la liberté règne, où dans les temps d'erreur
La vertu, transfuge du monde,
Se retire d'abord comme le sang au cœur!
Non, dans les plus beaux jours que l'orgueil humain vante,
 Quel que soit le siècle ou le lieu,
Non, jamais sol mortel n'a gardé plus vivante
 L'empreinte de la main de Dieu.

Oui, nous sommes vraiment un peuple de prédilection; nous semblons avoir été choisis pour de grandes choses. Et un jour l'on pourra dire des Canadiens français, en Amérique, ce qu'un grand Pape, autrefois, disait de leurs pères en Europe:—*Gesta Dei per Francos*. L'arche d'Alliance nous a été transmise:— à nous de conserver ce précieux dépôt. Et comment y parviendrons-nous? Par l'union intime avec notre clergé; et en conservant la simplicité de nos moeurs, la naïveté de notre foi, la fidélité à nos principes,— trois bases religieuses et sociales qui ne se consolident, chez nous aussi, que par nos familles agricoles, et que nos populations citadines ont déjà laissé considérablement altérer.

L'agriculture fait naître l'aisance; son travail libre ennoblit l'homme; il n'en est pas ainsi du travail mercenaire de l'atelier. — La culture du sol est une prière qui est portée à l'Éternel sur les ailes des vents, par la voix des tempêtes, par le chant des oiseaux, par les harmonies de la nature, par l'écho des grands bois, par les voix mystérieuses de la nuit.

A la campagne tout est riant, tout est verdoyant, tout est gracieux; le soleil a plus de rayons, les astres plus de beautés, la nature plus de sourires, et au milieu même des orages, quand partout ailleurs l'horizon est sombre, quand le ciel est couvert d'épais

nuages, il reste toujours quelque part au-dessus de la campagne une petite échancrure par où le soleil perce, comme d'une fenêtre du paradis.

Et où est la liberté, messieurs, si ce n'est chez l'agriculteur? Où est le contentement? où est le vrai bonheur? où la morale est-elle plus pure? la foi plus consolante? l'espérance plus douce? la religion plus suave? le respect plus profond? l'amitié plus sincère? la charité plus compatissante, si ce n'est dans nos campagnes canadiennes et dans nos familles d'*habitants*?

Regardez nos villes, messieurs, avec leurs princières demeures, leurs monuments grandioses, leurs immenses édifices, leurs larges avenues, leurs bruits, leurs discordes, leur agitation, leurs misères, leurs richesses, leur commerce, leurs incertitudes, leur agiotage, leurs catastrophes financières, leur fièvre de spéculation, leurs jeux de bourse, croyez-vous que le bonheur les habite? que la sécurité y règne? que la police nous y met à l'abri de tout danger?

Détrompez-vous; derrière les rideaux de soie coulent plus de larmes en un jour que vous n'en compteriez dans toute une année! Les sourires de l'homme d'affaires cachent parfois son anxiété; le miel sur les lèvres d'un citadin cèle trop souvent l'amertume de son cœur.

C'est là, au centre des grandes cités, qu'habitent les sombres désespoirs, les cuisants remords, les troubles, les agitations, les insomnies, que l'homme des champs ne connaît pas encore, heureusement, en ce pays. Le suicide, cette faiblesse malade des cœurs lâches et des cerveaux détraqués, est le produit de l'excitation fébrile des villes. Delille va en compléter le désespérant tableau:

Là règne, songez-y, l'orgueil et la bassesse;
 Les maux de la misère et ceux de la richesse:
 Là, sans cesse attirés des bouts de l'univers,
 Fermentent à la fois tous les vices divers:
 Là, sombre et dédaignant les plaisirs légitimes,
 Le dégoût mène au vice, et l'ennui veut des crimes;
 Là, des fripons gagés surveillent leurs complices,
 Et le repos public est fondé sur des vices;
 Là, le pâle joueur, dans son antre infernal
 D'un bras désespéré lance le dé fatal.
 Que d'enfants au berceau délaissés par leur mère!
 Combien n'ont jamais vu le sourire d'un père!
 Que de crimes cachés! que d'obscures douleurs!
 Combien coule de sang! combien coulent de pleurs!
 La nature en frémit.....

Hâtons-nous, messieurs, de détourner les yeux de ces tristes scènes pour les reporter sur celles si douces et si paisibles de nos campagnes.

Ah! puissiez-vous, ô honnêtes *habitants*, y couler des jours toujours aussi calmes et aussi heureux que ceux dont vous avez joui depuis la reconnaissance complète de la plénitude de vos droits.

Je suis partisan de la théorie de la mission providentielle des peuples:

Aux grands coeurs donnez quelque faiblesse.

Car, pour parvenir à sa fin, il faut rester dans les voies tracées par le ciel, dans les limites du devoir, dans les bornes assignées à notre mission.

L'âme, obéissant aux lois de l'attraction, est attirée vers son centre qui est Dieu; le corps, subissant celles de la pesanteur, s'enfonce dans la terre: pour les retenir à la hauteur où tous deux doivent se rencontrer, il faut la loi de l'équilibre, or, cette loi est celle du travail.

Mais il y a travail et travail; l'un qui fortifie, l'autre qui énerve; l'un qui sanctifie, l'autre qui corrompt; l'un qui élève, l'autre qui rabaisse; l'un qui ennoblit, l'autre qui rend esclave. Celui du laboureur est plus

sain, plus naturel, plus serein, mieux équilibré que tout autre.

C'est à celui-là que l'homme avait été d'abord condamné. Tant qu'il y resta fidèle, le bonheur accompagna ses pas. Du moment qu'il s'insurgea contre sa sentence, qu'il se créa des besoins nouveaux, qu'il voulut vivre de la vie plus agitée, plus incertaine, plus spasmodique, plus enfiévrée du commerce, de l'industrie, de la spéculation, il dut dire adieu à son bonheur primitif, à son paisible repos, aux charmes de sa vie : il fut dévoyé, et comme en dehors de sa fin.

Voyez l'antiquité : aussi longtemps que les peuples vivent de la culture de leurs terres, de la garde de leurs troupeaux, de la vie paisible des pasteurs, leur existence est douce et riante, mais aussitôt qu'ils se sont concentrés dans les grandes cités, ils s'y créent des besoins factices qui les dévorent : Thèbes, Memphis, Babylone, Tyr, Sidon, Carthage, en sont des exemples désastreux ; je n'ose pas encore nommer Londres, Paris, Berlin, Chicago et New York. Aux orateurs de l'avenir de proclamer sur leurs ruines les vérités que j'énonce.

Hélas ! la terre n'a pas voulu comprendre les enseignements d'en Haut ! Aussi est-elle sans cesse travaillée en deux sens diamétralement opposés, par deux forces qui se repoussent, par deux puissances qui s'entrechoquent, par deux énergies qui s'entreheurtent, par deux principes qui s'entredétruisent, par deux drapeaux qui luttent pour sa possession : celui de l'amour et celui de la haine ; celui du bien et celui du mal ; celui de l'obéissance et celui de la révolte ; celui de la satisfaction des peuples catholiques et celui des revendications sociales des nations révolutionnaires ; celui de l'affirmation divine et celui de la négation satanique.

Pour le chrétien, le travail est un châtiment et une récompense ; pour l'impie, le travail est une peine sans

mélange de joie, sans compensation, sans bienfaits. Pour celui-là, l'homme est né pour le travail; pour celui-ci, pour les jouissances.

L'Amérique du Nord échappe à ces bouleversements sociaux; il y a chez elle une sève, une vie, une activité qui la sauve encore des cataclysmes, qui menacent l'Europe, qui ont perdu l'Afrique, qui ont englouti l'Asie.

Le peuple canadien se forme dans des circonstances exceptionnelles, dans des conditions heureuses. Tout est grand dans son origine, tout est sublime, tout est légendaire, tout est mystérieux; les nécessités mêmes de sa vie l'attachent à la culture de la terre; son système seigneurial lui en fait une obligation rigoureuse.

Aussi voyez ces premières familles s'y livrer comme les derniers de ses paysans. L'exemple, aussi contagieux pour le bien que pour le mal, part de haut. C'est Mgr de Laval qui, de ses propres deniers, fonde une ferme modèle à St-Joachim et le premier collège agricole de notre pays, c'est Champlain, le fondateur de Québec, c'est de Maisonneuve le père de Montréal, c'est Boucher, le gouverneur des Trois-Rivières, c'est Talon, l'intendant général de la Nouvelle-France, c'est Juchereau, le fondateur de Natchitochés, c'est Aubert de la Chenaie, de Chambly, de Varennes, de Sorel, Vincent de Hautmenil, Legardeur, Leber, Robert de la Salle, Langlade, de Lamotte Saint-Paul, Dugué de Bois Brillant et tant d'autres valeureux officiers qui partout s'étaient multipliés sur les champs de bataille, qui répandirent leur sang à flots pour conserver à la France un empire dont elle n'était plus digne, qui vont maintenant se faire défricheurs, colonisateurs, cultivateurs, fondateurs de seigneuries, organisateurs de paroisses, en un mot *habitants* tels que nous l'entendons en ce pays. Continuons cette grande oeuvre en aidant les sociétés de colonisation comme celle de St-Sauveur de Québec, qui entre-

tient chaque année à ses propres frais dix à douze colons au Lac St-Jean. Archimède ne demandait qu'un levier pour soulever le monde. Notre obole donné à l'oeuvre de la colonisation consolidera la nationalité dans la Province de Québec. C'est la culture du sol qui nous valut notre courage, notre énergie, notre force, nos moeurs simples, notre foi vive, qui nous firent résister à tous les obstacles, soutenir toutes nos luttes, affronter tous les périls, remporter tant de victoires. Nous étions là où la Providence nous voulait.

Eh bien! Oui. O cher Canada!

Eh bien! dans l'avenir ce qui fera ta gloire
 Ce n'est pas ce progrès que l'on a peine à croire
 Ni tes chemins de fer, ni leurs réseaux de feu.
 Ce sera la légende immortelle et bénie
 De ces coeurs pleins de foi qui donnèrent leur vie
 Pour le droit et pour Dieu.

La colonie prospéra lentement mais sûrement après la cession:—car nous ne fûmes jamais conquis.

Mais bientôt deux causes néfastes devaient ralentir nos succès; ces causes s'aggravèrent surtout depuis notre révolution.

Ce furent 1o l'éducation et partant le trop grand nombre d'hommes de professions libérales, 2o le refus de travailler la terre et conséquemment notre agglomération dans les villes, et notre émigration dans la république voisine.

1o. Notre système de haute éducation, importé du vieux monde, pouvait être très bien adapté à notre Canada, il y a cinquante ans et plus; il ne répondit pas absolument dans la suite aux exigences de notre société. Son effet immédiat fut de jeter chaque année, dans nos grandes villes, des centaines de jeunes gens qui auraient dû employer leur énergie aux travaux des champs, de déclasser nombre de familles; c'était presque renouveler la faute de Louis XIV;

c'était enlever à la culture des bras utiles et créer une classe oisive de consommateurs improductifs. L'on oublie trop qu'il n'y a pas ici de grandes fortunes séculaires et solidement assises, ni de nombreuses carrières ouvertes, comme en Europe, à la jeunesse. Que l'on relève le niveau des hautes études tant que l'on voudra, mais que l'on fasse un choix judicieux; que l'on enseigne à ceux qui doivent retourner à la charrue les sciences agricoles, les connaissances pratiques de la vie des campagnes; à ceux qui doivent se livrer à l'industrie et au commerce que l'on inculque les notions nécessaires à ces fins?

La plupart de nos couvents ne répondent pas, comme ils devraient le faire, au besoin de notre pays; voilà comment on fausse notre vocation. Diogène armé d'une lanterne, en plein midi, cherchait un homme! Avec la vue de notre mission agricole, cherchez une véritable femme de cultivateur sortie de nos couvents et vous éprouverez la surprise de l'interrogateur du philosophe grec. Il est indéniable que nos collègues ont puissamment contribué à sauver notre nation, aussi gardez leur caractère de piété, de foi, de science, mais corrigez et ajoutez selon les besoins des temps et des circonstances. N'oubliez pas que les pratiques Bretons vivent à côté de nous. Faites en sorte que le *laïcisme* n'ait jamais raison contre vous. Grâce au clergé canadien, la réaction s'opère déjà de toutes parts—dans l'éducation.

20. 1837 eut pour effet de chasser bon nombre de nos compatriotes au delà des frontières, vers les Etats-Unis; ceux-ci en appelèrent d'autres: ce fut là le commencement de l'exode canadien.

Les besoins nouveaux, créés par notre éducation, par le luxe qui s'introduisit dans nos grands centres et qui de là irradiaient dans nos campagnes, força nombre de cultivateurs à délaisser des propriétés qui avaient suffi à la subsistance de leurs ancêtres. L'es-

prit d'aventure, des malheurs de famille, des catastrophes financières, le besoin d'agrandir ses propriétés, le désir de faire fortune, en dehors des modes ordinaires: voilà en résumé ce qui a chassé, ostensiblement du moins, des milliers de Canadiens de ce pays. L'on en compte près de 500,000 aux États-Unis, échelonnés dans tous les États, depuis la rivière Ste-Croix, dans le Maine, sur l'Atlantique, jusqu'au Golfe de Juan de Fuca, près de l'île de Vancouver, dans le Pacifique.

Quelles ruines! quels désastres économiques pour le Canada! Supposez 100,000 bras qui travaillent, évalués à une piastre par jour, prix moyen, nous perdons ainsi près de \$30,000,000 annuellement. Somme énorme qui devrait se dépenser ici et qui sert à enrichir nos voisins.

Je suis heureux de représenter, en cette circonstance, quatre groupes importants de Canadiens émigrés, dont deux sont livrés exclusivement à l'agriculture. Je les ai fait connaître aujourd'hui même au congrès national. Ce sont nos amis du Madawaska (Maine) du Kansas, d'Ogdensburgh, de Spencer, Mass. Je ne reviendrai pas sur ce sujet; qu'il me soit seulement permis au point de vue patriotique de m'écrier: Frères expatriés, pourquoi donc nous avez-vous laissés? ne songez-vous plus à nous?

Ah! pourquoi donc quittant le pays de vos pères
Aller semer vos jours aux rives étrangères?
Leur ciel est-il plus pur, leur avenir plus beau?

Au contraire, nos frères, par leur nombreuses délégations à notre belle fête ne viennent-ils pas vous dire?

Loin de son lieu natal, le Canadien qui s'exile
Traîne son existence à lui-même inutile:
Son coeur est sans amour, sa vie est sans plaisirs,

Jamais pour consoler sa morne rêverie
 Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie.
 Et le sol sous ses pas n'a pas de souvenirs.

Voilà pourquoi il aime à revenir au milieu de vous; c'est la Saint-Jean-Baptiste qui en est l'occasion. Et, cette fête, si belle, si canadienne, si patriotique, il la chôme dans tous les Etats-Unis; c'est son signe de ralliement, c'est son espérance d'avenir; c'est par là, par la pensée, et par le coeur qu'il tient toujours au Canada. Et qui sait? les séparations terrestres ne sont pas éternelles! un quart d'heure peut changer la face du monde! Une heure solennelle approche peut-être?

Dieu qui donne à qui il lui plaît les territoires, qui élève ou abaisse les nations, qui protège ou ruine les peuples, qui tire le bien du mal, connaît seul ce que l'avenir réserve, dans tout le vaste bassin, formé par les Laurentides, les Alleghanys et les Montagnes Rocheuses, à la nation canadienne. Tandis que les familles américaines natives décroissent à vue d'oeil, nous nous multiplions à l'infini. Or, le nombre, c'est le pouvoir, surtout dans une république démocratique.

L'Américain a aussi abandonné la culture de ses terres; il s'est livré au commerce; sa vie est instable, l'agio le ruine. Quand Washington travaillait sa belle ferme de Mont Vernon, il savait manier l'épée; quand Jackson, Calhoun, Clay, Toomb et Lee cultivaient leurs fermes, ils savaient aussi faire face à l'ennemi.

La nation américaine devra périr; étiolée, sans force, sans moeurs, elle vogue, au milieu de ses fêtes et de ses plaisirs, vers une décadence certaine, vers une catastrophe terrible, désastreuse, inévitable.

Au contraire, les Canadiens sont encore pleins de vitalité aux Etats-Unis, comme au Canada. Nous nous doublons en vingt-huit ans! Nos pères en 1653 n'étaient que 3,000, et 60,000 en 1763. Nous sommes au-

aujourd'hui dans la Confédération un million et quart; nous serons bientôt deux millions. Ainsi, les Anglo-Saxons qui, lors de la cession, étaient 3,500,000 en Amérique, savoir 60 contre un Français, n'y sont aujourd'hui que 45,000,000 en y comprenant toutes les races étrangères qui l'habitent, contre 2,000,000 de Français, dispersés dans toute l'Amérique du Nord, savoir seulement vingt-deux contre un.

Ainsi, notre moralité nous assure la domination de ce continent; et cela par la seule force des choses, par le pouvoir du nombre, par la supériorité des oeuvres, par la stabilité de nos institutions, par l'excellence de notre foi, par la multiplicité de nos familles, par le lien de notre religion.

En haut donc le coeur, ferme notre espérance, constante notre union, vif notre amour, car tout nous le demande :

Le vent de la forêt, l'écho de nos montagnes
Qui chantent nos aïeux dans nos vertes campagnes,
Les flots du Saint-Laurent disant leur noms bénis;
Des souvenirs sacrés l'indescriptible empire
Dans nos coeurs attendris vibrant comme une lyre,
Tout nous redit, soyons unis.



LE DOUBLE AVENEMENT
DE
L'HOMME-DIEU

OU

LES DEUX UNITES POLITIQUES ET RELI-
GIEUSES DES PEUPLES

*Discours prononcé à la célébration de la Saint-Jean-
Baptiste, à Waterloo, le 28 juin 1887.*

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

Au milieu des réjouissances publiques, au sein des comices solennels du peuple, dans lesquels l'on discute les intérêts les plus chers à notre nation, parmi la joie qui rayonne de toutes parts; quand la nature est toute en fête; quand notre soleil de juin a ses rayons plus dorés; les ondes, leurs mirages plus éblouissants; les arbres, leurs feuilles plus verdoyantes; les fleurs, leurs parfums plus suaves; les cloches, leurs sonneries plus mélodieuses; les oiseaux, leurs notes plus symphoniques; la brise, ses caresses plus douces, ne vous semble-t-il pas que Dieu, jetant un regard sur son oeuvre, doive s'y complaire davantage?

La grande voix de la nature parle, et toutes les harmonies de la terre et du ciel s'unissent pour entonner l'*Alleluia* national.

Me permettrez-vous, messieurs, de joindre ma note discordante à ce concert universel? Musicien d'un nouveau genre, votre cœur, lyre merveilleuse, votre foi, souffle divin, votre patriotisme, acte vivifiant, me serviront de clavecin; et, à force d'amour pour la vérité, à force de dévouement à notre nationalité, à force de bienveillance, vous pardonnerez à l'exécutant, en raison de ses intentions, de la constance de ses efforts et surtout de l'excellence de ses instruments.

Si la jubilation n'aime guère les entraves, la raison, plus positive et plus calme, exige des arguments plus substantiels et plus solides. Car, les peuples, comme les individus, ont parfois soif de vérité, surtout à certaines époques tourmentées, pendant lesquelles le mal semble, un instant, triomphant.

Deux puissances, à toutes les phases du monde, à toutes les époques de l'histoire, sont toujours en présence, opposées l'une à l'autre, se combattant sans cesse, avec un indicible acharnement: celle de Dieu et celle de Satan.

Deux règnes, deux principes se disputent perpétuellement la terre: celui du bien et celui du mal. De nos jours, les nations semblent attaquées de cancers cruels qui les minent, les rongent, les dévorent, et elles ont d'autant plus besoin de guérison qu'elles ignorent davantage leur maladie. Or, *la vérité seule les délivrera.*

L'histoire démontre l'effet de cet antagonisme perpétuel propagé dans tous les siècles et l'action de la Divine Providence, veillant, avec une constante assiduité, sur le monde, depuis son origine jusqu'à nos jours.

L'homme, en dépit des négations pseudo-philosophiques, n'a pas été créé sans but: une mission, un

rôle spécial lui furent assignés dans l'harmonie universelle du plan divin.

Regardez les globes célestes, voyez ces astres multiples qui roulent majestueusement dans le vide, qui obéissent à des lois, qui ornent le firmament, qui embellissent la terre, qui proclament, avec une force éclatante, la puissance de leur Créateur, qui chantent sa gloire et exécutent ses volontés.

Tout, en effet, dans la nature est nombre, harmonie, poids, mesure et cadence. Et l'homme serait jeté dans l'espace avec moins de prérogatives que les créatures inanimées !

La plus petite molécule d'air a sa force prépondérante sur la terre, et l'homme n'en jouirait point !

L'infiniment *petit* a ses fonctions déterminées, et l'homme ne les aurait pas !

L'étincelle électrique serait assujettie à des lois spéciales, et l'homme serait abandonné à un hasard imprévoyant !

Le ver vit pour la mouche, celle-ci pour l'oiseau, la fleur pour l'abeille, le serpolet pour l'agneau, et l'homme ne vivrait pas pour Dieu !

L'énoncé seul de cette proposition en démontre, en l'absence même de toute évidence, son absurdité absolue, son inanité radicale.

Donc, comme l'enseignent les livres sacrés, l'histoire, la tradition, la raison et la foi, l'homme, la société, les nations furent créées par Dieu pour retourner à leur Auteur ; leur but est donc strictement défini, leurs attributions parfaitement déterminées, leur mission clairement assignée.

Hélas ! à l'origine même, l'âge d'or ne dura guère ; la chute adamique assombrit les espérances du ciel et illumina même les sombres profondeurs de l'enfer ! Pour la deuxième fois, le mal venait de se dresser contre Jéhovah !

L'orgueil perdit Lucifer; car ce crime s'attaque directement à Dieu; la désobéissance d'Adam lui valut un Rédempteur; car, son péché n'était que de la faiblesse.

Pour s'interposer entre le courroux du Père Céleste et la prévarication du père du genre humain, le Verbe divin prépare, par des voies mystérieuses, les événements du monde pour la venue de l'Homme-Dieu.

Ainsi rien n'est fortuit, rien n'est accidentel, rien n'est dû à l'imprévu dans la première descente de Jésus-Christ ici-bas. Tout au contraire est préparé, déterminé, coordonné, statué dans les desseins célestes; tout est annoncé par les prophètes, oracles inspirés des volontés du Très-Haut, par les signes extérieurs, par l'accomplissement des catastrophes prédites.

Les nations jouent un rôle considérable dans la préparation de ce drame unique le plus grandiose, le plus bienfaisant, mais aussi le plus sombre, le plus abominable et le plus sanglant qui fût jamais. Et cette action des peuples leur avait été spécialement assignée.

Telle est la tradition, tels les enseignements de l'histoire, telles les déductions de la foi.

Voilà, messieurs, ce que corroborent et la science moderne, et les poètes païens, et les écrivains actuels, et les historiens anciens, d'accord avec la croyance de tous les peuples et les données de la *Genèse*.

La *Genèse*, messieurs, oeuvre extraordinaire dans laquelle nous contemplons les événements célestes et les annales de la terre et analysons les secrets de la nature. Par ce livre, le voile qui nous cache Jéhovah se déchire, les Cieux s'entr'ouvrent, et le regard de l'homme plonge dans les splendeurs les plus cachées de l'éternité!

Livre admirable de précision, de clarté, de force, de grandeur, de science et d'éclat, qui chante Dieu, qui

publie ses magnificences, qui exalte ses bienfaits, qui proclame les vérités éternelles, qui annonce le règne réparateur de la justice et anathématise les horreurs de la prévarication humaine; livre qui nous découvre et la première faute de la première femme, et la première faiblesse du premier homme, et le premier piège du premier serpent, et la première promesse du premier sauveur.

C'est encore la Bible qui dévoile à l'univers le nom incommunicable de Jéhovah, qui décrit les combats de Dieu et enregistre les luttes de l'humanité; livre qui nous apprend les douceurs de l'espérance; qui nous ouvre les horizons de la foi; qui nous enseigne les voies de la charité; qui nous met en garde contre les fausses séductions de l'ennemi éternel et qui nous promet la miséricordieuse assistance du Ciel; livre enfin, le plus beau, le plus savant, le plus exact, le plus scientifique qui fût jamais écrit de la main d'un homme, et qui nous découvre ces *trois grandes lois* divines de la *Promesse*, de la *Menace* et du *Châtiment*, inexorables comme la justice, éternelles comme leur Auteur, sous l'empire desquelles, s'agitent les individus et les nations.

Sans la Bible, la vérité religieuse nous serait inconnue; l'histoire tâtonnerait à travers toutes les obscurités; la science n'existerait pas; la raison serait sans appui; la foi sans boussole; la certitude sans nom.

Sans la Bible, le Ciel serait inconnu à la terre, l'espérance serait bannie, le crime n'aurait pas de châtement, la vertu pas de récompense, la loi pas de sanction. La Bible, c'est le flambeau de l'intelligence, c'est le phare de la raison, c'est la pierre angulaire de l'enseignement historique et religieux.

L'impiété et la fausse science, dans tous les temps, se sont liguées contre la Bible et spécialement contre la Cosmogonie de Moïse, afin de pouvoir arriver à nier plus efficacement l'action providentielle sur le

monde! Ridicules tentatives, frivoles essais, impuissants efforts, vains complots! tout s'accorde à appuyer la thèse mosaïque.

En effet, que de monuments semés partout de la véracité rigoureuse de ce livre inspiré! les documents historiques des Assyriens et des Babyloniens, les ruines de Ninive et de la vallée du Nil, les Obélisques des Pharaons, les travaux des Chaldéens, l'accord de la Genèse avec l'histoire profane: tout se lève pour attester en faveur et à l'appui de Moïse. La cosmogonie des Phéniciens concorde avec celle du législateur d'Israël et Borose, l'historien chaldéen, cité par Josèphe, Abidène, Lucien, Nicholas Damascène, et nombre de poètes païens constatent le grand fait du déluge, de même que les recherches des grands géologues modernes. Par MM. de Paravez et Champollion, l'on apprend que les deux zodiaques d'Esne et de Denderah, en Égypte, que l'on prétendait remonter à 15,000 ans, ne furent construits qu'après Néron et Antonin-le-Pieux.

Donc, l'homme a un guide sûr pour étudier l'histoire. Or, celle-ci nous enseigne deux faits éclatants, savoir:

- 1o. Que toutes les nations antiques ont concouru à la première venue douloureuse de l'Homme-Dieu;
- 2o. Que toutes les nations modernes préparent le second avènement glorieux de Jésus-Christ.

Telles sont les deux pensées qui font l'objet et le fonds de ce discours.

I

*Les peuples ont concouru à la première venue
douloureuse de l'Homme-Dieu sur la terre.*

Qu'est-il besoin de preuve? Un coup d'oeil rapide sur les peuples anciens nous convaincra de la jus-

tesse et de l'exactitude de cette première proposition.

Dix-neuf siècles durant, les fils du vertueux Abel et du fratricide Caïn se partagent la terre, se multiplient, bâtissent quelques villes, inventent certains arts et par l'alliance criminelle de leurs descendants, contre la volonté du ciel, la terre se couvre de telles abominations qu'elle mérite une extermination complète.

Chaque peuple, comme chaque homme, a vécu sous l'empire de la triple loi dont je viens de parler.

Adam, après sa chute, quoique courbé sous le poids du repentir, vit encore d'heureux jours; Seth, le père des patriarches Enos, Caïnan, Malaléel et Jared, console sa vieillesse par ses belles qualités et ses éclatantes vertus. Hénoch vit 365 ans et Mathusalem 969, dépassant même les jours de ses pères!

La terre, après sa malédiction, arrosée de sueurs, se couvre encore de luxuriantes moissons. Les hommes, sans inquiétude sur l'avenir, jouissent de tous les dons de la vie. Hélas! l'injustice s'en empare et le monde ante-diluvien tombe sous l'empire de la loi de la *menace*.

L'on se moque des avertissements, l'on se rit des prophètes, l'on bafoue les patriarches et l'on se plonge dans de si inénarrables abominations que le Ciel semble regretter d'avoir créé l'homme!

L'aveuglement est tel que l'on voit le pieux fils de Lamech construire son arche, longtemps avant la catastrophe finale, et cependant les hommes, loin de se convertir, se moquent de Noé et de ses avertissements réitérés.

C'en est fait; la mesure est comble; les cataractes de la colère divine s'entr'ouvrent; le *châtiment* s'exerce avec toute la sévérité de l'inexorable justice. Un déluge universel anéantit toute la terre — moins une

famille unique qui survit pour reconstituer le genre humain détruit.

L'histoire du peuple juif, depuis la vocation d'Abraham, arrière-petit-fils de Sem, dès l'an 1921 avant notre ère, jusqu'à la destruction du temple de Solomon, est tellement liée à celle de tous les anciens empires qu'elle semble celle de l'humanité tout entière.

Dans tous les temps, à toutes les périodes du monde, depuis l'Eden jusqu'à nos jours, il y eut un peuple, *plus spécialement* choisi du ciel pour propager la foi et faire briller la vraie lumière sur la terre: la Judée dans l'antiquité, la France dans le moyen-âge, et le Canada, dans les temps actuels, présentent tous les caractères des nations ainsi choisies, pour cette noble mission.

Jéhovah prit un soin tellement jaloux de son peuple de prédilection, qu'il voulut que son nombre qui devait remplacer les coupables habitants de la terre promise, fût exactement le même que celui qui habitait ces pays.

Il fit plus; en permettant que Noé maudit son fils Cham, il séparait déjà les enfants des races criminelles de ceux des justes, montrant ainsi la sélection spéciale qu'il faisait, dès l'origine, des nations qu'il se préparait, dans son amour, pour être les missionnaires de ses oeuvres.

L'impiété moderne a beau vouloir faire mentir la Bible, l'histoire se charge de corroborer celle-ci, en assignant l'époque connue la plus reculée, à la dispersion des fils de Noé.

En effet, dès 2247 avant Notre-Seigneur, entre le Tigre et l'Euphrate, presque à leur point de jonction, et avant qu'ils aillent se jeter dans le Golfe Persique, sur la vaste plaine de Sennaar, dont une partie s'étendait sur la Babylonie et l'autre sur la Mésopotamie, entre les fleuves, s'élevait cent et un ans après le déluge, cette fameuse tour de Babel,

orgueilleuse tentative des hommes, jetant leur défi au ciel!

Or, les plus anciennes villes de l'antiquité comme Babylone, sur l'Euphrate, célèbre par ses monuments superbes et ses fameux jardins suspendus, construite par le chasseur Nemrod, et Ninive sur le Tigre, par Assur, fils de Sem, ne voient le jour que quarante ans après la confusion des langues et la dispersion des peuples, qui en fut la conséquence.

Le royaume d'Égypte, ainsi nommé d'après l'un de ses rois, qui prétend remonter si haut, ne fut fondé qu'en 2184 avant Jésus-Christ, par Mesraïm ou Menès, fils de Cham, l'époux d'Isis, dont la fable fera ensuite une divinité.

Thèbes, Thin, Memphis et Tanis, séjour des Pharaons, formeront aussi partie du royaume égyptien.

Pas un monument antique dont nous ne retracions l'époque de la construction. L'on sait même que Ramsès, fils du grand Sésostris, et pendant ce règne brillant, faisait déjà élever ce fameux obélisque de Louqsor, destiné, après 3000 ans d'existence, à venir servir d'ornement, en 1836, à la place de la Concorde, à Paris.

Chéops (en 1560 av. J.-C.) prête son nom à la pyramide que l'on voit encore aujourd'hui à Memphis.

Quarante ans auparavant, un autre fils de Cham, Sidon, donne aussi son nom à la première ville du Royaume de Phénicie, d'où le roi Cadmus enseignera, le premier, les signes alphabétiques.

Dès l'an 1575 avant J.-C., le royaume de Lydie compte pour fondateur Manès. Trois dynasties le gouvernement tour à tour; le riche Crésus conquiert l'Asie-Mineure et succombe à Thymbrée (548 avant J.-C.) sous les coups de Cyrus.

Alors ce royaume est incorporé à celui de Perse pour ensuite faire partie de ceux de Macédoine et de

Syrie et venir s'engouffrer, plus tard, dans l'immense république romaine, avec le reste du monde civilisé.

Moins de deux siècles après Babel, et presque au moment de la vocation du fils d'Héber, le phénicien Inachus, premier roi d'Argos, et ses enfants bâtissent Argos, Sicione, Corinthe, Sparte et Mycènes; toutes villes fameuses qui jetteront un immense éclat dans la suite.

Cent trente-neuf ans après l'établissement d'Inachus, l'Égyptien Cécrops jettera les bases d'Athènes dont la renommée sera brillante dans l'histoire, dans l'art et dans la littérature.

Peu après, en Phrygie, le Crétois Dardanus prête son nom à Crète et aux Dardanelles; c'est Tros, l'un de ses successeurs, qui fondera Troie, ville fameuse, foudroyée sous les coups des Grecs, prise par la ruse du *Cheval de bois* après dix ans de siège, mettant ainsi fin au royaume asiatique de Troade, après une existence éphémère de trois cent vingt-six ans.

Homère et Virgile, l'un dans l'*Illiade* et l'autre dans l'*Énéide*, ont proclamé ce grand événement, en des chants sublimes. C'est par eux que l'on apprend le dévouement du pieux Enée et comment Romulus, l'un des fondateurs de Rome, sortira d'Albe-la-Longue, bâtie par Ascagne, le fils de l'exilé troyen.

Ainsi, messieurs, plus de suppositions, plus de rêves, plus de scepticisme, plus de blasphèmes historiques, la lumière brille partout et, à l'aide de la Bible, nous reconstruisons tout le grand édifice, ébranlé par les siècles, et dont les ruines éparses confirment l'enseignement de Moïse, des apôtres, de la tradition, de l'Église et des historiens de tous les âges.

EGYPTE

L'Égypte voit d'abord Mesraïm jeter les assises de sa grandeur, par la construction de Memphis.

Burisis élève cette Thèbes fameuse aux murailles immenses et aux tours gigantesques que le prophète Nahum considère incomparable. Homère, Hérodote, Diodore et Pline nous disent la multitude de ses soldats, la majesté de ses temples, le fini de ses monuments et la richesse de ses édifices.

Moeris creuse un lac profond, Osymandis se construit le plus beau des tombeaux et le labyrinthe du roi Lascaris surpasse en magnificence tous les monuments réunis des Grecs !

Sous les Pharaons s'élèvent ces pyramides monumentales qui restent pour enseigner à la postérité la puissance des souverains de ce pays.

Sésostris agrandit le royaume d'immenses territoires. Vainqueur des Arabes, conquérant de l'Éthiopie, il subjugue l'Inde jusqu'au delà du Gange, et la Scythie jusqu'au Tanaïs. Du côté de l'Europe, la Thrace lui est soumise et le pôle devient la limite de ses conquêtes !

Memphis s'accroît de tout le fruit de ses expéditions ; des statues colossales s'y dressent ; huit rois vaincus traînent au temple le char de Sésostris. Dix-huit mille villes couvrent son royaume, des millions de bras travaillent aux ouvrages herculéens que laisse ce grand conquérant.

Partout où il passe, il enseigne l'agriculture aux nations qui l'adoreront, dans la suite, sous les traits d'Osiris.

Ce royaume s'élève par la pratique des vertus, par le travail, par la sobriété, par le respect à la loi et à l'autorité. Sa fertilité, accrue par l'irrigation ou le creusement de profonds canaux, est excessive. Ses peuples se livrent à l'agriculture, à cause même de la

loi qui oblige chaque enfant à suivre le même art que son père.

En vertu du même principe, l'Égypte devient l'école des nations. Celles-ci y viennent chercher les notions de la sagesse; les Grecs, la science du gouvernement, tous les peuples, les règles d'une sage administration. Hérode, Thalès, Solon, Pythagore, Hérodote et Platon vont s'y instruire à l'école de ses prêtres. Toute cette sagesse accumulée, toute cette science profonde, toutes ces richesses entassées ne semblent que pour l'avantage du peuple de Dieu. Car, la disette les forcera à recourir à l'Égypte pour leur subsistance. Joseph, vendu par ses frères, les a précédés en ce pays, et ministre de Pharaon, distributeur des faveurs royales, il en fera bénéficier sa famille, après l'avoir établie dans la riche terre de Gessen.

C'est là que les Hébreux se multiplieront prodigieusement et qu'ils apprendront tous les arts qui leur seront nécessaires, soit dans le désert, soit dans la construction de leurs demeures, de leurs cités et de leur temple.

Moïse, leur glorieux législateur, élevé à la cour, y apprend toutes les sciences égyptiennes: la géographie, la physique, le calcul, l'astronomie, la poésie, l'histoire et même cette éloquence écrite qui surpasse celle de tous les écrivains antiques.

Voilà comment ce grand royaume d'Égypte a concouru aux fins providentielles du Ciel sur les fils de Jacob.

Quand cet empire est à l'apogée de sa gloire, il en sape lui-même les bases par sa grossière idolâtrie, par sa luxure, par ses cruautés envers les Hébreux, par sa mauvaise foi, par sa fourberie dans ses transactions, par son refus de payer aux ouvriers Juifs leur juste salaire.

Le Grand Sésostris accable les Israélites de durs

travaux; il est frappé de cécité et se donne la mort, à 70 ans. Rhamessès, continuant les entreprises de son père, persévère aussi dans ses injustices; durant dix ans, il est aussi privé de la vue.

Phéon, le Pharaon de l'Écriture, n'est connu que par ses impiétés; Jéhovah, par l'entremise de Moïse, couvre le pays de maux terribles appelés les sept plaies d'Égypte.

Enfin, reconnaissant son crime, il laisse partir 600,000 Juifs, à part leurs femmes et leurs enfants; mais en les poursuivant, il va périr, avec son armée, dans la mer Rouge.

Les deux frères, Chéops et Chéphren, successeurs de Phéon, continuent, durant quarante ans, d'accabler leurs peuples de cruels travaux pour se préparer un tombeau dans ces grandioses pyramides; vains projets: leurs cendres, cachées dans un coin inconnu, n'auront pas même les honneurs d'une sépulture décente.

Sésac assujettit le royaume de Juda, sous Roboam, mais son successeur, Zara, est vaincu par Asa, roi de Juda.

Sous l'aveugle Anysis, l'Éthiopie s'empare de l'Égypte, Sennachérib, roi d'Assyrie, la ravage sous Sethom. Enfin Néchao, d'abord vainqueur des Perses, perd toutes ses possessions extérieures; il ne lui reste plus que l'Égypte.

L'idolâtrie revêt toutes les formes, en ce royaume. Les animaux immondes, les plantes, les légumes, tout est divinité excepté la divinité, au point que le satirique Juvénal a pu dire: « O heureuse nation! dont les dieux naissent dans les jardins. » Et l'on s'étonnerait maintenant des ruines de Thèbes et de Memphis!

ASSYRIE

Déjà, à la naissance d'Isaac, fils d'Abraham et de Sara, en 1790 avant Jésus-Christ, Bélus jetait les bases du grand empire d'Assyrie en réunissant sous le même sceptre, Ninive et Babylone.

Ces deux villes fameuses, sises sur deux fleuves immenses, constituaient déjà deux royaumes séparés.

Babylone avait eu pour rois Nemrod, le puissant chasseur, Bélus, dont le règne se perpétue cinquante-cinq ans, et son fils Ninus, fondateur du premier empire d'Assyrie.

Le premier royaume de Ninive voyait successivement passer le puissant guerrier et grand conquérant Ninus et la célèbre mais impudique Sémiramis, sa femme, dont les conquêtes s'étendent aussi loin que celles d'Alexandre, au-delà de l'Indus, Nynias, Phule, une génération de trente rois corrompus, luxurieux et impies, puis enfin, l'efféminé Sardanapale, dont le bucher enflammé n'effacera ni les crimes, ni les orgies, ni les hontes.

Le deuxième royaume babylonien ne vit que deux rois : Béléstis et Mérodach-Baladan dont les actes sont peu connus.

Le deuxième royaume de Ninive se relève avec Théglathphalasar et compte Salmanasar, Sennachérib, Nabuchodonosor, presque tous verges vengeresses du Seigneur pour châtier les Juifs prévaricateurs, et Nobopolassar, son destructeur et le fondateur du troisième empire d'Assyrie.

C'est ensuite que règnent l'orgueilleux Nabuchodonosor le Grand, qui reconnaîtra, après sept ans de pénitence publique, la justice du Ciel, Nériglissor, Laborosarchod et l'impie Balthazar, condamné par un arrêt céleste, écrit sur les murs de la salle de ses abominables festins, au moment même de l'horrible

profanation des vases sacrés que l'on avait arrachés du Temple pour se moquer du Dieu d'Israël!

C'en est fait, l'heure de la catastrophe finale est arrivée. Cyrus, l'exécuteur des hautes oeuvres du Très-Haut, assiège les ramparts. Eséchiel, le prophète des sombres visions, avait annoncé, en paroles de feu, tous les malheurs qui devaient fondre sur l'Assyrie, avait prédit à Ninive, l'efféminée sanguinaire, et à Babylone, la scélérate prostituée, leurs fins tragiques. Rien n'y fait!

Ces immenses métropoles, qui s'étaient élevées par leur courage, par leur fragilité, par leurs conquêtes, par leurs industries et dont la mission était de repousser les enfants de Cham, le maudit, vers les déserts africains, afin de conserver plus pures les traditions de l'ancienne croyance, au milieu des nations de la terre, au sein desquelles devront s'étendre leurs relations commerciales et leurs conquêtes, faillirent à ce noble but.

La menace céleste est suspendue: les prophètes d'Israël préviennent les peuples et les rois d'Assyrie; ils leur annoncent de terribles maux, d'épouvantables catastrophes. Daniel explique la sinistre signification du « Mané, Thécel, Pharès. » Mais les convives du sacrilège repas, effrayés et tremblants, se plongent davantage dans de plus profondes orgies!

Ainsi en avait-il été de ces deux villes gangrénées de vices, rongées de débauches, gorgées de richesses, repues de sang.

L'heure de la miséricorde est passée; l'orage gronde, les eaux de l'Euphate débordent et emportent un pan de ces murs que l'on croyait à jamais inexpugnables. Jéhovah lance sa foudre! Babylone a vécu.

L'histoire de ce dernier et criminel empire se divise en trois périodes distinctes:

Indépendance, de 759 à 680 avant Jésus-Christ;

Indépendance et domination sur Babylone, de 680 à 625 ;

Absorption dans le royaume de Babylone, jusqu'à la catastrophe fatale, à la prise de Babylone par Cyrus ; et enfin absorption commune dans l'empire des Perses, de 625 à 538 avant Jésus-Christ.

LA PERSE

Les Perses, aussi gouvernés par des rois, même au temps d'Abraham, soumis par les Mèdes, étaient tombés, avec ces derniers, sous la domination des Assyriens, quand Dieu leur suscita, à cause des crimes de leurs conquérants, un libérateur, dans la personne du grand juste Cyrus, le vrai fondateur du royaume persan, dont les bornes immenses embrasseront la Perse, la Babylonie, la Phénicie, l'Arménie, la Cappadoce, la Cilicie, l'Ionie, la Phrygie, la Lydie, l'Égypte, la Syrie et la Samarie !

Ce grand empire, figuré par la statue de Daniel, s'élève par la sage administration de son fondateur, par la justice de ses lois, par l'équité, par la morale, en un mot par toutes les vertus. Sa mission est de conquérir toutes les nations qui se sont partagé les dépouilles de la Judée et qui retiennent ses peuples captifs ; de rendre les juifs à la liberté et à leur pays ; de relever le temple du vrai Dieu, et de rallumer le feu du sacrifice éteint depuis la captivité de Babylone, et après que les peuples d'Israël, à cause de leurs crimes, de leur noire ingratitude et de leur apostasie, eussent assez longtemps mangé le pain amer de l'exil et versé assez de larmes sur le bord des fleuves étrangers.

Jéhovah jette un regard de compassion sur son peuple ; il voit Jérusalem en ruine, son temple saccagé, et la désolation partout ; alors se ressouvenant de ses promesses et de la profonde misère des Juifs, il sus-

cite Cyrus, le fait maître de la victoire. Ce dernier, reconnaissant sa mission, rend la liberté aux enfants d'Israël et leur ordonne de rebâtir leur Temple; il leur remet les cinq mille vases précieux enlevés de Jérusalem par les Assyriens; les populations païennes sont taxées pour payer les frais du retour des Juifs, pour la reconstruction du Temple et l'entretien public du culte de Jéhovah! Le prophète Daniel devient le ministre de Cyrus! Zorobabel sera le confident de Darius, son successeur, Xercès aura le juif Néhémi pour premier conseiller, et le grand prêtre Esdras pour principal ami!

Artaxercès, l'Assuérus de l'Écriture, remplace son ministre Aman par le fidèle Mardochée et Esther, une jeune orpheline juive, devient son épouse!

Circonstance providentielle qui servira à arracher de la mort le reste des juifs qui n'avaient pas profité de l'édit de Cyrus, rendant la liberté à tous, et leur permettant de rentrer dans leurs foyers!

Or, avec toutes leurs richesses, toutes leurs conquêtes, et toute leur gloire, les successeurs d'Assuérus, non encore satisfaits, dépassent le but de leur mission.

L'impie Cambyse essaie d'entraver la reconstruction du Temple, mais son armée, brisée en Égypte, va y mourir de misère après avoir égorgé dix sur cent de ses soldats pour nourrir le reste!

Assassin de ses frères, persécuteur de ses sujets, corrupteur de ses soeurs, Cambyse, au dire d'Hérodote, périt de mort violente en débarrassant la terre d'un despote incestueux et fratricide.

Un deuxième Darius ne se contente pas de ses immenses possessions et il court après de pauvres Scythes qui, n'ayant que les tombeaux de leurs pères à défendre, s'enfoncent dans leurs forêts glaciales où un nombre incalculable de Perses vont inutilement périr, affaiblissant ainsi l'effectif des troupes na-

tionales. Mais plus heureux à Marathon, le Grec y battit le vainqueur des Thermopiles.

Non content de posséder toute l'Asie, Xercès veut s'assujettir l'Europe; il s'empare de la Grèce et déclare ne vouloir d'autres bornes à ses possessions que les limites terrestres. Le mont Athos est percé pour le passage de ses vaisseaux; un pont, jeté sur le détroit de l'Hellespont, réunit l'Europe et l'Asie; une flotte immense couvre la mer.

Celle-ci s'agite et engloutit nombre de vaisseaux. L'insensé Xercès la fait battre de verges pour s'être révoltée contre son maître!

Sur un trône élevé, au haut d'une montagne, Xercès jette un regard orgueilleux sur ses armées.

Hélas! la défaite humilie ce conquérant; écrasé à Salamine par Thémistocle, l'orgueilleux monarque est obligé de repasser l'Hellespont, sur une barque de pêcheur. L'empire persan est à son déclin; le Grec Xénophon nous apprend les causes de sa décadence: insigne mauvaise foi, manquement à sa parole donnée, cruauté envers ses prisonniers, récompense à la trahison de Mithridate envers son père, cupidité, injustice, luxe, mollesse, luxure et refus de continuer la mission civilisatrice dont le Seigneur l'avait investi.

Les signes avant-coureurs de la justice divine apparaissent; les provinces s'insurgent. Mais ni les révoltes, ni les assassinats, ni les conspirations de palais ne dessillent les yeux des coupables potentats. Le soleil, la lune et le feu sont adorés; l'impudique déesse Mitra voit à ses pieds toute l'Asie.

Alors, la mesure est comble. Daniel annonce un vengeur qui viendra de Séthim. Or, de Macédoine, en effet, se précipitent les tonnerres. C'est Alexandre le Grand qui est chargé des vengeances divines.

Darius-Codomane va à sa rencontre avec une armée d'amollis reconverts d'or, d'argent et de pierreries. Fantômes de soldats qui vont recevoir le châtiment de

leur décadence. Le roi périt de la main de Bessus, après le combat d'Arbelles qui met fin à l'empire persan, en 328 avant l'ère chrétienne.

Persépolis, la résidence des rois, la ville la plus fastueuse de l'univers et où toutes les richesses de l'Asie et de l'Égypte sont rassemblées, devient la proie des flammes, allumées par le vainqueur macédonien. Ainsi passe la gloire passagère des empires. O vanité des vanités!

LA PHÉNICIE

L'origine du royaume de Phénicie, dont la renommée devait être si grande, est un peu antérieure à la fondation de Babylone et de Ninive. Le fils de Chanaan, petit-fils de Cham, Sidon, jette les bases de cette ville fameuse qui porte son nom et de tout le royaume phénicien.

Les Phéniciens ou Chananéens, retirés sur une étroite bande de terre entre la mer et le Liban, se livrent exclusivement au commerce et à la navigation. Ce sont les plus grands commerçants de l'antiquité, les Anglais de nos jours. Ils grandissent par le courage, par l'esprit d'entreprise, par le dévouement, par les secours qu'ils donnent au peuple choisi de Dieu. Hiram, l'un de leurs rois les plus célèbres, fournit à Solomon, les fameux cèdres du Liban pour la construction de son Temple.

Tyr, la métropole commerciale de la Phénicie, a déjà acquis une grande renommée par ses richesses et son luxe, même avant la fondation de Rome.

Rien n'arrête les efforts de cette nation aventureuse; elle parcourt les mers, jette des colonies çà et là, établit des entrepôts d'échanges et de commerce partout; elle pousse ses aventures au-delà de la Grande-Bretagne, découvre l'Espagne, fonde Cadix, et

Carthage, *la ville neuve*, devient l'une de ses plus florissantes colonies.

Des Phéniciens, l'Afrique — *Alféric*, recevra son nom *d'épi de blé*, comme marque de sa fertilité; l'Italie fournit à la Phénicie sa résine; de là aussi son nom *d'Itaria*.

Les habitants d'Europe frappent les navigateurs cuivrés de Tyr; de là leur appellation *d'Eur-appa*, ou *pays des visages blancs*.

La prospérité est à son comble; cependant, un vice radical ronge le royaume de Phénicie: c'est l'idolâtrie, c'est le mercantilisme en tout qui porte ses habitants à enlever de belles jeunes filles d'Argos pour les vendre comme esclaves aux Egyptiens. Puis les fils de Juda aux Grecs; enfin les filles israélites sont traînées sur le marché et livrées aux abominations dans le temple d'Astarté.

Tyr, par convoitise, s'est accaparé les objets précieux du temple de Jérusalem, lorsque celle-ci fut tombée sous la domination assyrienne.

Les crimes de Tyr, détruite une première fois, mais reconstruite sur une île voisine, et de Sidon, sont montés jusqu'au ciel. Joël, Ezéchiel et Hérodote nous racontent et les malheurs qui vont fondre sur leurs coupables habitants et les maux qui les foudroyèrent.

Les mêmes causes qui avaient élevé les autres empires avaient servi à la grandeur de la Phénicie; les mêmes catastrophes sont longtemps suspendues sur ces villes coupables. Pas un signe de repentir! pas une supplication vers le Ciel! Alors la colère de Jéhovah éclate; les Phéniciens sont abandonnés à la fureur vengeresse des soldats venus de Séthim; Salmanasar, d'Assyrie, commence leur perte; Ochus, le roi des Perses, ruine Sidon dont 40,000 de ses habitants se consomment, avec leur or, dans un bûcher, pour échapper au massacre des soldats de Macédoine, en 328, avant Jésus-Christ. Alexandre abat Tyr,

dont Antigone, son général, achève la destruction complète.

Sa prépondérance maritime passe à Alexandrie fondée par le grand conquérant macédonien, sur la côte septentrionale de l'Afrique.

La poussière de ces villes puissantes de la Phénicie est balayée par le vent du désert; les bêtes farouches y ont établi leurs tanières; la malédiction recouvre ces lieux néfastes. Le péché des Phéniciens s'est élevé jusqu'au Ciel et la colère divine pèse toujours sur ces cités maudites.

LA GRECE

La civilisation, même aux époques de barbarie, ne cessa jamais de briller sur le monde. Dès les temps les plus reculés, la Grèce fut appelée à la propager à travers les peuples.

Quand on étudie les causes de la grandeur de ce pays, de son indépendance, de ses succès, de sa gloire et celles de sa chute, l'on s'explique mieux les destinées providentielles des nations. L'histoire se compose bien moins des faits que de leurs agencements dans l'engrenage céleste. La Grèce semble avoir une mission essentiellement civilisatrice; ce royaume remonte à 2,200 ans avant notre ère. Fondé par Javan ou Jon, fils de Japhet, et ses fils Hellen, Tharsis, Cetthim et Dodanim, il s'éleva au faite des grandeurs par sa tempérance, par son courage, par une sage législation, par le plus pur patriotisme, par l'oubli des intérêts privés et par le mépris des richesses.

Ce pays passe par quatre phases diverses.

Dans la 1^{ère}, aux temps *héroïques* ou *fabuleux*, ont lieu la guerre de Troie, ou le commencement de la lutte perpétuelle entre l'Europe et l'Asie, l'expédition des Argonautes de Thessalie, dont l'objet est de purger les mers des pirates qui les infestent, les exploits

de Thésée et les douze travaux d'Hercule, si avantageux à sa nation.

Au deuxième âge, le sage Lycurgue donne ses fameuses lois à Sparte; Dracon et Solon forment leur code Athénien.

La 3ème phase de la Grèce est la plus glorieuse; c'est la pleine floraison, l'effectif accomplissement de la promesse; c'est le grand siècle de Périclès.

Cinq royaumes se forment en Grèce:

1°. Celui d'Athènes est fondé par Cécrops, 1552 ans avant Jésus-Christ.

2°. Celui de Thèbes, par Cadmus, deux ans plus tard.

3°. Sparte, ainsi nommé de Spartie, fille du roi Eurotas, compte pour 1er roi Lelex, descendant d'Inachus, en 1516.

4°. Sisyphe établit celui de Corinthe en 1328. C'est plus tard, en 886, que Lycurgue, roi de ce même royaume de Lacédémone, aussi du nom d'un de ces rois, y donnera ces lois si sages, cause de la grandeur de la Grèce.

5°. Les Mécéniens remontent à Persée en 1348.

La religion et l'amour de la patrie se confondent chez les Hellènes; le culte ne se fait qu'aux fêtes nationales pleines d'enthousiasme et de solennité. Tout est en vue d'encourager, de fortifier et d'enthousiasmer le soldat.

Le despotisme oriental pèse sur des millions d'esclaves; le devoir de la Grèce est tout tracé; sa mission est d'abattre les orgueilleux potentats de la Perse et de l'Assyrie; les guerres médiques ouvrent l'ère de sa gloire. Darius, avec ses 100,000 hommes, est écrasé par les 10,000 soldats de Miltiade, dans l'étroite plaine de Marathon.

En vain Xercès veut-il ranimer le courage persan par une nouvelle invasion: les 300 Spartiates de Léonidas l'arrêtent assez longtemps dans le défilé des

Thermopyles, pour permettre à leur patrie de préparer la résistance. Ces héros s'ensevelissent sous les cadavres ensanglantés de 20,000 Perses; mais Simonide les immortalise par ses chants patriotiques.

Pour se venger de l'incendie d'Athènes, le grand Thémistocle, à Salamine, anéantit la flotte de l'orgueilleux Xercès; les offres corruptrices du persan Mardonius sont dédaigneusement repoussées par Aristide, vainqueur à Platée, au même moment où le roi de Macédoine achève, à Mycale, la destruction des forces navales du roi des Perses.

Alors Cimon parcourt les mers, fonde une colonie en Thrace, soumet l'île de Scyros, chasse les Perses de la Chersonèse, arrache à Artaxercès la liberté des villes helléniques et étend la domination de sa patrie de la Pamphilie au Pont-Euxin.

C'est alors, dans le calme de la victoire, que brille Périclès, par la sagesse, par l'éducation, par l'éloquence. Athènes possède quarante îles; l'Asie-Mineure et l'Italie se peuplent de colonies grecques; le commerce est florissant; la puissance attique couvre 300 lieues de côtes. La richesse est partout; l'art est à son apogée avec Phidias; l'éloquence avec Lysias, Périclès et Démosthènes; Euripide, Eschyle et Sophocle sont au théâtre ce que Platon, Aristote et Socrate sont à la philosophie; Xénophon et Thucydide nous donnent l'histoire, Homère, la poésie, Isocrate, l'harmonieuse élocution, et Pindare l'abondante inspiration.

Avec les savants, la Grèce fonde sa langue, la plus poétique, la plus pure, la plus forte, la plus concise qui existât jamais, fruit de sa grande civilisation et de ses immenses connaissances, puisées en Egypte et en Chaldée. Or, c'est à ses écoles célèbres, à ses bibliothèques fameuses, à ses académies illustres que nous sommes redevables de si nombreux travaux qui ont illustré l'Eglise catholique. C'est par le langage hellénique que les apôtres se feront comprendre par-

tout; que l'on réfutera toutes les erreurs, que l'on combattra l'idolâtrie; que l'on vengera la vérité outragée, quand la plénitude des temps sera accomplie.

Hélas! la gloire humaine ne suffit pas à une nation; quand elle sort de ses voies, quand elle abandonne sa mission, quand ses mœurs se corrompent, quand l'injustice y règne, les nuages de la colère d'en Haut s'amoncellent. L'on entend déjà comme le débordement des grandes eaux, comme le sifflement des ouragans, comme le roulement de prochains tonnerres.

Enflée de ses succès, la Grèce sape les bases de sa grandeur, sème les causes de sa décadence, par son orgueil, par sa luxure, par ses iniquités, par sa grossière idolâtrie, par ses cruautés révoltantes, par ses divisions intestines entre Athènes, Sparte ou Lacédémone, par ses injustices envers ses libérateurs et ses grands hommes. Miltiade meurt dans les fers, Thémistocle et Cimon sont exilés, Critias, Théràmène et Socrate boivent la ciguë, Aristide est ostracisé!

Ce sera la grandeur d'Athènes qui causera sa ruine; Lacédémone en est jalouse; de là cette fratricide guerre du Péloponèse qui durant 27 ans fait périr tant d'hommes, détruit tant de villes et proscriit tant de citoyens, après avoir jeté une moitié de la Grèce sur l'autre.

Tout est mis à feu et à sang dans la belle Ionie. Platée est rasée par les Spartiates; Mytilène est démantelée par les Athéniens.

Pauvre pays! au faite de la gloire, te voilà précipité au fond des abîmes. Pourtant, la promesse pour toi avait été riante comme tes plaines; douce comme tes brises, mais l'abus des dons d'en Haut provoque la tempête.

Ce pays de la liberté est maintenant couvert d'esclaves! 20,000,000 de ces malheureux sont disséminés partout! leurs gémissements sont entendus du Ciel. Leurs plaintes, jointes aux crimes des Grecs, à la

mollesse des mœurs, à l'obscénité des théâtres, à la turpitude des sacrifices publics achèvent d'attirer les foudres célestes : la puissance d'Athènes n'est plus ! Lysandre vient de lui porter le dernier coup à la bataille d'Aegos-Potamos.

Sparte s'élève sur les ruines de sa rivale, mais elle commet de si innombrables iniquités qu'elle sera aussi humiliée, à son tour. Aussi est-elle forcée de signer le honteux traité d'Antalcidas par lequel elle abandonne toutes les villes grecques d'Asie aux Perses, ainsi que Chypre et l'île de Clazomène pour de l'argent. Une conjuration s'organise, Pélolidas la guide, s'empare de Thèbes et en chasse les garnisons du Lacédémonien Agésilas. Le savant général Epaminondas, par l'immortelle victoire de Leuctres, assure à Thèbes sa domination sur la Grèce, s'avance jusqu'à Sparte et va mourir vainqueur à Mantinée. Retirant le fer de sa plaie, il expire heureux cependant de laisser sa patrie victorieuse.

Peu après, l'artificieux Philippe de Macédoine apparaît. Quand il ne conquiert pas les Etats, il les prend par l'argent ou par la ruse. Le châtement est proche. Car, que font alors aux Grecs corrompus, amollis et vendus à prix d'or, les *Philipiques* de Demosthènes ?

Philippe se promène en vainqueur, rase les villes et détruit le temple de Delphes, repaire sacrilège du vice où les honneurs publics sont rendus à Satan lui-même.

Alexandre le Grand succède à son père à 21 ans, (336-321 avant Jésus-Christ). C'est l'exterminateur annoncé par les prophètes ; c'est le vengeur que le Ciel envoie pour châtier l'Asie. La victoire de Chéronée lui livre la Grèce ; de là il s'avance à la conquête du Monde. Sa mission est d'écraser les injustes tyrans de la Perse, de détruire le Phénicie, de

foudroyer l'Assyrie et d'aller, lui païen, proclamer à Jérusalem même la grandeur du Dieu d'Israël!

Il voit aussi rayonner la civilisation grecque de toutes parts. Il prépare l'assimilation de tous les peuples par les lois, par les moeurs, par la langue. Aux Hircaniens, il enseigne à contracter des mariages légitimes; aux Sogdiens, à respecter leurs vieux parents; aux Baciens, à ne les point jeter en pâture aux animaux féroces. Il adoucit les moeurs de Parthes et abolit leur culte sanguinaire; aux Perses, il défend d'épouser leurs soeurs et aux sauvages habitants du Caucase et de la Scythie, il donne les lois de la Macédoine.

A une seule nation, il laisse ses règlements, ses codes, ses usages et son culte; et c'est à celle de Dieu!

Hélas! Alexandre le Grand, enflé de ses immenses victoires, se croit dieu! Il devient injuste, impie, débauché, sanguinaire.

A 33 ans, Dieu l'attend dans cette même Babylone qu'il a détruite, à cause de ses crimes; c'est là qu'il lui montre la mort à cause de ses péchés et les maux qui doivent fondre sur son empire que devront se partager ses généraux, après de sanglantes batailles.

Au moyen de cette division, la Grèce continue sa mission civilisatrice. Et, sur les ruines encore fumantes de l'empire d'Alexandre, — le plus grand qui existât jamais, — se constituent les quatre royaumes grecs d'Égypte, de Syrie, de Thrace et de Macédoine. L'Égypte échoit à Ptolémée Soter, fils de Lagus et fondateur des Lagrides. Ce prince se montre juste et généreux envers les Juifs qu'il appelle dans son royaume et fonde Alexandrie, qui succédera à Athènes dans les sciences et où la littérature et où le génie grecs brilleront d'un dernier éclat.

Cette ville sera le centre de cette bibliothèque fameuse qui y attire tous les savants de l'univers et que

le général musulman Omar détruisit par le feu en 642 de notre ère.

Son successeur, Ptolémée *Philadelphie*, continue sa protection aux enfants d'Israël et fait faire à leur profit une version grecque des Ecritures. C'est la plus fidèle des traductions: si bien connue sous le nom de *Septante*, à cause des 70 jours que l'on employa à parfaire cette oeuvre colossale.

Son fils Ptolémée *Evergète* conquiert la Syrie, la Silicie et tous les pays jusqu'à Babylone, mais sous Ptolémée *Philopator*, injuste et traître envers les Juifs, des divisions intestines affaiblissent le royaume qui tombe enfin en partage à la belle mais volage et sanguinaire Cléopâtre III. Celle-ci veut devenir reine de Rome et après la mort d'Antoine, son époux, elle désire être la femme d'Octave qui résiste à ses charmes.

La victoire d'Actium, 31 ans avant l'ère chrétienne, cause la chute du royaume grec égyptien, après une durée de 291 ans. La piqure d'un aspic délivre la terre d'une reine indigne et sape à jamais la royauté grecque en Egypte. Instruisez-vous, ô rois de la terre!

SYRIE

Le nouveau royaume hellénique de Syrie est fondé par Séleucus-Nicator, chef des Séleucides; les Parthes enlèvent à ceux-ci leurs provinces orientales et la guerre romaine, sous Antiochus le Grand, commence le déclin; la Judée reprend son indépendance sous les Machabées, en 161; mais les discordes de famille, sous Antiochus Epiphane, achèvent la ruine des Séleucides. La Syrie devient province romaine, sous Antiochus XIII, l'Asiatique, par la victoire de Pompée, en 64 avant Jésus-Christ.

THRACE

La Thrace, fière et belliqueuse, allouée au général grec Lysimaque, lors du partage du grand empire de Macédoine qui compte déjà les villes helléniques d'Amphipolis, d'Abdère, de Byzance, ira aussi s'engouffrer dans l'empire romain quelque temps après l'ère chrétienne. La Mysie jointe au royaume de Lysimaque, retombera sous d'autres rois, mais Attale III en fera don à Rome, en l'an 133 avant notre ère. Le royaume macédonien de Cassandre luttera continuellement contre la Grèce; celle-ci, en butte à toutes les factions, et affaiblie par de si constants efforts, sera la proie facile de Paul-Émile, victorieux, à Pydna, du roi Persée, qui sera alors conduit prisonnier à Rome (168).

O triste histoire! Voilà les coups de la Providence! Cette Grèce si célèbre, si grande, si majestueuse, qu'est-elle devenue? Le châtiment est tombé sur elle, inexorable, et elle ne se relèvera plus de cette chute profonde, après avoir jeté partout l'éclat de sa civilisation sur le monde.

Ainsi, messieurs, vous venez de l'entendre: — Les empires sont tombés les uns sur les autres; la Perse sur l'Égypte, Babylone sur Ninive, l'Assyrie sur la Judée, la Grèce sur l'Assyrie, la Perse, la Phénicie, la Macédoine sur la Grèce, l'Égypte sur la Syrie, Rome va tomber sur l'univers civilisé, les Barbares tomberont sur Rome et le Ciel sur tous.

Voilà l'enchaînement et les trames de l'histoire. Tous les peuples se sont confondus pour préparer la grande unité politique de Rome; la Grèce s'est assimilée l'univers par ses lois; Rome se l'assimilera par ses conquêtes; la Grèce prépare tout pour le règne futur de Rome, et Rome pour le règne prochain du Christ.

Jéhovah fait sortir Abraham de la Chaldée et l'envoie habiter la terre de Chanaan; il lui fait la promesse solennelle « *de l'établir sur une grande nation et de bénir par lui toutes les familles de la terre.* »

Plus tard, Dieu renouvelle cette promesse à Isaac et il « *lui jure de multiplier à l'infini sa postérité.* » Jacob entend une voix d'en-haut qui lui ordonne de descendre en Egypte, et le ciel lui-même se chargeait de l'en faire sortir et de le conduire dans une terre promise.

Peut-il y avoir, messieurs, un appel plus auguste, une promesse plus solennelle, une vocation plus clairement définie que celle du peuple Juif?

Et, cependant, l'histoire de cette nation est une suite de fautes et de faiblesses, d'ingratitude et de honte, de défaillances et de crimes, mêlés à de nombreux actes de vertu.

Fidèle, Israël s'avance heureux dans ses voies; coupable, tous les obstacles se dressent contre lui. Et, les nations qui l'entourent servent, tour à tour, de vengeances ou de miséricordes au Seigneur pour le punir ou le récompenser.

Les Hébreux quittent l'Égypte après un séjour de deux siècles, en 1491 avant notre ère, mais à cause de leurs murmures, de la dureté de leurs cœurs, de leurs constantes désobéissances, ils sont condamnés à errer, durant quarante années, dans les déserts de l'Arabie, avant de prendre possession du pays que le Ciel leur avait destiné.

Jéhovah fait tout pour ce peuple pervers; il le protège, lui donne ses lois, le nourrit, le rend victorieux de ses ennemis. Il lui donne des juges pour le gouverner, des chefs sages, des prophètes éclairés, des rois puissants. Ce peuple ingrat se divise en deux royaumes; celui d'Israël est détruit après 244 ans d'existence par Salmanasar, roi d'Assyrie, et celui de Juda 131 ans plus tard par Nabuchodonosor II, qui

conduira tous les Juifs dans la dure captivité de Babylone. Jérusalem, la cité de toutes les ingratitude, est détruite; la Judée est en ruine. Soixante-dix ans de larmes, de regrets et de repentirs touchent le coeur de Jéhovah. Zorobabel et le grand prêtre Josué, d'après les ordres de Cyrus, ramènent ce peuple à Jérusalem; le temple est rebâti et Néhémie peut relever les murailles de la ville sainte, au milieu des résistances des schismatiques de Samarie, des Arabes et des Ammonites.

Manassé, chassé de Jérusalem, va construire dans Samarie un temple à Garizim, où le schisme se perpétuera, cause des luttes constantes entre les Hébreux et leur affaiblissement mutuel. Même sous la domination persane, la puissance est encore exercée par les grands prêtres.

Mais, après Alexandre le Grand, Israël est tour à tour soumis à l'Égypte et à la Syrie.

166 ans avant Jésus-Christ, les Asmonéens ou Machabées affranchissent leur patrie du joug des Séleucides et prennent le titre de Rois de Judée. Hélas! Hyrcan II, attaqué par son frère, appelle les Romains à son aide, Pompée y accourt et rend le pays tributaire de la république romaine, 66 ans avant la naissance de l'Homme-Dieu.

ROME

Mais, messieurs, me demanderez-vous, quelle est cette Rome dont l'empire engloutit tous les empires? quelle est cette puissance qui renverse toutes les puissances? quel est ce pouvoir qui ruine tous les pouvoirs? quel est cet esprit insatiable de conquêtes qui ne s'arrête que quand la victoire est complète, achevée, absolue? que tous les peuples sont soumis?

Cette puissance de Rome, messieurs, ne vous en étonnez pas, Dieu l'a prise sous sa protection spéciale;

il la promène, armée de ses foudres, de l'Orient à l'Occident, du Midi au Septentrion; sa mission est de recueillir les civilisations d'Égypte, de Chaldée, de Phénécie, d'Assyrie et de Perse, concentrées chez les Grecs, et de former le plus grand empire de l'univers, afin qu'à la venue de son fils, la terre soit préparée, dans une immense unité de lois, de croyances et de mœurs, à recevoir les premières semences de la vérité; afin que plus tard, quand se convertira l'empereur de Rome, toute la terre puisse se convertir; afin de montrer aussi que le pouvoir humain le plus fort, que la tyrannie la plus gigantesque ne pourront rien contre la faiblesse des premiers apôtres du christianisme.

Dieu veut vaincre en Dieu, par les moyens, en apparence, les plus faibles et les plus humbles, contre tout le prestige, toute la grandeur, toute la force apparente des hommes, réunis et concentrés dans cette Rome, objet des prédilections de l'enfer et où Satan est spécialement adoré! où Lucifer lui-même, sous les traits de la Nymphé Egérie, avait donné ses lois, ses règlements et ses ordres à Numa Pompilius!

Deux cent quarante ans durant, Rome voit passer successivement ses sept rois: Numa Pompilius, Tullus Hostilius, Ancus Martius, Tarquin l'Ancien, Servius Tullius et Tarquin le Superbe, sous lequel Rome tombe en République, à l'occasion de l'outrage de son fils Sextus envers Lucrèce.

Ces rois étendent déjà leur domination sur une grande partie de l'Italie; mais, c'est surtout pendant les cinq siècles de la République, que Rome devint réellement la maîtresse de l'univers, selon que l'avait annoncé le prophète Daniel.

La guerre, — cette justice de Dieu qui passe, — fut sa constante occupation: guerre contre les Gaulois, trois guerres puniques contre la perfide Carthage, célèbre ville Tyrienne, fondée en 888 par Didon,

en Afrique, 125 ans avant les commencements de Rome par les fils de Rhéa Sylvia, quatre guerres de Macédoine contre Philippe et Persée, celle de Syrie contre Antiochus, qui entraîne la soumission de l'Asie en 188.

Guerre contre Thèbes et Corinthe, pendant lesquelles succombe toute la Grèce, avant de devenir l'Achaïe romaine, malgré les efforts de ses habiles généraux et la formidable ligue d'Achaïe, de l'héroïque Philopoemen, *le dernier des Grecs*.

Guerre contre l'Espagne, contre Jugurtha, contre les esclaves, contre les Cimbres et les Teutons, contre Mithridate, contre la Gaule, les Calédoniens et les Parthes.

Cinq siècles de ruines, d'horreurs, de destructions de carnage et de sang!

Et pourquoi? sinon parce que la terre entière est couverte d'abominations; parce que les monstruosité idolâtriques des peuples crient vengeance; parce que toutes les nations sont saturées de crimes, d'iniquités, de blasphèmes; parce qu'elles sont accroupies devant l'antique serpent, qui a partout ses temples et ses adorateurs, ses victimes et ses sacrificateurs, tandis que le vrai Dieu seul est oublié!

Quand il n'existe plus nulle part de frein intérieur, de religion, de conscience, de morale, la force extérieure seule domine. Pour humilier le monde, Jéhovah le livre à la puissance romaine qui devient sans limites.

Les prophéties sont parfaites; les peuples ont accompli, les uns après les autres, leurs fins spéciales; l'unité politique et civile est consolidée, César Auguste, empereur et maître de l'univers, ferme le temple de Janus.

La paix règne enfin ici-bas et au Ciel les anges entonnent l'Hosanna de l'Allégresse; la terre est dans l'attente.

Au cadran céleste sonne l'heure de la venue de l'Homme-Dieu.

II

Les nations modernes préparent le second avènement glorieux de Jésus-Christ.

Une Vierge Mère vient de nous donner le Désiré des nations, prédit par les prophètes, promis aux patriarches, entrevu par les voyants d'Israël, annoncé par les peuples.

Orphée l'annonce dans ses poèmes; les Egyptiens l'appellent *le Grand Esprit, principe des essences divines*; le Brahma des Indiens est *l'Etre par excellence*; *l'Etre existant* des Chinois; *le Dieu immortel* des Ethiopiens; *le Dieu qui existe par lui-même* du Thibet; *le Dieu inconnu* des Grecs. C'est *le grand Dieu* des Perses, des Etrusques, des Germains et des Gaulois. Le *Zohar* des Scandinaves admet sa *Trinité* ainsi que Pytagore et Platon.

Le livre des Brahmes, de même que les sauvages d'Amérique, soutiennent « qu'une Vierge donnera naissance à un Dieu » et toute l'antiquité voit à travers les nuages mythologiques, la *mère immaculée* du Sauveur des hommes. Seul, le protestantisme moderne ne s'incline pas devant ce dogme si naturel et si consolant!

Cette naissance devait coïncider avec la paix générale accordée par Auguste.

Quelle mission pour le peuple romain, s'il l'avait mieux comprise! C'était de venger les iniquités des nations, de déverser la civilisation orientale sur les peuples barbares de l'Occident, de flageller les persécuteurs des Juifs, d'adoucir partout les moeurs, en promenant ses soldats d'un bout à l'autre du monde, ensuite d'écraser Carthage l'ingrate, la sanguinaire, la

luxurieuse, dont l'hypocrisie et la mauvaise foi sont proverbiales, et qui mérite une extermination complète.

Scipion l'Africain II, (146 ans avant Jésus-Christ), y promènera l'incendie, dix-sept jours durant, et y fera périr 700,000 de ses infâmes habitants. La vengeance est si complète que ce général songeant à la destruction des empires d'Assyrie, de Perse et de Macédoine, répandra d'amères larmes sur Carthage en répétant ce cri d'angoisse d'Homère, poussé sur les malheurs qui écraseront sa patrie: « Un temps viendra ou tombera la ville sacrée d'Ilion ».

Jésus-Christ passe en faisant le bien, en parsemant la Judée de miracles; les siens, cependant, ne le reconnaissent point et le condamnent à mort! Pour ajouter à ces ignominies, on le crucifie entre deux voleurs. Le peuple déicide, se moquant de son Dieu, demande que son sang retombe sur lui et sur sa postérité! Et le sang de l'Homme-Dieu foudroie ce peuple depuis plus de dix-huit siècles. La Judée veut soulever le joug romain qui l'écrase. Titus, poussé par le Ciel, dont il se proclame l'instrument, va broyer les Juifs déicides, ravager Jérusalem après le siège le plus abominable dont l'histoire conserve le souvenir, et ruiner à jamais son fameux temple, dont il ne restera pas pierre sur pierre.

O Peuple ingrat! rejeté, bafoué, chassé, dépouillé, proscrit, dispersé partout, au nombre aujourd'hui de 6,300,000, sans patrie et sans lois, sans sacerdoce et sans sacrifice, que tu es bien l'image vivante d'une vengeance éternelle comme le Dieu que tu as mis à mort!

Quelle destinée que cette Jérusalem, meurtrière de ses prophètes, assassin de son Dieu! Dix-sept fois prise et saccagée par les Romains, les Grecs, les Perses, les Sarrasins, les Francs, les Tartares, les Mamelouks, les Egyptiens, les Arabes et les Turcs qui,

tour à tour, s'en rendent maîtres, seuls, les Juifs en seront toujours exclus jusque vers la fin des temps où ils devront, d'après l'Aigle de Patmos, y reconstruire un royaume chrétien.

Tout d'abord sourit à la république romaine; elle s'élève, s'agrandit, ouvre des routes, dresse des monuments, développe l'agriculture, fait respecter ses lois; et ses soldats, au dire de Tite-Live, de Tacite et de Salluste, sont les plus braves, les plus courageux, et les plus patriotiques des hommes.

Hélas! les conquêtes de l'Orient, les richesses de l'Asie et de l'Afrique, accumulées dans Rome, le désir des jouissances, la mollesse et la luxure, la soif du sang, la cruauté des Romains envers leurs enfants, leurs prisonniers et leurs esclaves, l'usure, le vice immonde, les guerres injustes, cette maxime féroce du *Malheur aux vaincus*, la mauvaise foi politique de l'empire, les moeurs ignobles des citoyens, leur orgueil et leur abominable idolâtrie, mais par-dessus tout les dix sanglantes persécutions générales, exécutées par les furies de l'enfer contre les Chrétiens dont 14,000,000 périrent dans d'indescriptibles tortures, ont réclamé le prix de tant de forfaits.

En laissant Rome pour Byzance, en 330, Constantin avait commencé la décadence. Les vents brûlants du ciel fondent sur l'empire.

Voici l'heure des grandes invasions.

Abattez-vous, orages de la colère divine! tonnez, foudres! soulevez-vous, ouragans destructeurs!

Invasions des Barbares

Accourez, barbares, du fond de vos forêts séculaires, descendez de vos montagnes, et venez écraser votre rivale, vous gorger de son sang, vous enrichir de ses dépouilles, assouvir vos haines, piétiner sur son cadavre sanglant.

La Babylone nouvelle vous est livrée!

Les Barbares viennent lui demander compte de ses vexations, de ses cruautés, de ses perfidies et des chairs palpitantes de leurs guerriers, dont les cruels Romains ont gorgé les bêtes féroces dans leurs amphithéâtres.

Dès l'an 406, Radagaise s'avance à la tête de 200,000 Suèves, Alains et Vandales, jusqu'au centre de l'Italie; Stilicon l'écrase, car ce prince païen protégerait l'idolâtrie, ses autels, ses temples et ses adorateurs.

Quatre ans après, Alaric passe avec ses Visigoths. Il s'en va porter le dernier coup aux idoles. Un solitaire veut l'arrêter. « Non, répond le conquérant, une voix mystérieuse me dit: marche et va saccager Rome. » Chrétien, ce prince détruit tous les monuments du paganisme, et ne laisse debout que les églises catholiques où les chrétiens se réfugient et trouvent la sécurité et la vie.

Il rend la liberté à 40,000 de ses compatriotes et impose de si lourds impôts aux Romains qu'il sont obligés de dépouiller les temples des faux dieux, pour payer leur rançon. Des milliers d'habitants sont égorgés; Rome est livrée aux flammes.

Les Visigoths iront alors asseoir, en Espagne, une monarchie, qui, bien que soumise ensuite par les Arabes, formera plus tard la nation espagnole actuelle.

Dix-sept ans après Alaric, les terribles Vandales de Genséric passent à leur tour. « Où veux-tu que je te conduise » lui demande son pilote. « Va, réplique le Barbare, vers ceux que la colère de Dieu veut punir » et il va ravager le nord de l'Afrique, puis il reviendra en 455, piller et ruiner, encore une fois, la ville coupable.

En 432, Attila, avec ses 700,000 guerriers, bouleverse l'Orient, immole tout sur son passage et n'épargne Rome qu'à la prière du Pape saint Léon, comme il

avait épargné Paris, aux supplications de sainte Geneviève.

Mais Odoacre, roi des Hérules, en 476, reprend l'oeuvre de carnage de ses devanciers. Sous ses efforts, Rome succombe; Romulus Augustule, son dernier chef, abdique et Odoacre efface à jamais ce nom odieux d'empereur pour se contenter de celui de *Roi d'Italie*.

Ainsi éclate la foudre! Ainsi est passée Rome avec ses gloires, ses atrocités, ses crimes et ses hontes. Sur le cadavre dépecé du colosse romain, sur ses ruines fumantes naissent les nations modernes; car *quand Dieu efface, c'est pour écrire*.

Puissance de l'Eglise

Déjà, messieurs, n'avez-vous pas été frappés de la puissance du Pape, qui, seul, a le pouvoir de faire refouler le flot des barbares prêt à engloutir Rome. C'est que l'Eglise a reconquis sa liberté par la conversion miraculeuse de Constantin, c'est que grâce surtout aux cruels édits, aux sanglantes proscriptions des chrétiens, ceux-ci, obligés de fuir dans les déserts, de se cacher au fond des forêts, dans les grottes souterraines, au-delà des monts et des mers, ont pénétré partout, ont disséminé de toutes parts au sein des peuples les rayons de la foi, les douces semences de la charité.

Le catholicisme doit être nécessairement apostolique et universel. Or, si l'Eglise se fût librement développée dans Rome, se fût pour ainsi dire identifiée avec le pouvoir impérial, la haine de ce nom seul eût empêché les nombreuses peuplades barbares de la Germanie, de la Russie et de la Scythie d'embrasser la foi.

La proscription disperse les chrétiens. Saint Pierre après avoir converti un grand nombre de Juifs de

Jérusalem, va ouvrir les yeux aux gentils, dont le persécuteur Saül devient l'apôtre spécial, fonde l'Eglise d'Antioche et le siège apostolique de Rome. Néron pourra le faire mettre à mort; l'Eglise glorifie ses martyrs et survit à toutes les persécutions et à tous les empires.

Missions des Apôtres

Saint André prêche l'évangile dans la lointaine Scythie, dans la Sogdiane, la Colchide, la Grèce, l'Epire et la Moscovie, de Sébastopol à Byzance.

Après le martyre de saint Etienne, saint Jacques le Majeur quitte la Judée pour porter la foi en Espagne, d'où il reviendra se faire trancher la tête dans sa patrie, en commençant ainsi, le premier, la série des martyrs, parmi les apôtres du Crucifié.

Saint Jean prêche à Jérusalem, instruit les Parthes, gouverne l'église d'Ephèse, puis va se faire jeter dans l'huile bouillante à Rome, d'où il ira prêcher ensuite, durant ses deux années d'exil, dans l'île de Pathmos.

Saint Philippe devient l'apôtre des deux Phrygies et saint Mathieu étend la religion nouvelle en Judée, en Perse et en Ethiopie, où il est massacré, au pied des saints autels, par l'ordre du roi Hirtacus.

Saint Thomas annonce les vérités nouvelles aux Parthes, alors maîtres de la Perse, aux Mèdes, aux Carmaniens, aux Hyrcaniens, aux Bactriens, aux Brachmanes et aux Indiens, avant d'aller recevoir la couronne du martyr sur la côte de Coromandel, en deçà du Gange.

Saint Jacques le Mineur est lapidé à Jérusalem et cette ville coupable attribue ses malheurs à l'injustice commise envers ce zéléteur de la foi.

Saint Simon parcourt les côtes d'Afrique, l'Egypte, la Cyrénaïque, la Mauritanie, la Lybie, et pénètre jusqu'à l'Océan occidental!

Saint Jude évangélise la Judée, la Samarie, l'Idumée, la Syrie, la Mésopotamie et la Lybie pour terminer ses courses à Ararat.

Saint Barthélémy est l'apôtre de l'Inde Citérieure et de l'Arménie, où il est écorché vif.

Saint Mathias remplace le traître Judas et porte l'Évangile en Cappadoce et sur les bords de la mer Caspienne, pour ensuite aller souffrir une mort cruelle en Colchide.

Ainsi, messieurs, la terre entière est arrosée du sang des premiers apôtres et de leurs nombreux disciples. Tous les pays reçoivent ainsi les lumineuses clartés du christianisme. La foi brille partout et en dépit des hérésies de Manès et d'Arius, négateurs de la divinité de Jésus-Christ, qui causeront un mal immense à l'Église et dont les doctrines funestes seront celles de la maçonnerie moderne, les peuples barbares, avides de carnage et de sang, embrassent cependant la foi nouvelle ou au moins connaissent ses doctrines bienfaisantes, lors de leurs descentes sur l'Italie.

Voilà comment la Providence prépare les vainqueurs de Rome à obéir à la voix des Pontifes, à respecter leur autorité, et à reconnaître la vraie religion. Dieu, qui n'a pu régner sur les peuples civilisés, va triompher avec ceux qui ne le sont point ! O mystère dont le Ciel garde le secret !

Presque au même moment où Attila est écrasé dans les plaines gauloises de Châlons-sur-Marne, par les armées coalisées d'Aétius et du chef franc Mérovée, les Angles et les Saxons de Germanie vont fonder l'Heptarchie anglo-saxonne dans la Grande-Bretagne et les Francs, traversant le Rhin, s'en vont conquérir la Gaule. Clovis, leur chef, y établit sa puissance et après avoir embrassé le christianisme, y fonda la monarchie française.

LA GAULE

C'est ainsi que cette nation, par le ministère de saint Rémi, devient la *filles aînée de l'Eglise*, et reçoit la promesse du Ciel d'être grande, forte, invincible et victorieuse, si elle est fidèle à sa religion, à son Dieu et à sa mission.

Alors, la Gaule commence à asseoir les bases de sa grandeur; elle s'assimile les provinces, les marquisats, les domaines, les fiefs; la Neustrie, l'Austrasie, la Bourgogne et le Languedoc reconnaissent ses lois, l'Aquitaine se range sous sa domination. Les mœurs, la langue, les institutions se forment; la France devient une grande nation.

BAS-EMPIRE

Dans le même temps, l'Empire grec ou Bas-Empire, fondé à Byzance par Constantin, ou 4ème siècle, continue sa marche; il jette bien, par-ci par-là, quelques étincelles brillantes, mais rongé de vices et de violences, souillé de crimes et de brigandages, coupable de l'assassinat d'un grand nombre de ses empereurs, propagateur du schisme d'Arius, 312 ans après Jésus-Christ, et de celui de Photius, consommé deux siècles plus tard par le fourbe Michel Cérulaire et dont la conséquence fut la division de l'Eglise *grecque* et de l'Eglise *latine*, ce coupable empire s'écroulera pour ne se relever plus, sous Constantin II Paléologue, en 1453. C'est Mohamed II, chef des Turcs, qui lui portera le coup fatal.

Mahomet et l'Islamisme

Dès 628, Mahomet fonde l'ère musulmane; l'Arabie tombe en son pouvoir, et après dix ans d'une lutte sangoureuse, l'Assyrie, l'Egypte, et la Perse devien-

nent les victimes de cette nouvelle puissance des Maures ou Sarrasins.

Pourquoi ces terribles Musulmans se lèvent-ils soudain, grandissent-ils si vite, écrasent-ils en si peu de temps toute l'Asie, l'Afrique et une grande partie de l'Europe?

Messieurs, pourquoi le royaume espagnol de Grenade tombe-t-il sous leurs coups, après la fatale bataille de Xérès? Pourquoi le monde est-il ensanglanté par ces cruels despotes? Pourquoi la civilisation africaine et asiatique est-elle à jamais effacée, par les disciples de Mahomet?

C'est que tous ces peuples, perdus par les hérésies, souillés de tous les vices, méritaient une vengeance inexorable; c'est que l'Asie et l'Afrique avaient fait couler à flot le sang chrétien; c'est que l'Espagne était saturée d'Arianisme; c'est que l'heure de la colère divine sonnait pour ces coupables nations. Les Musulmans furent les cruels vengeurs que le Ciel lança, en hordes innombrables, pour détruire, flageller, soumettre, anéantir, au milieu du carnage et du sang, tous les peuples qui leur étaient livrés, à cause de leurs crimes.

L'Europe est menacée! la France surtout! Dieu, qui en a besoin pour ses oeuvres, pour répandre sa foi, pour consolider son Eglise, lui suscite un héros; Charles Martel, en 732, foudroie l'Islamisme dans les plaines de Poitiers, après le plus sanglant carnage, le refoule pour toujours en Orient et sauve ainsi l'Occident d'une ruine complète.

Depuis lors, deux civilisations embrassent le vieux monde: celle du christianisme et celle du fatalisme; causes des luttes éternelles entre l'Europe d'un côté, et l'Afrique et l'Asie de l'autre.

C'est aux peuples chrétiens de décider, par leurs vertus ou leurs crimes, par leurs affirmations dogmatiques ou leurs négations philosophiques, par leur

fidélité à Dieu, ou leur infidélité, quel sera le vainqueur final entre le Mahométisme et le Catholicisme, entre le fatalisme et le spiritualisme, entre l'apostasie et la foi.

Ah! Messieurs, quel enseignement dans cette chute orientale! Le soleil de la foi brille d'abord de ce côté; mais son axe se déplace en s'inclinant vers l'occident; l'obscurité enveloppe l'Asie et l'Afrique; l'Europe devient la terre de prédilection du ciel.

C'est une résurrection; partout la vie, l'activité; les royaumes naissent, se fondent, s'agrandissent, se consolident. Celui de Danemark est formé en 714; le fils de Charles Martel, sacré roi de France, par Etienne II, inaugure la dynastie carlovingienne et fonde les Etats de l'Eglise, en donnant au Pape l'exarchat de Ravenne.

Charlemagne, son successeur, extermine les Saxons qui sont venus fondre sur la France, abat les Lombards, confirme les donations de l'Eglise et est sacré à Rome empereur d'Occident, par le pape Léon III [800].

Après un règne glorieux de 46 ans, à sa mort, son empire forme les royaumes chrétiens de *France, de Germanie et d'Italie*.

Quatorze ans après, Egbert-le-Grand met fin à la puissance anglo-saxonne et fonde le royaume d'Angleterre.

En 877, la faiblesse de Charles-le-Chauve est cause de l'origine de la féodalité, en France: source de maux nombreux dont la révolution lui fera rendre un compte si terrible.

Au commencement du onzième siècle, le chef normand Rollon se fait chrétien et établit son peuple dans la Normandie; c'est de là que partira Guillaume-le-Conquérant [1066] pour aller constituer, après sa victoire d'Hastings, sur le roi Harold, sa puissance dans la Grande-Bretagne.

Moyen-âge

Nous sommes en plein moyen-âge, les sciences, la littérature, les arts, conservés au fond des cloîtres par les moines, reflourissent, les grandes cathédrales s'élèvent par les travaux des nombreuses associations ouvrières et sous la direction des grands architectes chrétiens; l'agriculture se développe. L'Église, libre de toute entrave, est l'arbitre des souverains et des nations.

C'est l'époque des grandes découvertes, des nombreux voyages, des immenses créations et surtout c'est celle des croisades, guerres chevaleresques et chrétiennes où l'Europe, toute entière, se lève pour arracher le tombeau du Christ aux mains des disciples de Mahomet.

L'Autriche voit son pouvoir, commencé en 1273, par l'avènement de Rodolphe de Habsbourg, s'accroître et s'affermir; sa destinée est, avec celle de la Pologne, de contenir les Turcs, et de les rejeter constamment vers l'Asie. Car Osman 1er va bientôt fonder leur empire en Bithynie.

En 1320, Loketek consolide le royaume de Pologne, déjà fondé par Lechus et Piast et illustré par les Jagellons.

La fin du 14^{me} siècle voit s'élever la Russie, fondée par Rurick dès 860, mais dont l'importance grandira sous Ivan et Pierre-le-Grand.

Ferdinand et Isabelle chasseront les Maures d'Espagne (1492) et enverront Colomb à la recherche d'un nouveau monde.

Hélas! la France, oubliant ses voies, s'aperçoit déjà les assises de sa grandeur et de son bonheur futurs; en 1202, Philippe-le-Bel, despote sacrilège, s'entourant de conseillers perfides, s'insurge contre l'autorité pontificale, et fait brûler publiquement la bulle *Ausculat fili!* C'était livrer aux flammes l'autorité temporelle

du pape; dans deux siècles, son autorité spirituelle aura la même sort, de la part du moine de Wittemberg.

A la grande politique chrétienne va succéder celle des intérêts; l'on ne tendra plus qu'à l'asservissement de l'Eglise par l'Etat.

Louis XIV sera le propagateur de cette doctrine de même que Louis XI et Henri IV l'auront été avant lui. Le monde européen oscille déjà sur ses bases.

Contre la révolte de Luther qui entraîne l'Allemagne, l'Angleterre, et les pays du nord, Dieu suscite une armée d'apôtres; ce sont les fils de Loyola (1540.)

Les ministres des rois Bourbons de Portugal, d'Espagne et de France pourront, plus tard, forcer Clément XIV à les supprimer temporairement (1774), ils n'auront réussi qu'à empêcher la christianisation de la Chine par ces incomparables missionnaires et à éloigner de leurs trônes leurs plus dévoués défenseurs, quand la révolution de 1789 demandera compte aux rois des exactions, des crimes et de la tyrannie de leurs prédécesseurs.

Tout est préparé pour un désastre tel que la civilisation n'en a jamais éprouvé; toutes les nations européennes sont atteintes au coeur, à leur tour, rongées d'impiété, couvertes de crimes, écrasées d'iniquités.

POLOGNE

La Pologne, fondée au 6ème siècle, convertie au 10ème et dont la mission est de former un rempart catholique, contre les envahissements du mahométisme, accepte, lors de l'abdication de Stanislas II Poniatski, son dernier roi, (1795), le système du gouvernement électif; ce fut la cause de tous ses déchirements intérieurs, de tous ses maux, de toutes ses

ruines. Trois fois démembrée (1772, 1793 et 1795,) elle est dépecée en lambeaux et partagée à ses ennemis, les Autrichiens, les Russes et les Prussiens. Ce peuple de braves, effacé de la carte de l'Europe, gémit encore aujourd'hui dans les fers, au fond des mines de la Sibérie.

Les péchés de la Pologne, ses malheureuses divisions, son incurable ivrognerie, sont tombés sur elle; de là ses inénarrables malheurs. Cependant, si Dieu afflige irrévocablement les peuples dans le temps, c'est qu'il ne peut les punir comme tels dans l'éternité. Oh, heureuse la nation dont le Seigneur purifie les iniquités sur cette terre!

L'IRLANDE

L'Irlande n'est-elle pas aussi un autre exemple frappant des miséricordes divines? Convertie au 4ème siècle, par saint Patrice, elle devient bientôt le foyer de la civilisation, de la science et de la foi. Gouvernée par des chefs indépendants, elle s'entredéchire et un parti appelle les Anglais à son secours. Ses ennemis la pacifient en la conquérant, et la subjuguent, (1199).

Par son refus d'apostasier, lors de la réforme, à la suite du divorce d'Henri VIII, cette héroïque nation est soumise aux épreuves les plus cruelles, aux lois les plus draconiennes, aux persécutions les plus sanglantes.

Sept siècles de martyre constituent depuis sa tragique histoire, et les gémissements de ses millions d'enfants, jetés par l'oppression systématique qui les écrase, sur tous les rivages du monde, retentissent sans cesse, chez tous les peuples, demandant au Ciel et à la terre une vengeance qui arrivera tôt ou tard.

Cette noble Irlande catholique ne s'est courbée, ni devant l'apostasie de l'Angleterre, ni devant le feu

de Cromwell, ni devant le fer de Guillaume d'Orange, ni devant la famine qui si souvent la décime, ni devant l'avarice des lords qui se sont accaparé son sol. Par millions, les Irlandais laissent derrière eux leur île bien aimée. Mais Dieu conserve toujours à cette nation et sa religion et sa foi, et ses larmes et ses espérances, et son territoire et son nom, alliés à ceux de ses oppresseurs. Aussi en parlant des Iles Britanniques, dites-vous encore: le royaume-uni d'Angleterre et d'Irlande, car le ciel a toujours ses vues providentielles sur ce peuple martyr. Voilà pourquoi il ne permet ni son oubli, ni son effacement complet du rang des nations.

Attendez: la liquidation est proche; l'Angleterre aura bientôt son tour.

Pourquoi, à côté d'Erin, la Calédonie n'a-t-elle plus d'histoire? pourquoi l'Ecosse ne compte-t-elle plus comme nation séparée? Sa langue, ses lois, ses gouvernements, ses institutions, tous sont confondus avec ceux de ses conquérants. Son apostasie ne lui a-t-elle point valu cette triste infortune?

La catholique Espagne n'est plus que l'ombre d'elle-même et le Portugal, le satellite d'une nation étrangère?

L'Autriche se débat dans les serres du philosophisme, l'Italie est rongée par les sectes, l'empire de Prusse, appuyé sur les sectaires, n'aura probablement que la durée éphémère de Guillaume et de Bismark. Le monde européen appelle la ruine; le cataclysme accourt.

Révolution

La France catholique des derniers siècles prépare sa chute, par l'impiété railleuse de ses encyclopédistes, par la faiblesse de ses gouvernements, par la luxure de ses grands, par la tyrannie des classes su-

périeures; par l'abandon de ses occupations agricoles, par les divisions de son clergé, par le luxe de ses citadins, par la corruption de ses mœurs, par son athéisme social.

Ses péchés appellent le châtement; 89 fond sur elle!

Tout est bouleversé; ses autels renversés, son roi traîné à l'échafaud, ses prêtres déportés ou mis à mort, ses princes guillotins, ses citoyens décimés, ses cloîtres renversés, ses lois abolies! Satan est maître absolu de la France.

Au milieu de ce chaos social, politique et religieux, Napoléon 1er paraît. C'est le génie de la guerre, et l'humble valet des loges allemandes! Il châtie les nations en achevant de mutiler la France. Ecrasé à son tour, il va finir tristement sa vie sur une île lointaine de l'Océan, prisonnier de la nation qu'il méprise et déteste le plus.

O Providence! voilà de tes coups!

La France impie de l'heure présente, incapable de se gouverner, est aux mains des Juifs, qui la dépècent, la rançonnent, l'humilient, l'appauvrissent et en font le point d'appui de la maçonnerie universelle, et le nombre des bons est encore tout à fait impuissant, bien que partout s'organise la lutte, car la mission de la France catholique n'est pas encore finie. Le Ciel semble détourner un instant sa vue de la patrie de Clovis, de saint Louis, de sainte Gèneviève et de Jeanne d'Arc!

L'ANGLETERRE

L'Angleterre a une mission civilisatrice. Maîtresse de la mer, Carthage et Tyr de notre époque, ses vaisseaux vont distribuer partout les produits de son industrie; son commerce embrasse le monde; elle rapporte chez elle les richesses du globe; elle ouvre partout les voies au christianisme! Le ciel l'a fait

conquérante et victorieuse; sa puissance étreint toutes les parties du monde; le soleil ne se couche jamais sur ses immenses possessions. Elle doit développer les intérêts commerciaux de l'univers entier; puis Dieu la charge de chasser la France de l'Amérique, quelques années seulement avant qu'elle aille s'abîmer dans le gouffre béant de la révolution, de punir Bonaparte, d'asservir l'Inde, de contre-balancer la puissance despotique de l'Islam. Et, de même que toutes les nations antiques eurent pour devoir spécial de secourir les Juifs, l'Angleterre semble avoir eu pour mission de préserver, par des lois dures et une tyrannie mal déguisée, les Canadiens-Français des bords du St-Laurent, en les forçant de se grouper davantage pour mieux se protéger mutuellement, et d'entretenir plus vivaces leur foi et leur patriotisme.

Sans l'Angleterre, messieurs, les Canadiens, après l'abandon de la France, englobés dans la République Américaine, ne compteraient déjà plus depuis longtemps, comme nationalité distincte.

Cependant, l'Angleterre du haut de sa gloire, au faite de sa prospérité matérielle, devrait se préparer à des jours prochains d'affliction et de décadence. Et elle le sent tellement qu'elle voudrait former de toutes ses colonies, une grande confédération, pour mieux se protéger; ce serait là notre ruine nationale. Le ciel ne le permettra pas, messieurs, pas plus que les bons patriotes. Elle a tout cédé au désir effréné des richesses; son mercantilisme absolu lui fait commettre toutes sortes d'exactions. Son avarice enlève aux Irlandais leur patrie et lui fait inonder la Chine et les Indes de dieux fabriqués dans ses manufactures. Au lieu de moraliser ces pays, elle y répand à profusion, pour de l'or, la morphine et l'opium qui endorment et détruisent leurs populations.

Par esprit de lucre, les commerçants anglais se

livrent, aux siècles derniers, à la traite des noirs, et arrachent à l'Afrique des milliers de malheureux pour les vendre comme esclaves dans les colonies du Nouveau-Monde. Tout est trafic en Angleterre; le mercantilisme y égale celui des villes antiques de la Phénicie; tout s'y mesure au poids de l'or; la charité est inconnue à ses marchands, le paupérisme ronge le peuple à côté du luxe effréné d'une poignée de privilégiés et de parvenus de tous genres.

Le sang des Sipayes, des Sauvages de l'Océanie et des îles de la Mer, mêlé à celui des millions de victimes de la cupidité anglaise, ainsi que les flagrantes injustices d'un demi-siècle faites contre nos frères de l'Ile-Maurice demandent vengeance; des catastrophes imminentes menacent Albion.

Ses possessions asiatiques ne seront-elles pas sa pierre d'achoppement? Le Ciel ne garde-t-il pas le géant du Nord pour exécuter ses rigoureux arrêts?

La Russie, déjà placée en sentinelle, aux portes du Bosphore, ne guette-t-elle pas sa proie? Le socialisme anglais ne creuse-t-il pas un sinistre sillon? l'Irlande ne redemande-t-elle pas son sol et sa liberté?

Que l'Angleterre réfléchisse.

Ne nous étonnons pas, messieurs, de la prospérité des nations coupables; Dieu les récompense ici-bas de toutes les vertus qu'elles ont pu, même naturellement, pratiquer, de tout le bien qu'elles ont pu faire.

La démoralisation est telle en Europe, au 16^e siècle, que Dieu, faisant tourner sur lui-même le soleil de sa justice, change la direction de ses rayons et lui fait éclairer, pour une première fois, l'Amérique; l'Europe est déjà dans la pénombre. Bientôt de plus sombres ténèbres l'enveloppent; la révolution en est maîtresse. La Russie attend l'heure du châtiment pour fondre sur toutes les nations coupables du reste du continent. Vous verrez alors de sanglantes ruines et com-

ment un grand empire chrétien, quelque temps avant la fin de ce monde, se reconstituera sur ses décombres et préparera de nouveau une grande unité et le triomphe définitif de l'Eglise catholique.

Messieurs, la foi ne périra pas parce que l'Asie la rejette; que l'Afrique la repousse; que l'Europe la méconnaît; ses rayons inonderont alors un nouvel hémisphère; elle traversera les mers sur les vaisseaux des Colomb et des Cartier pour venir illuminer les forêts vierges de l'Amérique.

Le peuple canadien va naître à la vie civile, politique et nationale. Curieuse destinée, quand l'Europe va se perdre, l'Amérique ouvre les yeux à la foi! Les Huguenots essaient de transplanter des colonies, vains efforts; la nation canadienne devra son origine au plus pur sang de la France, à la nation chrétienne par excellence.

Ce peuple canadien devra frayer sa route, dans ce nouveau monde, à travers les mêmes difficultés que les Hébreux éprouvèrent pour s'établir en Judée, et les Francs pour asseoir leur domination dans les Gaules.

Comme ces deux peuples de Dieu, leurs devanciers, les Canadiens lutteront contre la barbarie et le paganisme; contre des armées nombreuses; contre la ruse et la mauvaise foi; contre l'enfer et ses adeptes; contre l'idolâtrie et la férocité.

Comme les Juifs et les Francs, les Canadiens seront entourés d'irréconciliables ennemis; comme eux, ils seront dépourvus de richesses et adonnés au travail des champs; comme eux, ils auront à conquérir leur héritage au milieu de mille dangers, de luttes continues, de batailles sanglantes. Comme eux aussi, ils seront le peuple le plus prolifique du monde; car, quand Dieu veut bénir un peuple, il ne lui donne ni la richesse qui le perd, ni le repos qui l'énerve, ni le bon-

heur terrestre qui le détourne de l'idée du ciel, ni la gloire humaine qui passe avec la vie; il lui assigne au contraire la plus rude tâche, les plus durs travaux, des fatigues continues, et par-dessus tout, il lui envoie une postérité nombreuse comme les sables de la mer, comme les feuilles de la forêt, comme les étoiles du firmament.

Ces trois peuples, qui portent le cachet caractéristique des nations choisies par Dieu pour propager la foi sur tous les continents, ne se laissent corrompre ni par les richesses qui endurecissent le cœur, ni par la mollesse qui détruit le corps, ni par le luxe qui affaiblit les mœurs.

Vertueux, braves et forts: voilà le caractère de ces trois nations quand elles suivent leurs voies; quand elles sont fidèles à leur mission. Dans cet état, elles sont invincibles, victorieuses et conquérantes.

Les trois quarts du continent nord américain nous appartenaient à l'origine, rien n'eût été plus facile pour nous que d'asseoir notre nationalité soit sur les bords de nos grands lacs de l'ouest, soit dans la péninsule fertile du Niagara, pays les plus productifs du monde. Dieu ne le permit pas, pour deux raisons; la première c'est que, ainsi localisés, nous aurions été cernés par les nations étrangères et la deuxième, c'est que la richesse du sol et les douceurs du climat nous eussent rendus trop prospères et trop éternés. Or, les sociétés riches s'étiolent et se corrompent trop facilement. Et le ciel veut que son peuple de prédilection, en Amérique, soit fortifié dans les épreuves, endurci contre la misère, aguerris contre les difficultés journalières.

Les conditions sociales, les obstacles de la vie, les luttes quotidiennes forment le tempérament d'un peuple. Dieu a façonné le nôtre dans un moule d'acier afin que nous puissions mieux résister à tous

les assauts, à tous nos ennemis, à toutes les intrigues, à tous les préjugés et à toutes les rigueurs.

Quand la France va se précipiter, tête baissée, vers le gouffre béant de la révolution, les Canadiens, cédés à l'Angleterre, échappent pour toujours à la tutelle dangereuse de leur mère-patrie et évitent ainsi toutes les horreurs de 89 et toutes leurs conséquences néfastes.

La persécution dirigée contre nous, par nos nouveaux maîtres, nous trouve parfaitement préparés. Nos chefs politiques et guerriers nous sont enlevés; seuls, nos supérieurs religieux nous restent parce qu'ils nous sont seuls nécessaires. Une guerre à main armée contre l'Angleterre aurait été notre perte; la lutte religieuse et patriotique nous a sauvés.

Trois quarts de siècle durant, nos pères combattent contre la dure tyrannie d'Albion, pour le maintien de leur foi, de leur langue et leurs lois. Et, en dépit de tout, nous conservons notre autonomie, notre religion et nos institutions, qui sont notre force, notre grandeur et le rempart de toutes nos libertés.

Hélas! messieurs, le plus grand danger n'est pas, pour nous, pendant les périodes de luttes; c'est plutôt dans celle de notre prospérité nationale, alors que tous nos droits sont reconnus et respectés.

La fortune nous sourit après 1837; de riches moissons couvrent nos terres, l'abondance remplit nos demeures; nos moeurs reçoivent alors leur premier choc; la plaie de l'ivrognerie nous nuit considérablement. Grand nombre de nos meilleurs familles, gorgées de faveurs par le pouvoir, succombent devant le veau d'or; leur foi s'affaiblit; elles adoptent même l'idiome de leurs nouveaux maîtres.

Or, la langue est le lien essentiel d'un peuple; elle constitue la nationalité; elle y attache un caractère indélébile. *L'anglomanie! voilà l'ennemie!*

Aussi voyez la décadence de ces familles; leurs enfants, alliés à des étrangers, ont perdu tous ces biens inappréciables de la foi et du langage et cet amour invincible de la patrie. Au lieu des idées chevaleresques et nobles des premiers Canadiens, le mercantilisme s'est emparé de nous; l'on veut s'enrichir, jouir, vivre dans le luxe; l'on se détache du sol pour résider dans les grandes cités où l'on se décline, s'étirole et se perd.

Notre éducation classique a aussi grandement contribué à dépeupler nos campagnes et à jeter sur le pavé de nos grandes villes des milliers de bras, arrachés imprudemment à la charrue, et qui contribuent à activer notre ruine, à altérer nos mœurs, à nous faire perdre le goût du travail et nous enseignent à vivre d'intrigues, de roueries et de rapines très souvent. L'éducation donnée à nos filles dans nos couvents nous fait aussi un mal irréparable.

L'on dit que nos cultivateurs, vivant autour des grands centres, perdent leur bonne renommée de probité et d'honnêteté; en cela rien d'étonnant; le commerce et le contact habituel des agioteurs, des spéculateurs et des intrigants, finit nécessairement par se déteindre sur eux.

Les titres, les honneurs, les positions lucratives que l'Angleterre nous donne, quoique à regret, pour mieux nous asservir et nous angliciser, nous font perdre notre caractère d'énergie, d'activité, de sobriété, de foi et de patriotisme. Les querelles politiques surtout, au profit d'une poignée d'hommes, creusent un abîme profond sous nos pas. La haine, le parjure, la dissimulation, les vengeances, la ruine, — fruits de nos déplorables divisions, — nous séparent, comme les Grecs de la décadence, en deux camps distincts et irréconciliables; alors nous ne sommes plus qu'un ridicule jouet entre les mains de

nos adversaires. Voilà ce qui explique notre manque d'influence dans les conseils généraux de la nation.

Serions-nous exposés, messieurs, comme la Judée et la France, à devenir l'instrument définitif de nos ennemis? Les mêmes causes ne produisent-elles pas les mêmes conséquences? Notre mission serait-elle déjà à jamais compromise sur ce continent?

Je ne parle pas ici en orateur, messieurs, car, qu'est-ce après tout que l'éloquence humaine, sinon un peu d'air battu par des lèvres de chair? ou un peu de vent agitant faiblement une fibre de nos âmes? Qu'est-ce que l'éloquence? Quand le grand Moïse était bègue et que le faible Aaron pouvait s'adresser aux rois au nom du ciel? Quand l'on pleure à la voix d'un enfant et que Lally-Tollendal ne pouvait émouvoir les juges de son père? Non; c'est le langage d'un ami courageux qui, s'appuyant sur votre bienveillance, se croit autorisé à vous dire tout ce qui doit vous faire du bien. Depuis quinze ans, je ne vous ai pas revus, mais je ne vous ai pas oubliés, et, plus vous m'êtes chers, plus je vous dois la vérité.

Donc, pour répondre à la terrible question que l'on vient de se poser, il faut remonter à l'Irlande pour en retrouver la triste et fatale solution.

Ses discordes intérieures, ses luttes acrimonieuses entre citoyens d'un même pays, entre frères du même sang, n'ont-elles pas causé sa ruine politique? Pourquoi cette héroïque nation n'a-t-elle pas été appelée, par le Ciel, à continuer la mission chrétienne que la France abandonnait en Europe? sinon, parce que l'Irlande a perdu, par sa faute, son autonomie et sa langue, et comme conséquence, une partie de sa population qui a adopté la religion de ses persécuteurs. Divisée, cette noble Erin tombe à la merci de ses oppresseurs. Alors, par millions, ses enfants quittent les rives si chères de la patrie pour des bords

étrangers; il est vrai qu'aux Etats-Unis, ils ont couvert le sol de belles églises, de vastes basiliques et d'oeuvres de foi, mais hélas! un grand nombre s'est confondu dans la masse protestante. Et pourquoi? sinon à cause de l'unité de langage avec le peuple américain, des mariages mixtes et de toute absence d'autonomie nationale?

Ce qui a préservé les Canadiens, en Amérique, c'est beaucoup moins notre unité catholique que celle de notre langage particulier.

Voilà aussi pourquoi l'on fait partout de si nombreux efforts pour nous arracher ce cachet unique qui nous protège contre toute assimilation avec les autres peuples, qui nous garantit une existence nationale à part, qui maintient nos prérogatives et nos libertés contre toutes les intrigues et les machinations de nos ennemis.

Ah! messieurs, quelle est belle notre langue française! quelle est poétique! Comme elle chatouille agréablement notre oreille, comme elle exprime délicatement les sentiments de nos âmes en pareil jour! O saints patrons du Canada! du haut du Ciel protégez notre douce et patriotique langue; car elle est notre sauvegarde nationale, notre signe de ralliement, notre plus ferme soutien et notre plus efficace protectrice.

Après 1837, nos luttes qui avaient été, durant soixante et quinze ans, essentiellement patriotiques, devinrent exclusivement politiques. Quel déclin! qu'elle chute! De là leur acerbité, leur duplicité, leur injustice; de là aussi leur suprême danger au point de vue de nos intérêts les plus précieux.

En effet, que sont devenues, depuis, la bonne foi de nos pères? leur bonhomie? leur parole d'honneur? Où sont nos moeurs pures d'autrefois? notre respect pour la religion et ses ministres?

Combien de faux serments se commettent aujour-

d'hui, au temps des élections? Or, le parjure, après l'orgueil satanique, est le plus abominable des crimes; car il se moque du Dieu de vérité qu'il appelle à son aide pour affirmer le mensonge! Ah! que l'on nous rende notre vote ouvert d'autrefois, afin que, librement et en plein jour, nous soutenions notre cause, sans être obligés de nous cacher, comme le voleur, pour aller déposer furtivement notre bulletin dans l'urne.

Le système représentatif, avec sa corruption effrénée et ses moyens nombreux de séduction, sera bientôt un des grands obstacles à notre liberté politique. Ce système a ruiné les nations européennes qui en ont fait l'essai.

Les transactions se faisaient autrefois à huis clos entre nos pères; l'on s'aidait mutuellement; l'on se prêtait même de fortes sommes à la dérobée, sans témoins, dans un cabinet demi-obscur; alors la bonne foi était proverbiale; le mercantilisme n'avait pas encore flétri notre cœur, ni souillé notre esprit, ni altéré nos coutumes; la politique n'avait pas encore creusé l'abîme de discordes et de haines qui menacent de nous en rendre les tristes, mais inévitables victimes, avant de nous engloutir tout à fait.

Pourtant, la Providence a fait pour nous de grandes choses. Afin que nous conservions mieux nos traditions et nos moeurs, elle nous a placés au bout de ce continent, loin du contact des autres nations. Elle a permis que nous nous multipliassions aussi rapidement que les Juifs en Egypte et les Francs, au Moyen-âge.

Protégés au Septentrion par les glaces du pôle, aucune attaque n'est possible de ce côté.

Assises dans la grande vallée du St-Laurent, nos familles s'y développent, s'emparent du sol, colonisent les terres adjacentes, reculent dans l'intérieur

leurs établissements et deviennent, en peu d'années, une grande et forte nation.

Quand nous avons défriché tout le sol disponible, de manière à ce qu'il n'y ait plus de danger que les étrangers viennent s'implanter au coeur de notre province, et comme notre mission est américaine, nos enfants, trop à l'étroit sur la terre paternelle, commencent à s'éloigner; ils se dirigent vers les lointaines contrées de l'ouest et y fondent cette courageuse race métisse, qui y sera plus tard notre point d'appui.

Les troubles de 37 jettent sur la terre de l'exil, au nord du Vermont et de New York, de nombreux essaims de population, qui s'y établissent en permanence, et y forment déjà de belles et grandes colonies.

Vers 1850, deux autres courants d'émigration laissent de nouveau nos vieux comtés du Bas-Canada; l'un se dirige vers nos Cantons de l'Est, où luttant d'énergie, d'intelligence et d'activité avec les Anglo-Saxons qui sont déjà les possesseurs du sol, et à la tête du commerce et de l'industrie, y conquièrent bientôt une position considérable, une prépondérance déjà presque absolue, si surtout nous savions, une bonne fois, nous unir et profiter de notre nombre pour nous faire respecter.

L'autre détachement, plus nombreux encore, poursuivant sa route vers le Sud, pénètre dans la Nouvelle-Angleterre. Il y a conquis une grande influence. Pas moins de 350,000 de nos compatriotes y séjournent; ils s'emparent déjà du commerce, de l'industrie, de la propriété et de certaines positions honorifiques.

Dans cinquante ans, en présence de la disparition rapide des familles Yankees, notre fête nationale sera célébrée à Boston, alors probablement le centre du Canada français.

A ces 350,000 compatriotes de la Nouvelle-Angle-

terre, si vous joignez les 100,000 de l'Etat de New York, les 108,000 du Michigan et les 242,000 répandus dans le Sud et l'Ouest des Etats-Unis, vous arrivez à l'énorme population de 800,000 Canadiens-français, presque tous échelonnés, afin de nous servir de contreforts en Canada, dans les Etats frontiers, depuis le Maine jusqu'au Territoire de Washington.

Or, aucune invasion des peuples du nord vers le sud n'a eu lieu, en aucun temps, sans but.

Notre émigration ne s'explique par aucune raison humaine; elle est donc providentielle.

Pourquoi cette scission du peuple canadien, messieurs? Pourquoi cet immense exode des nôtres vers une terre étrangère? pourquoi cette désertion du sol natal? Voilà le noeud gordien du grand problème national.

Examinez, messieurs, réfléchissez, pesez attentivement les événements journaliers qui se passent en ce pays, depuis cinquante ans, et voyez si nous ne méritons pas notre châtement? si nous ne sommes pas menacés de quelque grande catastrophe? de quelque épouvantable calamité nationale?

Nos divisions et nos haines politiques, en annihilant nos forces, ne nous livrent-elles pas, sans défense, à ceux qui veulent notre perte et n'attirent-elles pas sur nous, les foudres d'en haut?

N'avons-nous pas abandonné ici, en très grande partie, la mission qui nous avait été confiée, et un jour, écrasés par nos ennemis, ne nous relèverons-nous plus afin de nous rapprocher du ciel? afin que, retrempés par la persécution et les épreuves, nous retournions à Dieu, dans la grande unité de la foi et de l'amour?

Ah! j'appelle cette heure, messieurs, car je ne vois guère de salut national ailleurs!

Dieu qui a besoin de nous pour ses fins en Amé-

rique, pour la christianiser, l'éclairer, la sauver, n'affaiblit-il pas notre nationalité, en Canada, pour nous punir, en transportant nos enfants, nos frères, nos amis sur une terre étrangère, pour y continuer la mission qu'il nous avait d'abord confiée, mais que nos vices et nos divisions mettent en danger?

Sérieuse réflexion que je ne fais pas à la légère, mais seulement après avoir étudié, depuis longtemps, les causes de l'émigration des nôtres de l'autre côté de la ligne 45e.

Là, messieurs, sans influence, d'abord, sans lien politique, sans attache de parti, nos compatriotes se sont groupés autour du clocher de leurs églises, et, sans s'en douter, ont été, en ces pays, les vrais apôtres de notre foi. Dieu les a jetés, sur ces plages immenses, comme une poignée d'étoiles, comme une dernière grâce, pour éclairer, d'un dernier reflet, les nations protestantes, plongées dans la mollesse, l'iniquité et le vice.

Ainsi, messieurs, ce que le Canadien perd ici, il le gagne là-bas. Plus tard, quand le Yankee rongé de débauches, coupable de tous les abus, aura mérité, par sa conduite criminelle et contre nature, en restreignant la population, en vivant dans le luxe, l'impunité et l'irréligion complète, de disparaître de ce monde, les Canadiens ne seront-ils pas appelés avec leurs frères d'Irlande, à le remplacer? à occuper ses terres? ses palais? ses usines? ses magasins et ses manufactures? à refaire une grande et forte nation catholique sur les ruines sociales et religieuses du Yankéisme?

Pourquoi, en effet, alors, notre nation n'y reconstruirait-elle pas une nouvelle unité? n'y formerait-elle pas, avec les Irlandais catholiques, un grand empire chrétien, à l'instar de celui qui se prépare au Nord de l'Europe?

L'Unité n'est-elle pas la loi du ciel et de la terre?
Les prévarications humaines expliquent tout.

La Providence prend parfois un peuple par la main et elle le mène, par des voies mystérieuses, vers de grandes destinées. Voilà l'enseignement de l'histoire; voilà les espérances de notre patriotisme; les convictions de notre foi.

Ce qu'il nous faut donc, messieurs, c'est de réagir, en Canada, contre les tendances malsaines de notre nation; c'est de raviver notre foi; c'est de bannir le luxe effréné qui ruine nos cités et nos campagnes et qui éteint les sources de notre revenu; c'est de mettre fin à nos malheureuses divisions politiques; c'est de reconstituer, dans le travail et l'amour, les bases de notre édifice social, sapées par les causes néfastes dont je viens de parler; c'est de ranimer notre patriotisme engourdi; c'est de revenir à nos moeurs pures et simples d'autrefois; c'est de nous rallier autour du drapeau de la Saint-Jean-Baptiste et de reprendre, sous les auspices de la religion et sous le regard du ciel, la mission que nous sommes chargés d'accomplir sur cette terre d'Amérique.

A ces conditions seules, redevenant dignes du regard de nos pères, de Dieu et de notre Patrie, nous pourrons efficacement contribuer à la grande unité sociale en Amérique, que le Ciel prépare pour la seconde venue glorieuse de Jésus-Christ.



L'IRLANDE ⁽¹⁾

L'Irlande! quels souvenirs évoque ce seul mot! légendes, poésie, histoire, arts, littérature, brillantes épopées, longue suite de malheurs, guerres continues, sanglantes persécutions, cruelle agonie nationale, luttes pour la liberté, martyre religieux, amour patriotique; tout est là.

L'existence actuelle de l'Irlande catholique est la manifestation vivante d'une Providence divine, veillant sur certaines nations d'une manière plus spéciale.

Cette vérité nous paraîtra de plus en plus manifeste au déroulement des pages de la lamentable mais héroïque histoire du peuple irlandais. Tel est le but que je me propose.

Les origines historiques d'Erin sont perdues dans les brumes de la fable, dans les poésies des anciens bardes, dans les mémoires des vieux chroniqueurs, dans les vieilles légendes nationales, dans les récits des combats héroïques, et souvent dans des chants d'amour.

Il paraîtrait que l'antique Irlandais fut toujours un fier galant, brave jusqu'à la témérité, impétueux dans le combat, courageux en toutes circonstances, poétique jusque dans la mort. Le fond de la nature irlandaise est, de fait, la passion, la poésie, le patriotisme et l'amour.

(1) Conférence donnée à l'Union Catholique de Montréal, le 29 janvier 1888.

En vain cherche-t-on à découvrir les origines véritables de l'Irlande; l'on marche à tâtons, les yeux remplis de cette poussière de feu qui aveuglait Dante dans ses promenades infernales.

Vous parcourez les catacombes de Rome ou les pyramides d'Égypte; bien des monuments de morts sont semés partout; mais où est l'histoire de ces morts? Ainsi en est-il des chants ossianiques, des annales de Tighernach, d'Ulster, d'Inis Nerinn, d'Innisfallen, des récits de Ballymote, du *livre jaune* de Lecain, de celui des « quatre maîtres », pour découvrir la vie sociale, les commencements historiques, le mode politique, l'organisation civile des anciens peuples de l'Irlande.

Cependant les indications qui nous sont parvenues démontrent l'état avancé de civilisation de ces peuples et leur grand respect pour la femme. Comme la fière Romaine, l'Irlandaise pouvait dire à son époux l'égalitaire formule: *Ubi tu Caius ego Caia*. Les arts, les sciences, les armes, les monuments antiques; tout indique la haute culture intellectuelle des anciens habitants d'Erin ou de l'île d'*Terne* des Phéniciens.

Peu après le déluge, la primitive Irlande fut colonisée par Partholan, le parricide, issu de Japhet, qui le premier occupa le pays, vers la soixantième année du patriarche Abraham, en l'an du monde 2520. Sa progéniture gouverna le pays durant trois cents ans, mais elle fut complètement détruite par une peste inexorable qui sévit avec une violence inouïe. Des milliers de ses descendants sont couchés dans une tombe commune près de Dublin et appelée *Tam Lacht*, ou le sépulcre de la peste.

Ce fut alors l'époque de la première des cinq grandes invasions de l'Irlande, ou celle des Némédhiens, sous Némédh, barbares accourus des rivages

de la Mer Noire et appartenant aux tribus de la Scythie; ils se répandirent sur toute la surface de l'île.

Ils ne devaient pas jouir en paix de leurs conquêtes; car, attaqués à leur tour par les Fomoriens, espèce de pirates, descendants de Cham, les Némédhiens furent vaincus. Les restes de ce peuple se dispersèrent en trois partis; l'un se dirigea vers le nord de l'Europe, et fut l'origine des fameux Tuathes de Dananns qui revinrent régner sur l'Irlande; un autre parti porta ses pas vers la Grèce où ils furent faits esclaves. On les appelle Firbolgs à cause des sacs de cuir qu'on leur faisait constamment porter. Enfin un troisième parti gagna le nord de l'Angleterre et prit le nom de Bretons, de leur chef Briotan-Maol.

La troisième invasion se fit par les Firbolgs, dont les pères avaient été chassés de l'île; tant l'amour de la patrie est fort au cœur de l'homme. Mais ces pauvres aventuriers furent de nouveau dépossédés par leurs frères Némédhiens, les Tuathes de Dananns, qui revinrent de la Grèce, vers l'an du monde 3308.

Les Firbolgs avaient cependant fait de grands progrès et le pays était alors divisé en cinq royaumes.

Les envahisseurs ayant à leur tête leur chef Nuad, à la main d'argent, livrèrent un grand combat, près de Sligo, à Eochy, le monarque firbolg et le défirent. De là leur conquête du pays. Ces Tuathes de Dananns, descendants des Némédhiens, sont l'origine de la race celtique. Ils sont célèbres, dans les anciennes chroniques, par leur bravoure, leurs artifices, leur gaîté, leur finesse, leur courage, et leurs ressources. Qu'ils sont bien les dignes pères des Irlandais actuels!

La cinquième invasion, avant l'établissement du christianisme en Irlande, fut celle des Milédhiens, conduite par les fils de Miledh en l'an du monde 3500.

Ces tribus venaient aussi de l'Asie, à la recherche d'une île que les Destins leur avaient annoncée.

De terribles batailles s'ensuivirent pendant lesquelles les Tuathes de Dananns furent vaincus et obligés de céder la plus grande partie de leur pays à Eber et Erémon, fils de Miledh.

Pas moins de 118 rois milédhiens régnèrent sur l'Irlande, depuis leur conquête, 1700 avant J.-C., jusqu'au temps de saint Patrice, 432 de notre ère. Ce fut Thernmas, l'un des plus célèbres de leurs chefs, qui introduisit le culte des idoles et surtout celui du soleil en Irlande; il établit aussi des distinctions honorifiques et des couleurs pour les soldats. De là l'origine des *plaids* écossais.

Il serait fastidieux de passer en revue les actions, les combats, les nombreux faits légendaires des grands capitaines, des puissants guerriers, des héroïques combattants, des nombreux rois d'Erin, avant leur conversion au christianisme.

Cette partie de l'histoire est entremêlée de fictions et de fables. Nous connaissons cependant les grands faits d'armes de ces générations, leur ardent amour de la liberté, leurs batailles chevaleresques, auxquelles, souvent, prenaient part les reines et les filles des rois. La tenure des terres était alors commune, le partage des successions étant tellement égalitaire que les enfants illégitimes étaient appelés à partager les biens, à la mort de leur père, avec les enfants légitimes.

Comme chez tous les peuples asiatiques, les richesses consistaient plutôt en troupeaux de tous genres qu'en terres. Ainsi en est-il encore aujourd'hui parmi les populations orientales.

Les anciennes familles d'Erin prirent leurs noms des descendants milédhiens d'Eber et d'Erémon, et l'un d'eux, Cairbré Riada, le Reuda de Bède, fut

un des chefs des anciens Scots d'Ecosse, quoique la royauté en ce pays ne fut fondée que trois cents ans après par Fergus, fils d'Erc, qui y conduisit une colonie irlandaise de Dalriadans.

Le roi s'appelait *Ard Righ* ou le monarque en chef; il y avait aussi nombre de rois ou chefs inférieurs qui s'étaient partagé le pays. La capitale était l'antique Tara, dont la magnificence est restée célèbre. Hélas! comme le dit le barde national:

The harp, that once through Tara's halls
 The soul of music shed,
 Now hangs as mute on Tara's walls
 As if that soul were fled.
 So sleeps the pride of former days,
 So glory's trill is o'er:
 And hearts, that once beat high for praise,
 Now feel that pulse no more.

"No more to chiefs and ladies bright
 The harp of Tara swells:
 The chord alone, that breaks at night,
 Its tale of ruin tells.
 Thus Freedom now so seldom wakes,
 The only throb she gives
 Is when some heart indignant breaks,
 To show that still she lives."

Cormac McAirt fut l'un des plus illustres rois païens de l'île; c'est sous lui que fut créé l'ancien code des lois irlandaises, si équitables, si justes et si sages.

L'hérédité royale était tempérée par l'élection dans sa famille, à cause du grand principe d'égalité qui régnait partout; ce fut là l'occasion de nombreuses guerres et de sanglantes querelles entre les chefs irlandais.

Aux druides appartenait le privilège de maintenir la religion et les formules du culte. Nial fut l'un des derniers rois païens d'Erin; il porta la guerre avec de si grands succès chez les Bretons, au dire du poète

Claudien, que Théodose le Grand, empereur de Rome, fut obligé d'envoyer à sa rencontre le célèbre général Stilicon.

*Conversion de l'Irlande, 432 après J.C.—
saint Patrice.*

L'heure de la Providence allait bientôt sonner. A cause des excellentes qualités des peuples d'Erin, Dieu allait les récompenser en ouvrant leurs yeux à la lumière de l'Évangile et leur cœur aux douces consolations de la Foi.

Saint Célestin, alors pape, envoya vers l'Irlande saint Palladius qu'il sacra évêque; mais ce dernier ne réussit pas dans sa noble mission, et fut mis à mort par les Bretons d'Angleterre et les Piets d'Écosse.

A saint Patrice était réservé le grand honneur de convertir l'Irlande, en l'an 432 de notre ère.

Né en 373 près de Boulogne, dans le nord de la Gaule, Patrice fut baptisé sous le nom de *Succat* ou *brave dans la bataille*. Ce fut le pape saint Célestin qui, le premier, le nomma Patrice. Sa mère était nièce de saint Martin de Tours. Fait captif, dès l'âge de seize ans, pendant une des excursions dévastatrices de Nial, le roi païen d'Erin sur les côtes de la Gaule, le jeune Succat, emmené comme esclave, fut vendu à Milcho, qui l'employa à garder ses troupeaux. D'une piété angélique, le jeune captif supplia constamment le Ciel, durant six longues années, pour la conversion de ses maîtres et de toute la nation irlandaise. Le ciel se pencha pour écouter les supplications de l'innocence et du malheur; la prière du jeune captif fut entendue.

Une voix mystérieuse l'engagea à quitter le pays et il courut vers le rivage où il trouva un vaisseau qui voulut bien le prendre à son bord. Arrivé dans son

pays, après diverses vicissitudes, il alla étudier au monastère de Marmoutier, près de Tours, sous la direction de son oncle, le célèbre saint Martin. Après avoir été ordonné prêtre, Patrice eut une vision pendant laquelle il entendit une multitude de voix venant d'Irlande et lui demandant d'aller demeurer en ce pays. Il partit néanmoins pour le monastère de St-Vincent de Lérins où il passa neuf ans au milieu de plusieurs saints personnages de l'époque. Ce fut enfin en 432 qu'il fut envoyé par le pape Sixte III, pour évangéliser l'Irlande. Il y fonda le fameux siège épiscopal d'Armagh en 455.

Princes et peuples, grands et rois se convertirent à la voix et aux miracles du grand apôtre. De nombreux monastères furent fondés. Sainte Brigide, la célèbre religieuse irlandaise, y établit, en 483, le fameux monastère de Kildare. Des milliers de pèlerins y affluèrent et la foi brilla bientôt dans toute l'Irlande, qui mérita peu après son glorieux titre de « l'île des saints. »

Saint Patrice mourut le 17 mars 493 avec la consolation de voir la foi chrétienne acclamée dans tout le pays. Sa mémoire y est restée à jamais chère à la nation irlandaise.

Une nuée d'apôtres, sortis quelques années après des monastères d'Irlande, se répandirent pour porter la connaissance du christianisme dans les montagnes de l'Ecosse, les plaines de la Gaule et les forêts de la Germanie. On vit ces saints missionnaires partout briller au palais de Charlemagne, dans les basiliques de Rome, ou sous la chaumière des paysans, et les anciennes traditions nous disent que saint Brendan aurait visité les côtes méridionales des Etats-Unis vers le 10ième siècle.

Saint Colomban devint le réformateur des Gaules; saint Colomb-Kill, saint Faclan, saint Killian, l'apôtre

de la Franconie, saint Aidan, saint Gall, le convertisseur de l'Helvétie, saint Boniface, le grand missionnaire de l'Allemagne, sont tous des fils spirituels de saint Patrice. L'Eglise d'Allemagne ne vénère pas moins de 155 saints irlandais, celle de la Gaule 45, celle de Belgique 30, celle d'Italie 13 et celle de Scandinavie 8. L'Angleterre ne fut jamais évangélisée par les Irlandais, ceux-ci la considérant trop méchante pour s'en occuper. Montalembert nous dit, dans son inimitable travail *Des Moines d'Occident*, l'état avancé de culture intellectuelle, de science, de sainteté des moines irlandais.

Sixième invasion ou celle des Danois.

L'Eglise d'Irlande avait fait d'immenses progrès. Hélas! elle devait recevoir un premier choc par l'invasion des Danois, vers la fin du 8ième siècle. Ces barbares réussirent à s'établir en Irlande, grâce à la connivence ou à la trahison de certains chefs nationaux et y mirent tout à feu et à sang. Les églises, les monastères, les couvents furent saccagés, les prêtres mis à mort, les religieux chassés et traqués comme des bêtes fauves.

Ce triste état de choses amena de graves désordres religieux et le synode de Kells, en 1152, pour rétablir la discipline, crut devoir mettre l'église irlandaise sous le contrôle immédiat de Rome. Les sièges métropolitains d'Armagh, de Cashel, de Dublin et de Tuam furent alors créés avec d'autres sièges suffragants, sous la primauté de l'archevêque d'Armagh.

Par suite de la malheureuse division des chefs irlandais, division qui a toujours perdu l'Irlande et que le poète Moore déplore comme nous :

“ It was fate, they say, a wayward fate
 Your web of discord wove,
 And when your tyrants joined in hate
 You never joined in love. ”

les peuples d'Erin restèrent sous la cruelle domination de leurs nouveaux maîtres, qui s'étaient même emparés de l'Angleterre et y demeurèrent près de deux cents ans.

Enfin, Brian Boru, frère du roi de Munster, se leva contre les oppresseurs de sa patrie, les battit vingt fois en bataille rangée de concert avec le grand Malachy *au collier d'or*, et les força à retourner dans leur pays ou à demeurer tranquilles dans les ports de mer que ces pirates détenaient.

“ Let Erin remember the days of old,
 Ere her faithless sons betrayed her,
 When Mulachy wore the collar of gold,
 Which he won from her proud invader. ”

Le victorieux Brian, qui était pourtant chrétien, aurait dû se contenter d'avoir libéré son pays de ses terribles ennemis. Hélas ! l'ambition l'avait mordu au cœur et il se fit proclamer roi de toute l'Irlande, en 1001, après avoir écrasé les chefs de sa nation, qui s'opposèrent à son usurpation.

Douze ans durant il gouverna le pays avec bonheur et sagesse, mais les Danois, s'étant renforcés par de nouveaux contingents, se livrèrent à de nouvelles déprédations ; l'illustre Brian les anéantit dans le sanglant combat de Clontarf, le Vendredi Saint de l'an 1014 ; mais il fut tué, sous sa tente, par le chef danois, à la fin du combat. Ces barbares durent cependant, à cause de leur défaite complète, renoncer à la domination de l'Irlande, mais ils s'y établirent en grand nombre et se confondirent peu à peu avec les anciens habitants du pays, après s'être convertis au christianisme.

La mort de Brian fut un désastre national. Les provinces réaffirmèrent leur ancienne indépendance et, pendant un siècle et demi, le sang coula à flots, résultat de guerres intestines livrées par des frères contre des frères.

Si l'*Homo homini lupus* est un peu vrai partout, il l'est surtout pour l'Irlande dont la sanglante et tragique histoire se continue encore de nos jours.

Septième invasion, celle des Normands, 1169-70.

La première femme perdit le genre humain; de là l'éternelle lutte entre le ciel et l'enfer pour la conquête de l'humanité. Une femme mit l'Europe et l'Asie aux prises; l'on croyait combattre pour la vengeance d'Agamemnon, dont la belle-soeur, la trop célèbre Hélène, avait été enlevée par un jeune prince troyen. On se battait, en réalité, pour la domination du monde, pour la suprématie de la civilisation spiritualiste de l'Europe contre le panthéisme fataliste de l'Orient. Troie fut le prix de la lutte antique. La question cependant resta ouverte, et un jour ou l'autre, l'Angleterre et la Russie seront la victime et le prix de la vieille idée, de l'antique dualisme entre les deux anciens hémisphères.

L'histoire s'est répétée plus en petit par l'Irlande. L'enlèvement d'une femme y fut la cause d'une lutte acharnée qui dure depuis près de huit siècles, entre l'Irlande d'un côté et l'Angleterre de l'autre. D'abord on pensait revendiquer l'honneur d'une famille; on se battra plus tard pour la cause d'un principe, pour le maintien de l'idée catholique menacé par l'idée protestante. Voilà le fonds de la question.

Pour bien la comprendre, il faut se rappeler l'état social et politique du pays, avant la conquête normande. La nation était alors composée de tribus ou

clans, connus par les noms de leurs chefs. C'était une nation de rois. Les O'Neil possédaient Ulster; les O'Connor, Connaught; les O'Brien et les McCarthy, Munster; les McMurrough, Leinster. Au septentrion les O'Donnell, les O'Kane, les O'Sheil, les O'Carroll, etc., étaient puissants. Les O'Dogherty régnaient sur la pointe extrême nord de la péninsule; et dans Connaught les O'Rourke, les O'Reilly, les O'Kelly, les O'Flaherty, les O'Malley, les O'Dowd étaient de grands seigneurs. Les McGeogeghan, les O'Farrell, les O'Connor, les O'Moore, les O'Brennan, les McMurrough gouvernaient dans Meath et Leinster. Hélas, ces chefs, au lieu de s'unir, se livrèrent constamment à des guerres fratricides les uns contre les autres.

Le roi de Leinster, le brutal Dermot McMurrough, ayant enlevé la belle Devorgilla, femme de Tiernan O'Rourke, seigneur de Brefny, mit le feu à toute l'Irlande; ce fut la cause de tous les maux qui pèsent depuis sur cette malheureuse nation. Les persécuteurs dont elle fut depuis la triste victime ont cependant servi les fins du Ciel, en forçant les Irlandais catholiques à se répandre sur tous les continents pour y porter les lumières de la vraie foi. Dieu tire ainsi le bien absolu de ce que les hommes croient être le mal relatif.

L'Angleterre était depuis longtemps soumise aux Normands, venus de Normandie, à la suite de Guillaume le Conquérant. Le Pape Adrien IV (ou III d'après quelques historiens), connu sous le nom de Nicolas Breakspeare, et le seul Anglais qui régna jamais sur la chaire de saint Pierre, avait émané (dit-on) quelques années auparavant, en faveur du roi normand d'Angleterre, Henri II, une bulle d'autorité sur l'Irlande.

Dermot, traqué par O'Rourke et ses alliés, au nom-

bre desquels était le dernier roi d'Irlande, Rory O'Connor, se réfugia en Aquitaine où se trouvait alors Henri II. Ce dernier, prenant le ravisseur sous sa protection, résolut de s'emparer de l'Irlande. Dans ce but, il confia à Dermot une armée de barons normands, établis au pays de Galles et conduits par Richard de Clare, comte de Pembroke, appelé *Strongbow*.

A cause de cette division des chefs, l'Angleterre put (ce que n'avait osé tenter Jules César) subjuguier l'Irlande. De nombreuses batailles s'ensuivirent; mais la victoire resta, en définitive, aux Normands qui se partagèrent certaines parties du territoire et s'y fixèrent. Henri divisa le pays en comtés et y introduisit les lois anglaises afin de *normaniser* et d'*anglifier* la nation irlandaise, plus sûrement et plus promptement.

Les barons normands se construisirent des châteaux-forts sur toute la surface de l'île et s'y maintinrent, grâce toujours à la trahison de nombre de chef irlandais. Dans la suite des temps, le peuple conquérant fut conquis à son tour aux moeurs, aux usages, aux coutumes, au langage même du peuple irlandais. L'assimilation devint si complète que le parlement anglais passa, en 1315, un statut pour empêcher les Normands de s'habiller à la manière des anciens habitants de l'Irlande et de parler leur langue. On se moqua de cette loi et l'on continua à *s'irlandifier*. (1)

La révolte d'Edouard Bruce, couronné roi d'Irlande à Dundalk, ne réussit cependant pas à affranchir l'île de la domination anglo-normande. La guerre des Deux Roses y eut aussi son contre-coup; la roman-

(1) La même chose s'était répétée en Orient: dix-sept fois les Tartares avaient conquis la Chine et dix-sept fois ils étaient devenus Chinois.

tique famille Géraldine se rangea du côté des Plantagenets à la rose blanche, tandis que les Butler de Munster et les Ormond de Tipperary et Kilkenny combattirent pour celui des Tudors à la rose rouge.

Depuis trois cents ans déjà les Normands régnaient sur les Irlandais. Ceux-ci avaient pourtant conservé l'indépendance de leurs parlements où siégeaient ensemble les barons, les seigneurs, les évêques, les abbés et les bourgmestres des principales villes.

L'Angleterre se décida, sous Henri VII, à porter une dernière et finale atteinte à cette indépendance en créant le *Poyning Parliament*. Sir Edouard Poyning, conseiller privé, fut envoyé en Irlande, après l'escapade de Warbeck, en 1492, — au moment où Colomb découvrait l'Amérique, — avec mille hommes de troupes. Il assembla un parlement à sa guise à Drogheda et y fit passer le fameux statut ou acte appelé la loi *Poyning*, par laquelle nul parlement ne pouvait, à l'avenir, être tenu en Irlande avant que le Vice-roi et le Conseil n'eussent soumis au Roi d'Angleterre, sous le grand sceau d'Etat, les actes que l'on voulait y passer, ainsi que les considérations ou raisons de ces actes, lesquels ne seraient en force qu'après la sanction du Roi et de son Conseil. C'était pratiquement anéantir l'indépendance du parlement irlandais, dernier rempart des libertés nationales.

Epoque d'Henri VIII et de la Réforme (1526).

Nous arrivons enfin à l'époque d'Henri VIII et de sa malheureuse apostasie; ce sont de nouvelles luttes qui se préparent entre les deux mortels ennemis, les Anglais et les Irlandais. Encore du sang, encore des ruines!

Henri désirant obtenir un divorce d'avec sa femme Catherine d'Aragon pour épouser Anne Boleyn, avec

laquelle il vivait déjà en concubinage, embrassa le protestantisme, déjà professé en Allemagne à la suite de l'apostasie de Luther. Ce roi scélérat, qui est la cause de l'apostasie de l'Angleterre, mourut en réprouvé en ordonnant cependant des messes pour le repos de son âme, tant il est vrai que la foi meurt difficilement dans le coeur de l'homme qui a eu le bonheur de la recevoir.

La reine Elisabeth naquit d'Henri VIII et d'Anne Boleyn avant même le divorce du roi et de sa femme légitime, Catherine d'Aragon; Marie, qui fut aussi reine d'Angleterre, était la fille légitime de Catherine.

On le constate une fois de plus; la femme est encore la cause de l'apostasie de toute une nation et des malheurs éternels qui en sont la conséquence. Poussé par Thomas Cromwell, son perfide conseiller, tout dévoué à la famille des Boleyn, Henri VIII se fit proclamer Chef de l'Eglise et par le Clergé et par le Parlement.

En 1532, Wareham, le dernier archevêque catholique de Cantorbéry étant mort, le scélérat Thomas Cranmer, dès lors marié secrètement, fut nommé à sa place. Lord Cromwell fut fait Vicaire-Général. Voilà les fondements de la *Réforme*. Un Dr Browne fut envoyé comme évêque protestant à Dublin; ce fut un dissolu après son apostasie.

Pour saisir l'objet de la Réforme il faut lire les historiens protestants William Cobbett et Hume. On y apprend que le but, à part du divorce du roi, fut le vol et le pillage des églises, des monastères et des couvents.

La liste en est incroyable. Tout fut détruit.

La richesse des institutions religieuses, accumulée pendant des siècles, passa dans les coffres du roi et servit à l'entretien de sa cour et de ses nombreuses femmes. Presque tous les Anglais se soumirent à la

nouvelle religion du roi; le parlement, les évêques, les prêtres apostasièrent. Ceux qui résistèrent, comme Thomas Morus et Mgr Fisher, furent mis à mort.

Quand tout eut succombé devant les iniquités du plus dissolu des rois, l'Irlande seule, quoique depuis si longtemps décimée, sanglante, affamée et foulée au pieds, opposa un refus formel à la volonté d'Henri VIII. De là recrudescence de haine, de persécutions, de confiscations et de vols de propriétés contre ce peuple héroïque.

Ce fut surtout sous le règne d'Elisabeth que la persécution fut plus rigoureuse. Des chefs comme Shane O'Neill et autres se levaient-ils pour contre-carrer l'influence protestante et empêcher la ruine complète de leur nation, on tâchait de les anéantir par les armes et l'on s'emparait de leurs biens. Si la force ne réussissait pas, on employait la ruse pour les faire saisir et conduire à la Tour de Londres, ou les faire lâchement assassiner par le poison ou le poignard anglais.

Les Vice-rois qui gouvernaient alors l'Irlande étaient toujours des favoris du pouvoir, des Protestants zélés et fanatiques, qui mettaient leur jouissance à persécuter les Catholiques. Le parlement n'était qu'un instrument des volontés royales. Et, chose plus terrible encore, c'est que le clergé protestant se montrait plus fanatique et plus cruel contre les Catholiques que les gouvernements eux-mêmes.

Au temps d'Henri VIII une partie seulement de l'Irlande était complètement soumise; nombre de chefs indépendants existaient encore dans le nord du pays et y soulevaient de puissantes insurrections qui ne servaient, presque toujours, qu'à l'écrasement de la nation. La haine des Ormond contre l'héroïque famille des Girard ou Fitzgerald fut aussi la cause d'une grande effusion de sang.

La plupart des chefs de cette brave nation périrent ou les armes à la main sous Henri VIII, Elisabeth, Olivier Cromwell et autres souverains, ou prisonniers dans la Tour de Londres ou le Château de Dublin, ou égorgés par la trahison ou sur les échafauds. La première et la dernière page de l'Irlande sont écrites avec le sang de ses enfants.

Le répit accordé aux Catholiques par la reine Marie ne fut que de courte durée.

L'infâme Elisabeth renouvela bientôt des édits sanguinaires contre les Catholiques, et elle continua de leur arracher leurs propriétés pour les donner à des chefs protestants et anglais; des millions d'acres de terre changèrent ainsi violemment de propriétaires.

Les Irlandais mouraient de faim dans leurs misérables huttes ou le long des grandes routes. Traqués comme les bêtes de la forêt ils étaient impitoyablement égorgés partout où on les rencontrait. Leurs biens, ainsi que ceux des églises et des communautés religieuses, étaient confisqués au profit de la Couronne ou des affidés du pouvoir. On trouvait partout, le long des routes, des milliers de cadavres humains et l'on vit de pauvres enfants sucer les mamelles de leurs mères mortes à leur côté.

Les grands de Tyrone et de Tyrconnel, épuisés, brisés, s'enfuirent à Rome où ils moururent. Il est de fait qu'à l'avènement d'Olivier Cromwell il ne restait presque plus de chefs irlandais indépendants; ils avaient tous été remplacés, dans leurs châteaux, par des aventuriers anglais, par des assassins et des voleurs.

Les successeurs d'Elisabeth ne traitèrent pas mieux l'Irlande qu'elle-même, et Charles Ier, trop occupé à maintenir les révolutionnaires anglais chez lui, ne put rien faire en faveur des habitants d'Erin. Enfin il porta lui-même sa tête sur l'échafaud; Cromwell,

le régicide, était alors tout-puissant. Il envahit l'Irlande avec une grande armée et mit tout à feu et à sang.

Le clergé avait été décimé de nouveau sous Elisabeth. Ceux qui avaient échappé à la fureur de Lord Grey, en 1580, étaient obligés de se cacher dans les gorges des montagnes, dans des grottes souterraines, d'où ils sortaient pendant la nuit pour administrer les sacrements aux martyrs de la rage anglaise.

Parfois les émissaires du gouvernement anglais allaient traquer ces pauvres prêtres jusqu'au fond de leurs retraites solitaires; alors ils étaient impitoyablement écartelés ou livrés à la potence. Tel fut le cas pour Mgr O'Boyle, les abbés Boyle et O'Mulkeran. La liste des martyrs, sous Elisabeth, est aussi longue que celle des martyrs des premiers siècles de l'Eglise, eu égard à la durée du règne de cette reine sanguinaire.

Cromwell ne fit aucun quartier aux catholiques d'Erin. Ses tribunaux, ses commandants, ses quatre commissaires persécutèrent à qui mieux mieux les malheureux Irlandais. On avait un double but en les envoyant à la mort; c'était surtout de confisquer leurs biens. Pas moins de 2,500,000 acres de leurs terres furent alors enlevés et donnés aux soldats et officiers anglais.

La valeur des soldats irlandais était tellement appréciée par tous les souverains d'Europe, en guerres continuelles à cette époque, que ceux-ci, favorisés par les procédés de Sussèx et de Cromwell, enrôlèrent alors 44,000 soldats irlandais, de 1651 à 1654, qui préférèrent aller mourir sous les drapeaux étrangers de la France, de l'Espagne et de la Pologne que de périr de faim ou par le feu des assassins dans leur île infortunée.

Des milliers de femmes irlandaises furent envoyées,

pour l'usage des forçats et des aventuriers anglais, dans les Indes Occidentales; 6,000 jeunes enfants furent aussi expédiés et vendus comme esclaves aux planteurs de la Virginie et des Indes. (1).

Des édits sévères furent passés dans les parlements pour la déportation en masse des Catholiques irlandais. Un grand nombre s'enfuirent dans les forêts et se cachèrent dans les cavernes, mais on les y fit traquer et tuer sans pitié. La soldatesque chassait les populations de leurs villes et de leurs campagnes, puis le parlement passait des lois pour les exterminer quand elles seraient trouvées ailleurs que dans leurs demeures.

Et l'on s'étonne parfois de la haine de l'Irlandais contre le Peuple anglais! Ce n'est pas connaître l'histoire, ni la nature humaine. Le Ciel attend, mais l'Angleterre ne jouira pas toujours impunément du fruit de ses iniquités, de ses rapines et de ses injustices.

La Restauration, Charles II et Guillaume d'Orange.

Les Irlandais, restés fidèles aux Stuarts, bénirent l'avènement au trône de Charles II après la révolution de Cromwell. Hélas! quels désappointements n'éprouvèrent-ils pas? Les intrigants, les traîtres se rangèrent du côté du roi et se firent confirmer dans la possession des biens qu'ils avaient volés aux Irlandais sous le féroce Cromwell.

L'infâme Broghil et son digne frère Coote furent créés *Lord Justices* d'Irlande. Ces deux misérables empêchèrent que justice ne fût rendue à leurs administrés. Le roi aurait voulu cependant se montrer équitable envers les peuples d'Erin, mais le complot

(1) On estime que 100,000 personnes furent ainsi déportées par les ordres de Cromwell.

de Titus Oates prévint ses desseins. Il ne voulut pas même sauver la tête de Mgr Olivier Plunkett, archevêque d'Armagh, condamné injustement à l'échafaud le 8 juin 1681 et pendu le 1er juillet de la même année. Huit ans après, le dernier des Stuarts fut à jamais effacé de l'histoire, ainsi que toute sa dynastie.

Sous le roi Jacques II, les Catholiques respirèrent; le colonel Talbot, comte de Tyrconnell, fut nommé Lord Député; ce fut le premier Catholique qui occupa cette position depuis la Réforme.

La révolte du gendre de Jacques, Guillaume d'Orange, trouva les Irlandais sous les drapeaux de l'honneur et de la fidélité. Le 30 juin 1689 vit la fatale bataille de la Boyne, dont le résultat a été une recrudescence de haine et de crimes, depuis deux siècles, entre les Protestants et les Catholiques irlandais.

Jacques se sauva en France, mais Tyrconnell lutta jusqu'à la mort contre le parti de Guillaume d'Orange, le rebelle. Tombé à Limerick, Tyrconnell fut remplacé dans le commandement par le brave Patrick Sarsfield. Ce dernier, voyant la résistance inutile, fit un traité par lequel les Catholiques devaient jouir de leurs libertés religieuses et de leurs biens. La plupart des défenseurs de Limerick, avec leur chef, s'enrolèrent dans les armées étrangères où ils se couvrirent de gloire. Tel fut le cas pour la Brigade Irlandaise, au service de la France.

The Irish Brigade.

Cette brigade, composée des régiments de Clare, de Dillon et de Fitzjames sauva la France à Fontenoy, le 11 mai 1745. Cette héroïque brigade donna, avec son impétuosité ordinaire, en voyant l'armée française

range fut bientôt foulé aux pieds et M. Froude, le plus impudent et le plus menteur de tous les écrivains sur l'Irlande, semble nous dire que les Irlandais devaient s'attendre à ce que ce traité ne fût pas exécuté.

Guillaume d'Orange fit passer les *Lois Pénales* contre l'Irlande dans le but de protestantiser le pays. Les Catholiques, exclus des parlements, ne pouvaient occuper aucune position, remplir aucune charge, participer à aucun honneur. Ils étaient exclus des écoles et des universités. Un enfant qui apostasiait avait droit à tous les biens de son père. Si un Catholique achetait une propriété, elle lui était confisquée. S'il possédait un cheval, n'importe quel Protestant pouvait le lui ôter en lui donnant quatre livres sterling. Si une femme apostasiait elle était de droit séparée de son époux et libre de se remarier. Un Catholique ne pouvait être soldat.

La loi était tellement cruelle et injuste que le Lord Chancelier Bowes et le juge-en-chef Robinson pouvaient dire, sur le banc, qu'elle ne supposait pas même l'existence d'un Irlandais catholique.

En dépit de ce terrible état de choses, les prêtres irlandais, cachés partout, enseignaient le catéchisme et les vérités religieuses aux petits enfants; et contre l'attente de Guillaume d'Orange, la foi continua de briller sur l'Irlande. Les persécuteurs sont morts et la nation irlandaise est encore catholique.

L'effet des *Lois Pénales* fut cependant désastreux pour le commerce de l'Irlande. Déjà, sous Charles Ier, Strafford avait tout fait pour détruire les manufactures de laines irlandaises, au profit de celles d'Angleterre. Sous Charles II l'exportation des bestiaux d'Irlande fut prohibée. La construction des navires fut arrêtée et, en 1696, sous Guillaume d'Orange, toute exportation des laines manufacturées fut

strictement prohibée, à l'exception de quelques petits ports insignifiants.

Souvent l'on entend répéter: « Oh, les Irlandais sont des paresseux, qui préfèrent mourir de faim plutôt que de travailler. »

Ceci est un mensonge fabriqué dans les officines politiques d'Albion. Il est de fait que les manufactures d'Irlande sont antérieures à celles d'Angleterre.

La vérité vraie est que l'on a ruiné celles-là au profit de celles-ci. La vérité vraie, c'est que quand l'Irlandais avait amélioré, par son travail et ses sueurs, le morceau de terre que le seigneur lui louait le double de sa valeur, alors on renchérisait ses rentes. Ainsi toute amélioration, tout travail du fermier était au profit de son *landlord*; de ce *landlord* dont les pères ont volé ce même sol aux Irlandais catholiques, comme nous venons de le voir. La vérité vraie, c'est que l'Irlande étant bien plus prospère que l'Angleterre, celle-ci, en étant jalouse, entrava, par une législation infâme, le commerce de l'Irlande et fit servir ses richesses à ses propres intérêts. La grande époque de prospérité commerciale irlandaise fut celle de son indépendance parlementaire. Si l'Irlande est pauvre aujourd'hui, c'est donc dû à la politique arbitraire et tyrannique de l'Angleterre. Citons quelques exemples à l'appui de cette assertion et prenons-les chez les plus célèbres des Protestants et dans toutes les classes de la société anglaise.

Pitt, parlant de la proposition commerciale de 1785 disait: « La politique uniforme de l'Angleterre a été de priver l'Irlande de l'usage de ses propres ressources et de la rendre esclave des intérêts et de l'opulence du peuple anglais. » (State trials, p. 485.)

« L'Irlande, dit Junius, a été uniformément pillée et dépouillée. » L'éloquent juge-en-chef Bushe disait aux Irlandais: « On vous demande d'abandon-

ner votre indépendance! et à qui? à une nation qui, depuis six siècles, vous traite avec injustice et oppression. »

L'évêque protestant Boulter, dans son rapport au gouvernement, appelle une grande calamité la manière dont on traite les Irlandais et les haines que l'on attise contre les Catholiques.

Lord Clare dans un discours en 1798, parlant de la période de l'indépendance du parlement irlandais, dit: « *Il n'y a pas un peuple sur la surface du globe qui ait avancé en civilisation, en agriculture et en industrie avec la même rapidité que l'Irlande, dans cette même période,* » (de 1782 à 1798.)

« En ce temps-là, disait encore Pitt, citant Foster (1785), l'exportation annuelle des produits irlandais en Angleterre s'élevait à deux millions cinq cent mille livres sterling, tandis que l'exportation en Irlande des produits anglais ne s'y élevait qu'à un million. »

La grande période de prospérité pour l'Irlande fut donc de 1782 à 1800, c'est-à-dire durant le Parlement de Grattan.

Voici l'augmentation relative des deux pays sur les articles suivants, de 1785 à l'Union de 1800.

| | IRLANDE | ANGLETERRE |
|------------------|--------------|--------------|
| Thé augmentation | 84 pour cent | 45 pour cent |
| Tabac | 100 " | 64 " |
| Vin | 74 " | 22 " |
| Sucre | 57 " | 53 " |
| Café | 600 " | 75 " |

Et c'est en présence de ces faits qu'on a l'insolente audace, la malicieuse impudence, l'incroyable effronterie de dire que l'Irlande n'est pas prospère aujourd'hui parce que son peuple n'est pas industriel!

Pour vous démontrer plus clairement l'effet désastreux de l'Union de 1800, à l'abolition du Parlement de Grattan, laissez-moi vous citer les variations et changements dans la consommation de ces mêmes articles, de 1800 à 1827

| | IRLANDE | | ANGLETERRE | |
|------------------|---------|-----------|------------|-----------|
| Thé augmentation | 24 | pour cent | 25 | pour cent |
| Café | 400 | " | 1800 | " |
| Sucre | 16 | " | 26 | " |
| Tabac diminution | 37 | " | 27 | " |
| Vin | 45 | " | 24 | " |

La féroce législation d'Elisabeth, comme l'appelle Burke, avait porté ses fruits, ainsi que les lois pénales de Guillaume d'Orange et les massacres de Cromwell. La nation irlandaise était presque anéantie, au commencement du siècle dernier. Une famine horrible vint encore, en 1741, joindre ses horreurs aux autres maux dont souffrait ce malheureux pays. Des sociétés secrètes se formèrent pour résister à l'oppression; le gouvernement fit périr des centaines d'infortunés que le désespoir avait rangés parmi les *White-boys*, les *Oak-boys* et les *Coeurs d'acier*. La question agraire était au fond de toutes les contestations. Jamais les Irlandais n'ont accepté le fait accompli; au contraire ils ont incessamment revendiqué la possession de leur sol.

Depuis Elisabeth on chercha à unir l'Irlande à l'Angleterre et à lui enlever même son parlement, bien qu'il fût contrôlé par celui de Londres. Sous Georges Ier, on passa un acte abolissant pratiquement le parlement irlandais, bien que ce dernier fût exclusivement protestant. Une espèce de *family compact* gouvernait l'Irlande; le Canada eut à subir la même plaie, un siècle plus tard. William Molyneux avo-

cassa, le premier, publiquement l'indépendance de l'Irlande. Dean Swift abonda dans la même idée. Il rendit de grands services à son pays; le premier, il conseilla aux Irlandais de n'acheter et de ne se servir que des objets des manufactures nationales. Wood veut-il inonder le pays de ses sous de cuivre, Swift le tourne tellement en ridicule que sa mesure tombe dans le mépris.

Pour montrer combien grande était la misère du peuple, le sarcastique Swift conseilla aux Irlandais de bien engraisser leurs enfants pour les faire dévorer par les landlords, vu qu'ils avaient déjà enlevé toute subsistance aux parents.

Vers cette époque le parti des Patriotes se forma en chambre. Charles Lucas commença, le 10 septembre 1763, la publication du *Freeman's Journal*, dans les intérêts des patriotes et de la liberté.

Henry Flood, membre pour Kilkenny, devint le chef du parti de l'opposition en chambre. Son fameux discours contre le primat Stone porta Flood au premier rang, comme orateur. Dans le but de mieux servir la cause de sa patrie, il crut devoir accepter une position, sous le Gouvernement, ce qui fut la cause de la perte de son influence.

Ce fut le noble, généreux et éloquent Henry Grattan qui le remplaça comme chef de l'opposition. L'Angleterre était alors en guerre avec les Etats-Unis et l'on avait organisé une force de volontaires de 60,000 hommes sous le prétexte de protéger l'Irlande contre les attaques du pirate Paul Jones.

Flood et Grattan étaient chefs de ces volontaires qui tous désiraient l'indépendance de leur pays. Grattan la demanda au Parlement anglais, qui dut, à cause des difficultés d'outre-mer, rappeler l'infâme acte de Georges Ier, en 1782.

Pour la première fois l'Irlande redevenait libre.

Grattan, Protestant lui-même, donna aux Catholiques le droit de vote; il ne put cependant leur faire accorder l'émancipation, ce qui fut la cause de la formation de la ligue des *United Irishmen*, dont le but était d'unir tous les citoyens dans une grande ligue patriotique. Deux Protestants en étaient le président et le secrétaire. Leurs chefs furent Théobald Wolfe Tone, Arthur O'Connor et le chevaleresque Lord Edward Fitzgerald, l'époux de la belle Pamela, fille naturelle de Madame de Genlis et de Philippe Egalité d'Orléans.

Les idées de la révolution française commençaient à se faire jour. Tone alla plaider, à Paris, la cause de l'Irlande devant le Directoire qui envoya une flotte formidable sous le commandement du célèbre Hoche, mais elle fut dispersée par la tempête. L'Angleterre envoya alors de fortes armées en Irlande et écrasa le parti des « Irlandais Unis. » La loi martiale fut proclamée. Arthur O'Connor fut arrêté et Edward Fitzgerald mourut en prison des blessures qu'il avait reçues, en se défendant contre les soldats qui le traquaient dans sa retraite. Cette révolte de 1798, avait été organisée par des Protestants en grande majorité; les Catholiques cependant eurent à souffrir de terribles représailles de la part des Orangistes, bien qu'un grand nombre fussent opposés à cette prise d'armes.

Plusieurs prêtres combattirent au premier rang pour l'émancipation de l'Irlande; les Pères John Murphy et Philip Roche périrent sur le champ de bataille. Moins heureux, le Père Michael Murphy fut envoyé à la potence avec Bagenal Harvey et Anthony Perry; ces deux derniers étaient protestants.

Thomas Addis Emmet, le père de Robert, fut envoyé en exil; un grand nombre d'autres montèrent sur l'échafaud. Lord Cornwallis se montra sans pitié.

Ni Flood, ni Grattan n'avaient pris part à la révolte des *United Irishmen*, ils y étaient même opposés. A cette époque parut aussi le célèbre avocat John Curran qui se rendit immortel par ses éloquents plaidoyers devant les tribunaux, en faveur de Hamilton Bowen, le président de la Ligue, et de plusieurs autres patriotes.

Mais que valait l'éloquence devant les tribunaux anglais décidés d'avance à condamner quand même? (1) L'Angleterre, non contente d'avoir broyé dans le sang l'Irlande encore une fois, profita de cette circonstance pour lui enlever son parlement. Par la ruse, la fraude, la corruption et l'argent Cornwallis parvint, au prix de 320,000 livres sterling, à acheter une majorité en faveur d'un parlement uni avec l'Angleterre. Cet acte fut passé en 1800. Grattan s'immortalisa par son éloquence contre cette mesure inique.

L'or anglais avait fait son oeuvre diabolique; plus de cent représentants votèrent contre la destruction de leur parlement, en dépit de la corruption. Honneur à ces cent honnêtes politiciens!

Le parlement de Grattan, quoique composé exclusivement de Protestants, avait rendu de grands services aux Catholiques d'Irlande. Un grand nombre s'étaient ralliés à l'Union, trompés par la promesse de Pitt que l'émancipation serait accordée aux Catholiques et que la dîme (à payer par les Catholiques au clergé protestant) serait abolie. Incapable d'obtenir ces mesures de l'imbécile Georges III, Pitt résigna onze jours après que l'Union eut été mise en force.

De graves mécontentements existaient partout; des

(1) L'année 1838 nous en a donné un exemple en Canada: Cliterow et ses séides condamnèrent à mort de Lormier et ses compagnons, malgré l'éloquence de Drummond.

insurrections éclataient. Robert Emmet résolut de s'emparer du Château de Dublin. Fait prisonnier, on lui fit un semblant de procès, qui se termina tard, le soir du 19 septembre 1803; le lendemain, de grand matin, il portait sa tête sur l'échafaud. John Curran, qui était opposé aux amours de sa fille avec Emmet, refusa de le défendre. On l'accuse d'avoir été aussi la cause indirecte de la mort d'Emmet.

On dirait que la soif du sang fut alors inextinguible chez l'Anglais; aussi s'en montra-t-il très avide contre tous ceux qui avaient aidé Emmet. *L'Habeas corpus* fut suspendu et *l'Insurrection Act* fut passé. L'Angleterre punissait toujours sans jamais rien faire pour enlever les causes de ces malaises et de ces insurrections. Pitt reprit le pouvoir en 1804, sur la promesse, qu'il fit au roi, de ne plus rien exiger pour les Catholiques d'Irlande.

Quelle triste figure que ce Georges III! Les vains efforts du parti catholique et la volonté bien connue du roi de les anéantir complètement donnèrent naissance au parti orangiste, dont le but était de supporter la Couronne aussi longtemps que celle-ci serait en faveur de la suprématie protestante en Irlande.

La corruption, la fraude, la dilapidation, la rapine et l'injustice gouvernaient encore en ce pays à la mort de Pitt. Son successeur, l'éloquent Fox, à la langue de feu, ne put rien faire non plus, quoique ses sympathies fussent assez favorables à la réforme de certains abus. Sa mort enleva tout espoir à l'Irlande. Cependant les insurrections s'y perpétuaient dans le peuple, et les hommes éminents ne cessaient de pétitionner le gouvernement pour le redressement de leurs maux séculaires.

Enfin, après une longue attente, en 1807, un Catholique, pour la première fois, se mit à la tête de son parti et ce Catholique, cet homme éloquent qui a

tant fait pour son pays, c'était le grand Daniel O'Connell. L'agitation en faveur du rappel de l'Union et l'émancipation des Catholiques croissait toujours. Henry Grattan (mort en 1820) et Sir Henry Parnell, grand oncle de Charles Stewart Parnell, le chef actuel du *Home Rule Party* en Irlande, étaient les avocats de l'émancipation dans le parlement anglais. Richard Lalor Sheil, l'émule d'O'Connell, presque aussi éloquent que son chef, et ce dernier préparèrent divers actes qui furent présentés à la Chambre, pourvoyant au paiement du clergé catholique, à l'émancipation et à l'abolition de la taxe des 40 shellings sur les maisons des propriétaires francs-tenanciers. Ces mesures, écoutées assez favorablement par la Chambre des Communes, furent repoussées par celle des Lords, grâce à l'opposition du duc d'York.

L'agitateur O'Connell, fin, perspicace, avocat savant, esprit subtil, découvrait bientôt que l'Acte défendant aux Catholiques de siéger en Parlement ne les empêchait pas de se faire élire. En conséquence il se présenta en 1828 pour la Chambre des Communes, dans le comté de Clare.

Naturellement il refusa de prêter le serment exigé, dont le but était d'exclure les Catholiques du Parlement. Son refus créa une immense agitation qui fit peur à l'Angleterre. Aussi le *test* fut-il aboli, en 1829. Mais comme cet Acte, digne des Néron de Rome, venait d'être anéanti, quand O'Connell se présenta de nouveau en Chambre, on voulut lui faire prêter serment d'après l'ancienne formule, vu que cette loi était en force lors de son élection en 1828. O'Connell refusant de nouveau, résigna son mandat pour se représenter dans Clare. Il obtint cependant le privilège d'être entendu à la barre de la Chambre. Il y plaida, avec une éloquence sans égale, son droit à prêter serment d'office en vertu du nouvel acte.

Cent seize députés votèrent dans son sens et cent quatre-vingt-dix contre; mais déjà l'on vit que l'idée de l'émancipation avait fait un chemin immense. La même chose s'est répétée, ces années dernières, à propos du *Home Rule*.

En abolissant le *test act*, le Parlement anglais, dans le but d'empêcher la réélection du grand patriote irlandais que l'on commençait à craindre, abolissait le même jour et à la même séance, l'ancienne franchise et élevait le sens électoral. Vains complots, projets odieux et insensés. O'Connell, en dépit des machinations des Lords, fut réélu et prêta serment sous la nouvelle loi, le 4 février 1830.

Le *défranchissement* des locataires créa un vaste mécontentement en Irlande et O'Connell en profita pour rappeler à son pays que l'émancipation des Catholiques devait être l'un des moyens d'obtenir le rappel de l'Union. Il fonda en conséquence la société dite des *Amis de l'Irlande*. Elle fut abolie par le Parlement; O'Connell en établit une autre: celle de l'*Association anti-unioniste*. Non seulement elle fut déclarée illégale, mais son chef fut arrêté pour sédition et convaincu. Son jugement ne fut jamais prononcé et O'Connell, remis en liberté, recommença son agitation avec plus de courage, d'énergie et de force.

En dépit des efforts des patriotes, en 1832, l'Angleterre jeta un autre défi à l'Irlande en défranchissant de nouveau un grand nombre d'électeurs. Les mesures de coercition sévères, telles que l'acte insurrectionnel et autres, ne maintenaient plus le torrent. On entendait le bruit de l'orage grondant; la foudre menaçait. O'Connell, dont la voix était mélodieuse et suave comme une harpe d'Eolie, quand il s'apitoyait sur les malheurs de sa patrie, devenait terrible quand il tonnait, dans le Parlement, contre les oppresseurs

de l'Irlande. Ses yeux lançaient des éclairs et sa parole de feu semblait diriger la foudre; on aurait dit que ses mains étaient pleines de furies prêtes à s'élançer contre les bourreaux de l'Irlande. Ceux-ci tremblèrent pour la première fois depuis des siècles. C'est que dans ses inénarrables infortunes, dans sa longue agonie, dans son atroce martyre, l'Irlande s'était donné un fils, un chef, un héros, un vengeur.

La question des dîmes, payées par les Catholiques à l'Eglise anglicane, s'imposait à l'attention d'O'Connell. Malgré ses armées, sa police, ses affidés, ses sbires, que l'Angleterre tenait pour aider au clergé anglican à collecter les dîmes, en 1833, il y avait un million deux cent cinquante mille piastres d'arrérages. Un an après l'avènement de Victoria, en 1838, Lord John Russell crut devoir collecter ces dîmes des propriétaires, comme rente foncière, au lieu de les faire payer directement aux locataires, en sorte que ces derniers virent leurs rentes élevées en conséquence; c'était ouvrir une ancienne plaie avec un fer rouge. De là nouvelle indignation contre la rente, qui impliquait alors et le loyer du sol et la dîme protestante.

En 1845, le *Maynooth College Grant* créa une nouvelle excitation. Sir Robert Peel se montra favorable aux Catholiques. Gladstone résigna son portefeuille à cette occasion; son fanatisme presbytérien d'Ecosais l'emportait alors. Peel, pour contrebalancer les mauvais effets de sa libéralité au collège de Maynooth, créa les collèges royaux de Belfast, de Cork et de Galway, dont l'enseignement devait être exclusivement séculier. Ces collèges, appelés écoles sans Dieu, ne satisfirent personne, mais ouvrirent cependant une nouvelle porte aux Irlandais. Ils purent y envoyer leurs enfants et obtenir ensuite le droit à une Université catholique.

Le chef irlandais crut le moment opportun pour le

rappel de l'Union; le peuple fut de son côté; la classe dirigeante des commerçants, ruinés par de constantes agitations depuis l'Union en 1800, se montra moins favorable à cette mesure. La *Nation*, organe des patriotes, en 1847, avocassa le rappel et le grand apôtre de la tempérance, le Père Mathew, se rangea, avec tous ses amis, sous la nouvelle bannière.

O'Connell crut sincèrement au succès. Toute l'Irlande était avec lui. Ses voyages à travers le pays étaient des ovations continuelles. Sa parole, entendue partout, créait un immense enthousiasme. Quand l'esprit populaire fut monté à son plus haut point, O'Connell, qui ne voulut jamais de la rébellion à main armée, vit ses assemblées *proclamées*, en vertu des anciennes lois de coercition; lui-même fut jeté en prison.

Libre bientôt, mais abandonné par les esprits plus avancés qui voulaient une prise d'armes, O'Connell, brisé moralement et physiquement, partit pour Rome, qu'il n'eut pas la consolation de voir, car il mourut en route, à Gènes, le 15 mai 1847, laissant sa patrie dans une condition désespérée. Aux maux politiques vint aussi se joindre l'horrible famine, qui décima une fois de plus l'Irlande et qui jeta partout en Amérique des milliers de ses malheureux enfants. Le typhus se mit de la partie et des centaines de ces pauvres Irlandais périrent à Montréal, malgré les soins de nos prêtres et de nos religieuses, qui se dévouèrent pour eux. (1)

Le manque de récolte des patates en 1845, 1846 et 1847 fut la cause de la mort de 2,000,000 d'Irlandais par la famine; la nation ne resta plus alors qu'au nombre de 6,000,000.

(1) Les ministres protestants ne parurent guère dans les « sheds, » de peur d'apporter la maladie à leurs propres enfants.

Telle était la triste condition de l'Irlande à la mort du grand agitateur et du *Repeal Movement*.

LA JEUNE IRLANDE ET LE FENIANISME

Gavan Duffy, John Blake, Dillon et Thomas Davis, éditeurs et écrivains de la *Nation*, journal très populaire, dont les idées, plus avancées que celles du *Libérateur*, poussaient à la révolte, formèrent le nouveau parti de la « Jeune Irlande. » L'écho des idées de la *Nation* retentissait partout. Seward et Horace Greeley eux-mêmes déclaraient que les Américains s'empareraient du Canada si l'Angleterre tentait d'écraser le parti du « Rappel de l'Union. » Ledru-Rollin, au nom du parti républicain de France, affirmait que son pays était prêt à prêter main forte à la nation irlandaise.

A la *Jeune Irlande* se joignit une phalange de jeunes hommes devenus depuis célèbres, tels que William Smith O'Brien, John Mitchell, le fondateur du *United Irishman*, Thomas-Francis Meagher, la bouche d'or du parti, John Martin, l'éloquent Darcy McGee et autres. John Mitchell, fils d'un ministre protestant, et William-Smith O'Brien, membre pour Limerick et descendant de Brian Boru, se mirent à la tête du nouveau mouvement après l'insuccès d'O'Connell, la suppression de l'assemblée de Clontarf et l'emprisonnement du *Libérateur*.

Mitchell prit la direction du journal *The Nation*, après la mort soudaine du grand poète Thomas Davis, et prêcha ouvertement la révolution, la république et l'indépendance. Le parti de la guerre était formé. O'Brien y était opposé. Mitchell fonda le *United Irishman*; Thomas-Francis Meagher fut l'orateur de la section avancée de la jeune Irlande.

Devançant le parti des modérés, Meagher s'écriait

dans un de ses discours incomparables, faits contre les opinions de résistance passive d'O'Connell: « Je ne suis pas un de ces timides moralistes qui disent que la liberté ne vaut pas une goutte de sang. . . »

« Ah! de chaque coin de terre où l'héroïsme a eu un sacrifice ou un triomphe, une voix s'élève pour condamner à l'ignominie la tourbe servile qui prône une pareille maxime. »

Dans une autre circonstance, à l'occasion de la révolution française, refusant de maudire l'épée qui frappait sans cesse, il disait: « Maudire l'épée! jamais, car elle a été bénie par le Dieu des batailles depuis le jour, où, dans la vallée de Béthulie, une héroïne juive en arma son bras pour trancher la tête à un tyran pris de vin, etc. »

Aux juges qui vont le condamner à mort il dit: « Je ne suis point ici pour vous demander en tremblant cette vie que j'ai consacrée à l'indépendance de mon pays. . . Je l'offre, cette vie d'un jeune cœur, sur l'autel de ma patrie comme preuve de la sincérité avec laquelle je n'ai cessé un instant de parler et de lutter pour elle. . . »

« Non, malgré tout, je ne désespère nullement de mon pauvre vieux pays, de son bonheur, de sa liberté, ni de sa gloire. »

Condamné à mort, puis déporté aux Bermudes, Meagher réussit à s'échapper; il devint général dans les armées fédérales pendant la dernière guerre américaine. Nommé ensuite gouverneur de Nebraska, ce brave soldat se noya accidentellement dans le Missouri, en route pour son nouveau poste.

Le gouvernement anglais écrasa bientôt ces nouveaux chefs qui furent tous condamnés. L'exil de Mitchell aux Bermudes mit fin à cette nouvelle alliance libératrice et depuis lors, le système des évictions fut mis en force avec la plus cruelle rigueur.

Un million d'Irlandais laissèrent le pays de 1847 à 1857. Jamais on ne vit désolation plus triste. En toutes saisons l'on jetait de pauvres affamés en dehors de leurs misérables cabanons. Ces victimes mouraient de froid et de faim et les plus fortunées laissaient, pour toujours, leur île d'autant plus chère à leur cœur qu'ils y avaient plus souffert; car c'est une loi de notre nature de chérir davantage ce qui nous a coûté plus de maux, plus de sacrifices, plus de douleurs, plus de larmes. C'est en raison de cette loi mystérieuse de l'amour que les mères aiment si tendrement leurs enfants. L'on ne chérit guère ce qui ne coûte rien, la souffrance étant la mesure de l'affection humaine. (1)

Ceci nous fait mieux comprendre l'immense amour de l'Irlandais pour sa patrie et son brûlant patriotisme qui ne s'éteint jamais, sous quelque zone que le malheur ait chassé les enfants d'Erin. Toujours le son de la harpe fait palpiter son cœur; toujours l'hymne national le fait pleurer. (2)

(1) De 1800 à 1870 il y eut 40 statuts de coercition de passés en Angleterre contre les Irlandais, et de 1849 à 1882 il y eut 200,000 personnes expulsées de leurs demeures. Depuis 50 ans, voici la liste des « bienfaits » du gouvernement anglais envers l'Irlande.

| | | |
|------------------------------------------------------------------------------|-----------|------------|
| Mortes de faim | 2,500,000 | personnes. |
| Chassées de leurs demeures | 3,668,000 | " |
| Expatriées | 4,200,000 | " |
| Emigrants morts durant la traversée, sur des vaisseaux infectés | 75,900 | " |
| Emprisonnées sous les lois de coercition | 3,000 | " |
| Tuées dans la suppression des assemblées publi- ques | 300 | " |
| Pendues pour résistance à la tyrannie | 97 | " |
| Mortes dans les prisons anglaises | 270 | " |
| Papier-nouvelles (journaux) supprimés | 12 | |

(2) " Dear Harp of my country! in darkness I found thee
The cold chain of silence had hung o'er thee long,
When proudly, my own island Harp! I unbound thee,
And gave all thy chords to light, freedom, and song!

Malgré ces évictions, à cause des dépenses extravagantes des landlords, ceux-ci se trouvèrent dans l'embarras et le gouvernement dut leur venir en aide par une législation leur permettant de vendre leurs propriétés, sous autorité de justice.

Les locataires avaient encore plus besoin de secours législatifs que les propriétaires; alors eut lieu une conférence à laquelle le Dr Sir John Gray, le propriétaire protestant du *Freeman's Journal*, Mr Greer, avocat presbytérien et Frederick Lucas, éditeur catholique du *Tablet* étaient présents. Le but de cette réunion était d'obtenir une législation plus équitable au sujet de la rente des terres. Cette circonstance donna lieu à la naissance de la *Brigade irlandaise* en parlement et au parti du *Droit des tenanciers*. Malheureusement ce furent les escrocs, John Sadlier et son frère James, William Keogh et Edmond O'Flaherty, qui en prirent la direction. Ces banquiers frauduleux, achetés par le pouvoir, contribuèrent à achever la ruine de l'Irlande.

Le parti des *United Irishmen* engendra celui du « Rappel de l'Union, » ce dernier produisit celui de la « Jeune Irlande », lequel à son tour donna naissance à la *Phoenix Conspiracy*, qui dégénéra bientôt en « fénianisme. »

Les Féniens se recrutèrent parmi d'anciens soldats de la guerre de sécession en Amérique, et des sommes considérables furent mises à leur disposition. Le Canada fut envahi le 31 mai 1866; mais les États-

The warm lay of love and the light note of gladness
 Have waken'd thy fondest, thy liveliest thrill;
 But so oft hast thou echoed the deep sigh of sadness
 That e'en in thy mirth it will steal from the still.

" Dear Harp of my country! farewell to thy numbers,
 This sweet wreath of song is the last we shall twine,
 Go-sleep with the sunshine of fame on thy slumbers,
 Till touch'd by some hand less unworthy than mine.

Unis s'interposèrent et l'armée d'invasion dut rebrousser chemin. Les Féniens voulaient s'emparer de l'Irlande; mais leurs plans furent dévoilés et le résultat fut encore l'échafaud et l'exil pour un grand nombre d'Irlandais.

Le pays souffrait toujours et ces spasmes violents indiquent assez sa malheureuse condition. L'Eglise d'Etat, dont la collection forcée des dîmes seules avait coûté près d'un million de vies et avait fait répandre assez de sang pour remplir toutes les églises protestantes du pays, fut enfin abolie en 1868 par Gladstone. Cet acte de justice fera l'honneur éternel de ce célèbre homme d'état.

La « question agraire », la seule qui n'avait pas encore obtenu de règlement, devint le pivot de l'Opposition irlandaise en parlement. Elle donna naissance à un grand nombre de sociétés secrètes. On dit parfois que le fermier irlandais n'est pas industriel; c'est une calomnie. Quand il a amélioré sa terre, invariablement ses rentes sont augmentées. A quoi lui servent donc ses travaux et ses sueurs, sinon à enrichir et à engraisser ses oppresseurs? Voilà pourquoi

If the pulse of the patriot, soldier, or lover,
 Have throbb'd at our lay, 'tis thy glory alone;
 I was but as the wind, passing heedlessly over,
 And all the wild sweetness I wak'd was thy own!"

les revenus diminuèrent constamment dans ce beau et fertile pays. Et l'Angleterre, aveuglée par je ne sais quel démon de la rapine et de l'injustice, s'acharne toujours et recule sans cesse la solution d'une question qui pourrait bien, avant longtemps, contribuer à son déclin.

HOME RULE

Depuis, l'Union d'Irlande est gouvernée par la coercion, par la tyrannie, par le fer, le feu, l'exil et l'échafaud. Ces mesures iniques, indignes du monde civilisé, donnèrent lieu, en 1873, au grand mouvement national actuel du *Home Rule*. Le Protestant Isaac Butt en fut le premier chef. Par ce *Home Rule*, l'on demande simplement ce que l'Angleterre a accordé au Canada et à toutes ses colonies, un gouvernement national indépendant en matières de législation locale. Butt fut remplacé comme chef de parti par un autre chef protestant, l'honorable et énergique Charles Stewart Parnell, qui, espérons-le, conduira son parti à la victoire. Ses lieutenants sont Michael Davit, Justin McCarthy, Dillon, Sexton, Harrington, O'Brien, Arthur O'Connor, John O'Connor Healy, Sir Thomas H. D. Esmond, E. D. Gray, T. D. Sullivan, etc. Le gouvernement les emprisonne, les persécute; n'importe, la souffrance et le sang sont les deux avocats les plus puissants auprès du ciel. La victoire arrive.

Le sang de l'Irlande a été une semence de catholicisme par tout l'univers. Si le sang répandu injustement attise l'enfer, il embellit également le ciel. Que les bourreaux continuent leur oeuvre; les martyrs recevront bientôt leur récompense, en rendant à la patrie ses antiques libertés et en donnant au ciel des millions de saints. Car c'est en vain que l'Angleterre, par ses tyrannies odieuses et sanglantes, croit effacer à jamais l'Irlande, son histoire, sa foi, ses oeuvres. Toujours les enfants de saint Patrice montreront à l'univers leurs glorieuses blessures; toujours la foi illuminera leur front de ses purs rayons. Moore l'a dit avec vérité:

" The gem may be broke
 By many a stroke,
 But nothing can cloud its native ray;
 Each fragment will cast
 A light to the last,
 And thus, Erin my country, though broken thou art,
 There's a lustre within thee that ne'er will decay. "

S'il nous était permis de donner un conseil aux Irlandais d'Amérique, nous leur dirions : « Frères ! pourquoi ne vous unissez-vous pas avec vos amis, les Canadiens-Français ? Pourquoi supportez-vous toujours les adversaires de ces derniers en toutes circonstances ? Ne sommes-nous pas unis par des liens de fraternité et de foi ? Nos intérêts ne sont-ils pas les mêmes ? Vos luttes n'ont-elles pas été les nôtres ? Nos coeurs ne battent-ils pas à l'unisson des vôtres ? Une bonne fois, épaulés contre épaulés, coeurs contre coeurs, la main dans la main, marchons unis et forts vers nos grandes destinées ! Portons haut notre étendard, celui de saint Jean-Baptiste et de saint Patrice, et l'avenir est à nous. »

Courage, ô noble Irlande ! S'il fallut le sang d'un Dieu pour racheter le péché de la première femme, il a fallu sept siècles de ton sang pour racheter celui de la malheureuse Devorgilla. Les gémissements de tes enfants, jetés par l'oppression systématique qui les écrase sur tous les rivages du monde retentissent sans cesse chez tous les peuples, et demandent au ciel et à la terre une vengeance qui arrivera tôt ou tard.

Car, ô Irlande catholique ! tu ne t'es courbée ni devant l'apostasie de l'Angleterre, ni devant la persécution d'Elisabeth, ni devant le feu de Cromwell, ni devant le fer de Guillaume d'Orange, ni devant la famine, qui si souvent te décime, ni devant l'avarice des lords qui t'ont dépouillée injustement de ton sol. Et pour te récompenser de ton inaltérable fidélité à

Dieu et à saint Patrice, le ciel te conservera toujours et ta religion et ta foi et tes larmes et tes espérances et ton territoire et ton nom, alliés à celui de tes oppresseurs. Aussi, dit-on encore en parlant des îles britanniques: le royaume-uni d'Angleterre et d'Irlande. Car le Seigneur a toujours ses vues providentielles sur ton peuple de martyrs.



PANEGYRIQUE

DE

Messire Edouard Crevier, V.-G.

*Discours prononcé à la distribution des prix au
Petit Séminaire de Sainte-Marie de Monnoir,
le 30 juin 1881.*

Monsieur le Supérieur,

Mesdames et Messieurs,

Chers anciens condisciples,

Il y a vingt ans, dans une circonstance analogue, à pareille époque, à la même heure, dans cette même enceinte, et à cette même tribune, vous m'auriez demandé des joies, des rires et des chants; aujourd'hui, je ne sais quelle tristesse envahit cette salle, et M. le Supérieur, en exigeant de moi un souvenir, vous m'imposez des larmes. La joie est l'expression momentanée du bonheur; elle peut s'improviser quelquefois; la douleur s'impose toujours.

Vos regards inquiets m'interrogent; et je lis, sur vos traits assombris, que quelque chose, ou plutôt, que quelqu'un vous manque en cette occasion.

Qui attendez-vous donc? La mort a-t-elle jamais rendu ses victimes? Hélas! il est vrai, dans de semblables solennités, pendant un quart de siècle, la place

d'un vieillard vénéré était là, devant moi, au centre de cette ceinture d'amis qui m'environnent.

Toujours un auditoire sympathique attendait, avec une fébrile impatience, un mot d'encouragement de sa bouche éloquente qui ne s'ouvrait jamais que pour bénir, pour encourager, pour répandre des consolations autour de lui, pour faire aimer le vrai, le bien et le beau.

Aux accents vénérés de cette voix amie, bien souvent des larmes ont mouillé votre paupière. Vous vous surpreniez à répandre vos douces joies sous les dehors trompeurs de ce que le monde croit n'être que l'expression de l'amertume! Comme si la joie n'avait aussi parfois ses larmes! Comme si le cœur humain n'était pas une lyre *multisonore*, apte à rendre tous les sons en même temps! à reproduire tous les sentiments à la fois!

Le bonheur est plus expansif; la douleur plus concentrée: celui-là se manifeste à l'extérieur; celle-ci agit à l'intérieur. Et, si les grandes joies, — filles de la satisfaction, — n'ont jamais assez d'éclat, les grandes douleurs, — enfants du souvenir, — ne semblent jamais assez muettes.

Les plus poignantes de toutes sont celles qui se réfugient dans le plus profond de l'âme, où il est plus difficile de les en arracher, pour les exprimer par la parole humaine.

Le silence, la stupeur, la consternation en sont quelquefois les signes les plus éloquents et qui seuls leur conviennent.

Ces douleurs muettes et inconsolables, anciens amis, nous les ressentons tous à la pensée du nouveau cercueil qui contient les restes de celui que nous avons aimé comme un bienfaiteur, que le monde a honoré comme un grand, que les pauvres ont chéri comme un père, que les fidèles ont vénéré comme un apôtre.

Son éloquente voix demeure silencieuse; mais ne vous semble-t-il pas encore entendre son retentissant écho se répercutant sur les murs de cette salle, dans la chaire de Ste-Marie, au sein des grandes assemblées religieuses et jusque dans le sanctuaire le plus intime de vous-même, — votre propre conscience? Ainsi, pourquoi ne vous contentez-vous pas de vos souvenirs?

Que me demandez-vous de plus? des larmes? elles perlent déjà à votre paupière. De la reconnaissance? tout ce qui vous entoure en témoigne. Des consolations? la mémoire de ce juste doit vous suffire.

Ah! pourquoi faut-il, après une si longue absence, nous rassembler autour d'une tombe? Vous, mes anciens amis, que cette mort seule a pu réunir, que venez-vous faire ici? Quel est le tourbillon qui vous a emportés si loin? quel est le vent qui vous pousse? quelle est la vague qui vous rapporte?

Vos illusions sont-elles les mêmes qu'il y a vingt ans? Vos espérances d'alors ne sont-elles pas évanouies comme vos rêves? Vos gais éclats de rire, — de ce bon franc rire d'écoliers, — reviennent-ils encore?

Vous, pieux lévites du sanctuaire, qui avez choisi la meilleure part de ce monde, et probablement de l'autre; vous, magistrats graves, avocats habiles, médecins inquiets, notaires affairés, politiques tourmentés — dites, qui vous a conduits ici? si ce n'est pour répandre encore une prière commune, — salubre aumône des vivants, — pour verser encore une larme silencieuse, — suprême consolation des morts, — sur celui que nous avons aimé et qui, en partant, des sphères froides du tombeau, nous disait encore: « Mes amis! je vous laisse pour un peu de temps, au ciel nous nous reverrons. »

I

Edouard Crevier, quatrième et dernier enfant d'Antoine Crevier et de Françoise Chevretils, naquit le 5 novembre 1799, au Cap de la Madeleine, près des Trois-Rivières, P. Q., au milieu de ces paisibles campagnes où les grandes notions chrétiennes s'étaient parfaitement conservées. Sa famille, venue de France, s'était établie à Québec dès 1639; un de ses ancêtres seigneur de St-François, marié à une de Hertel, y avait péri aux mains des Iroquois. Jeanne Crevier (1652), épouse du gouverneur des Trois-Rivières, Pierre Boucher, devint la souche des DeBoucherville, des Taché, des Hertel de Rouville, des Baby, des Montplaisir, des LaBroquerie, des de Niverville, des Montbrun, des DeGrosbois, des DeGrandpré, des Duvernay et des Laperrière, tous alliés au Rév. Messire Crevier qui ajoutait à son nom celui de Bellerive, qu'avait adopté son ancêtre Christophe, sieur de la Meslé, fixé aux Trois-Rivières en 1667.

Sa famille jouissait de belles distinctions et avait occupé plusieurs charges honorifiques et importantes à cette époque. Son père occupait le poste distingué de capitaine de milice et de juge de paix de Sa Majesté, — charges qui ne s'octroyaient alors qu'au vrai mérite.

Par sa mère, Françoise Chevretils, — tante de l'excellent et patriotique curé de Ste-Anne du bout de l'Ile, — le futur fondateur de ce Petit Séminaire, qui est nôtre par le coeur, par la reconnaissance et par l'amour, se trouvait aussi allié à l'une de nos plus chrétiennes et de nos meilleures familles canadiennes. La mère est la véritable éducatrice de ses enfants; ceux-ci seront, dans la suite, règle générale, ce qu'elle les aura faits pendant leur enfance.

Quelques années avant sa naissance, un malheur irréparable, aux yeux du patriotisme, était venu fondre sur cette colonie. Les armes victorieuses des Montcalm, des Lévis, des Bourlamarque, des Bougainville et de leurs héroïques compagnons, en y jetant leur dernier mais sanglant éclat, n'avaient fait que précipiter notre chute !

L'Angleterre avait comploté depuis longtemps notre anéantissement complet ; aux yeux des sages d'alors, notre ruine était certaine.

Mais quand Israël était sans roi, Dieu lui suscitait encore des Prophètes, et ces chefs naturels de son peuple étaient appelés à le commander, à le conduire, à le préserver d'une complète destruction.

Moïse résume en sa personne tous les attributs du suprême commandement et seul il sauve son peuple ! Les merveilles antiques se sont renouvelées pour nous, lors de la conquête ! Humainement parlant, nous étions à jamais perdus, mais comme si Dieu eut voulu manifester plus clairement sa protection, comme s'il eut voulu démontrer qu'il se chargeait seul de notre avenir national et religieux, sur ce coin de terre bénie du Canada, nous fûmes sauvés providentiellement ; car, le découragement dans l'âme, les Grands, les Seigneurs, les Guerriers nous abandonnèrent. Mais si les Joas ne sont plus, des Joïada nous restent, et avec eux seuls :

Nous sommes tous restés, nous, fils de la roture,
Pour cultiver ces champs noblement défendus,
Pour donner à nos morts la sainte sépulture
Et recueillir partout nos vieux drapeaux perdus.

Le célèbre homme d'état anglais qui avait précipité notre abandon de la part de notre mère-patrie, William Pitt, n'était qu'un instrument dans les mains de Celui duquel toutes les nations relèvent, pour nous

faire éviter l'abîme moral où la France révolutionnaire et corrompue du temps allait nous précipiter infailliblement.

Dans un moment de crise, de malheur, de difficultés ou de catastrophes publiques, ce qu'il faut à un peuple, c'est un autel, premier étai sur lequel s'appuie son existence morale qui est alors sa seule force, l'unique gage de son avenir national.

Or, l'autel réclame le sacrificateur qui ne saurait être autre que le prêtre, auquel seul fut donnée l'efficacité du sacrifice dans toute sa plénitude.

Médiateur entre le ciel et la terre, s'il touche aux hommes par ses sens, il atteint les anges par ses facultés spirituelles, dépouillées de toutes les attaches d'ici-bas. Voilà sa grande force, sa grande puissance, son grand prestige.

Il commande au Ciel! et à l'instant celui-ci s'abaisse!

Il parle aux peuples, et ceux-ci obéissent à sa voix qui est l'écho du verbe éternel. Aussi, le prêtre de tous temps a-t-il été le symbole de la Puissance, l'objet de la vénération, l'intermédiaire du salut, le rempart protecteur des nations contre les torrents de maux qui venaient fondre sur elles, pendant le déroulement successif de la longue chaîne des âges.

Les sages d'ici-bas, contre Dieu, commettent parfois de singulières méprises.

L'Angleterre avait juré la ruine du peuple canadien, et elle lui laissait ceux qui pouvaient seuls le défendre et le sauver efficacement — ses pasteurs, ses guides, ses consolateurs, ses apôtres, ses prêtres.

Le ciel se jouait ainsi des vains complots; il se moquait ainsi de ses pervers desseins, car, la croix avait vaincu le monde, et le prêtre portait la croix. Et son cœur était rempli de patriotisme; de son âme irradiait la mansuétude, et ses mains étaient

pleines de bénédictions qui se répandaient dans l'âme de nos pères, comme la bienfaisante rosée du matin, au sein de nos prairies en fleur.

Et avec le prêtre, le peuple espéra de nouveau; et avec lui il combattit, sans courber la tête. La dernière vertu qui meurt chez nous, est toujours l'espérance!

Mais à cause de la sublimité de leur vocation, Dieu prend un soin extrême de ceux qu'il appelle, du haut de Sa Majesté, à un si saint mais si redoutable ministère. Il orne même le coeur de leurs parents de toutes les grandes vertus.

Aussi ceux de feu Messire Edouard Crevier, en sont-ils de parfaits modèles; sa mère était une femme forte par le coeur, grande par l'humilité, charitable comme un apôtre, dévouée comme un ange.

Rien ne fut négligé par elle pour inculquer au coeur, encore tendre, du jeune Edouard, les grands principes de vertu, d'abnégation, d'humilité, d'amour du travail qui seront l'arôme de sa vie, et surtout cette ardente charité qui ornera à jamais sa couronne d'un si brillant éclat.

Car, les premières impressions subsistent toujours!

Quand Edouard naîtra, son frère, Joseph, déjà âgé de treize ans, en sera le parrain. Et, vous savez, si, plus tard, il ne lui a pas rendu tous les devoirs mêmes d'un bon père.

Joseph donnera son dévouement et recevra de l'or. Edouard prodiguera son or, comme ses consolations, et quand il n'aura plus rien, il s'adressera au coeur de son frère, il ira vers Joseph, il fera appel à la faiblesse de son parrain. Ce que le frère refuse, le parrain l'accorde! Car, si la voix du sang n'est pas toujours entendue, celle de l'affinité spirituelle est plus caressante, plus douce, plus insinuante, plus irrésistible.

Joseph avait l'âme haute : encore plus haut était le cœur d'Edouard. Joseph était plus débonnaire, Edouard plus fier. Joseph plus rieur, Edouard plus sarcastique. Joseph plus aimable, Edouard plus attrayant. Joseph plus populaire, Edouard plus digne. Joseph plus libre, Edouard plus austère. Joseph amassait plus de trésors terrestres, Edouard s'occupait davantage des trésors célestes.

Cependant, aux jours de détresse et d'extrême besoin, Joseph sera la Providence vivante d'Edouard et lui facilitera les moyens de poursuivre ses grandes œuvres qui seront à jamais l'honneur, la gloire et la couronne de ces deux saints vieillards, toujours unis pendant leur longue vie, comme ils seront inséparables dans la tombe.

Si pour tous la mort est la décomposition du corps, pour eux elle fut la résurrection de leurs grandes âmes trempées par l'épreuve et régénérées dans le travail, le sacrifice, l'union et l'amour.

A quatorze ans, Edouard Crevier entrait au Collège de Nicolet. Son frère, Joseph, devait l'y avoir précédé de plusieurs années, puisqu'il en était alors l'économiste. Comme les études de ses frères, Joseph et Frédéric, avaient obéré ses parents, Mgr Plessis, qui venait, aux examens de 1813, de couronner Frédéric, se chargeait de venir en aide au jeune Edouard.

Dès lors ce dernier se faisait remarquer par une invincible énergie qui ne s'est jamais démentie, par un grand amour du travail et par une tendre pitié. Il possédait déjà ce don des larmes, dont la source ne s'est tarie que le soir du vingt deux janvier dernier, (1881) quand un moment avant de fermer à jamais à notre lumière cet œil pénétrant que vous lui avez toujours connu, il me pressa les deux mains dans les siennes en signe de dernier adieu.

Dès l'âge de douze ans, feu Messire Crevier lais-

sait déjà entrevoir des prédilections marquées pour sa vocation. Dans sa chambre, il s'était construit un petit oratoire où il jouait au prêtre, en y disant la messe et en y prêchant si bruyamment à ses petits camarades, que sa bonne mère était obligée de le rappeler à un peu plus de silence.

Quoique très bon, très tendre, très humble, et très enclin au pardon, le jeune Edouard pourtant était vif, emporté, volontiers et colère, mais il sut tout de suite, même au commencement de ses études, acquérir ce puissant empire sur lui-même qui ne lui fit jamais défaut, même au plus fort des luttes ardentes qu'il eut à soutenir pour le maintien de ses droits, dans les intérêts du respect à l'autorité et pour le bien de la patrie et de la religion.

Il fut un bon élève, un aimable compagnon, un étudiant modèle. Ayant eu la douleur de perdre sa bonne mère un an après son entrée au collège, il adopta Marie, mère des orphelins, pour la sienne. En retour, la protection de celle-ci ne lui fit jamais défaut: aussi fut-il généralement heureux dans ses études.

Ses anciens maîtres et condisciples conservèrent toujours de lui les plus agréables souvenirs.

Le cadre que l'on m'a assigné aujourd'hui, ne me permettant pas d'entrer dans de très longs détails sur les vertus de M. Crevier, comme prêtre, ⁽¹⁾ je ne ferai que les signaler pour vous retracer ses nombreux bienfaits comme citoyen, comme patriote et comme ami de son pays, et surtout des pauvres et de la jeunesse; cependant il m'eut été bien plus doux de vous découvrir tous les trésors abondants de sa grande âme d'apôtre. Il y aurait tant de charmes à

(1) Messire Gravel devait les faire connaître d'une manière spéciale. Malheureusement des circonstances incontrôlables l'ont empêché de se rendre à l'heure indiquée.

faire ressortir toutes les beautés de la vie intime de notre fondateur !

II

M. Crevier, par la régularité de sa vie collégiale, par sa tendre piété, par son amour excessif du travail, avait conquis l'estime de ses supérieurs à un tel degré, qu'ils ne voulurent pas s'en séparer. Il devint professeur à ce collège de Nicolet, qui a fourni depuis à l'Eglise tant d'illustres sujets et à la patrie tant de grands citoyens.

Quatre ans durant, de 1821 à 1825, notre fondateur se dévoua à la tâche ingrate de l'enseignement. Le professorat exige de grandes aptitudes, une patience d'ange, une longanimité à toute épreuve, un ascendant légitime sur les élèves, par le savoir, l'autorité, la science du commandement, l'ordre et le dévouement. Le jeune professeur s'y montra bien digne de la haute position, toute de sacrifices et de confiance, à laquelle ses supérieurs l'avaient appelé. Le fait qu'on lui avait confié la classe de philosophie, pendant ses deux dernières années passées à Nicolet, témoigne assez haut de ses talents transcendants et de ses succès dans l'enseignement.

Effectivement, M. Crevier avait un esprit vif, une intelligence si claire, une aptitude si grande, une activité si soutenue, qu'il saisissait à la fois les problèmes les plus délicats; qu'il embrassait toutes les questions les plus ardues. Il s'était préparé par de fortes études, pendant sa jeunesse, à la fertile carrière qu'il devait fournir dans la suite.

Appuyé sur d'aussi solides bases, M. Crevier pourra faire face à toutes les situations; pourra remplir toutes les charges. Pas un théâtre qui soit trop vaste

pour son savoir; pas une position qui soit trop haute pour qu'il ne puisse l'atteindre.

Dans le monde, il aurait été le plus habile et le plus entraînant des tribuns. Vivant à l'époque la plus tourmentée de notre histoire, sa place aurait été marquée à la tête de nos plus grands patriotes! Le ciel l'appelait à d'autres destins. Dans la chaire, il fut l'un des prédicateurs les plus éloquents, les plus convaincus et les plus efficaces.

Docile, soumis, fidèle à sa vocation, il avait fait le sacrifice entier de sa vie à son Dieu; il ne regardera jamais en arrière. Il suivra constamment la grande voie du devoir, de l'obéissance, de l'abnégation et de la charité.

Ce fut Mgr Plessis, son bienfaiteur, qui, en 1825, le 2 octobre, le fit prêtre à Québec. Ce devait être une des dernières ordinations de ce grand évêque, de ce dévoué patriote; car la mort venait le frapper quelques semaines après, à son propre travail, le 4 décembre de la même année.

A cette même époque, l'on retrouve Messire Crevier dirigeant le collège naissant de St-Hyacinthe. Le couvent de cette ville réclame aussi ses soins et il secourt encore M. Girouard dans le service de sa paroisse! ce qui ne l'empêche pourtant pas d'aider ses confrères voisins dans les concours, les retraites et les neuvaines, car son éloquence était déjà très populaire. Il parlait au coeur et à la foi; sa diction était pure, sa parole suave, son argumentation solide, son regard énergique, son geste noble; sa pensée, toujours chaleureusement exprimée, en faisait un prédicateur distingué.

M. Crevier a laissé de toutes parts, où les circonstances l'on conduit, de très agréables souvenirs.

Mgr Raymond, supérieur du Petit Séminaire de St-Hyacinthe, rappelle, dans les lignes suivantes,

pleines d'éloquence, de vérité, de gratitude, ce que notre bien-aimé fondateur a fait pour le collège naissant de St-Hyacinthe, placé alors dans de grandes difficultés, inhérentes à la plupart des nouvelles maisons d'éducation :

« M. Crevier, nous écrit Mgr Raymond, qui venait d'être ordonné prêtre, est arrivé au collège de St-Hyacinthe comme directeur au commencement de l'année scolaire, en 1825. Il était connu d'avance bien avantageusement dans cette maison, par tout ce qui avait été dit de lui par son condisciple, M. Prince, qui y avait passé l'année précédente, comme Professeur de Philosophie.

« Aussi fut-il accueilli avec joie et avec confiance; il réalisa l'espérance qu'on avait mise en lui. »

.....

La discipline du collège était un peu relâchée; une plus grande surveillance était devenue nécessaire.

« M. Crevier eut beaucoup à faire pour rétablir la régularité qui doit régner dans une maison d'éducation. Il se mit à cette oeuvre avec le zèle et le dévouement qui l'ont si éminemment distingué. Il fit plusieurs règlements propres à faire tout marcher avec ordre, et veilla avec soin, à ce qu'ils fussent exécutés. Il sut assurer son autorité et s'attirer le respect des élèves par la gravité et l'expression de dignité qui, dès lors, se trouvaient en lui.

« En même temps il se concilia leur confiance par cette bonté de coeur qui l'a toujours caractérisé.

« Il eut des difficultés à surmonter; certains élèves avaient un esprit d'insubordination; mais sa fermeté et sa sévérité même lorsque les exigences l'exigeaient lui valurent un plein succès.

« Il fut patient, charitable dans ses procédés, et toujours fidèle au devoir, tout en travaillant coura-

geusement et efficacement au maintien de la discipline. Il reprochait les fautes avec force, mais néanmoins avec certains égards pour les coupables qu'il s'efforçait toujours d'encourager, en exprimant la confiance que leur conduite future serait une digne réparation de ce qu'on avait pu trouver de blâmable en eux. Il édifiait aussi beaucoup par sa régularité aux exercices, sa charité et sa discrétion dans ses paroles et son vif esprit de foi et de piété.

« M. Crevier avait un profond respect pour le fondateur du collège et il entretenait ce sentiment dans les élèves qu'il excitait, en même temps, à la reconnaissance à son égard. Il fit célébrer la fête de M. Girouard avec une grande pompe.

« Ce fut à la fin de sa première année de directorat que se termina le premier cours d'études. Il donna huit prêtres au clergé. On peut dire que ce résultat, qui réalisait les espérances du fondateur, était dû, en partie, aux lumières et au zèle de M. Crevier qui a joui d'une grande confiance comme directeur spirituel.

« Il passa l'année 1827 en qualité d'économiste du collège de St-Hyacinthe. Il rendit comme tel de grands services à cette maison. » Tel est le beau témoignage que porte de notre regretté fondateur, Mgr Raymond. Témoignage vrai que personne n'infirmera, car, c'est une peinture fidèle de ce que fut toute sa vie, votre ancien curé et notre bien-aimé Supérieur.

En 1828, à la fin de sa troisième année de prêtrise, Mgr Lartigue, premier évêque de Montréal, l'envoyait prendre la direction de la paroisse de St-Luc, que laissait alors, pour les missions sauvages, Messire Magloire Blanchet, qui devint ensuite évêque de Nesqually, en Orégon.

Sur ce nouveau théâtre, le jeune curé fit briller

toutes les grandes qualités de son coeur, un zèle ardent pour l'honneur de la religion, un dévouement sans bornes pour ses nouveaux paroissiens. Aussi y surmonta-t-il toutes les difficultés, y gagna-t-il l'affection de tous. Des écoles manquent, il en crée plusieurs; des améliorations sont nécessaires, il les mène à bonne fin, avec des ressources d'autant plus restreintes, que St-Jean et d'autres grands centres se détachent alors de sa paroisse, pour en former de nouvelles.

Le terrible choléra de 1832, qui décima davantage sa paroisse, le trouva partout, en même temps, distribuant ses consolations et ses soins aux nombreuses victimes de cette épouvantable épidémie.

C'est à ce moment d'angoisse pour son âme compatissante, qu'un saint vieillard qui avait su l'apprécier comme directeur du collège de St-Hyacinthe qu'il avait lui-même fondé, viendra l'arracher à ses fidèles pour lui imposer de nouveaux fardeaux. Messire Girouard venait frapper à la porte de son coeur, en le suppliant de vouloir bien aller prendre la direction de sa paroisse de St-Hyacinthe. Que refuser à la voix mourante d'un vieil ami? Il accepte; il était temps, M. Girouard ne devait pas même revoir sa chère paroisse, car, il tombait en chemin, à Varennes, chez son ancien ami. Semblable au vieil athlète qui a toujours livré de bons combats, il avait regardé la mort en face et sans pâlir, lui réclamant la couronne qu'il avait si bien méritée.

M. Crevier gardera la cure de St-Hyacinthe jusqu'au 4 novembre 1852, époque à laquelle Sa Grandeur Mgr Prince viendra en prendre possession à titre de premier évêque de ce diocèse.

La vie du nouveau curé de St-Hyacinthe y fut agitée souvent, orageuse parfois, laborieuse toujours.

Tout était à créer. Des asiles manquaient à la

vieillesse, les orphelins étaient sans abri, les pauvres sans soutien, les infirmes sans consolation, les malheureux sans espérances. Cette partie du pays était en proie à une violente agitation. Par les exactions, les injustices, les abus d'autorité et la morgue insolente de la plupart de ses administrateurs, l'Angleterre avait rendu son joug intolérable aux Canadiens.

Ceux-ci plus occupés de leurs maux politiques et extérieurs que de ceux des malheureux, n'avaient ni les moyens ni le temps de s'adonner aux grandes oeuvres publiques de philanthropie et de charité. Le curé obvierra à tout.

Sentant toute l'injustice de la mère-patrie à notre égard, il priera pour le succès de la cause canadienne; car, il sait qu'un peuple ne peut développer ses facultés ni atteindre ses hautes destinées que dans les limites de ses libertés religieuses, civiles et politiques.

Prudent dans ses conseils, sage dans ses avis, modéré dans ses opinions, habile dans ses actes, tenace dans ses projets, il dirige ses ouailles dans la voie de l'amour de Dieu et de la patrie, — le patriotisme n'étant qu'un écho du ciel, et une manifestation de l'amour de la Patrie.

Un peuple sans patriotisme est un peuple condamné d'avance à périr. Parmi les hymnes les plus enthousiastes, chez les anciens, l'on retrouve celles qui sont inspirées par l'amour de la patrie; et avant de l'oublier, dans leurs chants, leur langue se serait plutôt desséchée à leur palais. Messire Crevier sait quelle force l'on peut en tirer pour faire aimer l'Eglise qui le rend encore plus pur et plus sublime; de quel enthousiasme il embrasse, exalte cet amour, attise ce feu sacré pour faire aimer davantage son Dieu et en obtenir encore plus pour ses oeuvres de miséricorde et de bienfaisance.

Accusé d'avoir pris part aux événements de St-Denis, M. Crevier fut sommé, après l'insurrection, de comparaître devant ce tribunal militaire, d'inique mémoire, qui a si injustement condamné à l'exil et à l'échafaud une hécatombe de si nobles coeurs, de si dévoués et si sincères patriotes. M. Crevier, étant aussi brave qu'habile, se présente devant ses juges sans crainte comme sans faiblesse. Sa grande franchise le force à avouer au tribunal ce qu'il a fait en cette circonstance, mais son esprit fin et inventif lui fait trouver immédiatement une issue pour s'arracher des mains de ses persécuteurs. « J'ai favorisé mes compatriotes, dit-il, mais avec cette restriction mentale: si leur cause était juste devant Dieu. » Or, comme le major Clitherow et ses lâches n'entendaient rien aux choses de l'esprit, ils le renvoyèrent absout.

Des écoles manquent dans St-Hyacinthe; d'autres sont fermées ou négligées. Il en crée de toutes parts, sentant toute l'importance de la première éducation pour l'enfance. Nos lois régissant les fabriques se ressentent encore de l'état de transition par lequel passe notre pays; les arrêtés en sont mal conçus, les principes mal définis, l'application entraîne une suite de contestations et de difficultés. Le curé fera respecter l'autorité épiscopale, malgré tout. Vingt ans durant il soutint, de ses fortes mains, les assises mal étagées de nos fabriques.

Les journaux d'alors retentissent du bruit de ses luttes. Et, s'il reçoit de rudes coups, il en donne de plus graves encore.

Pendant ce temps-là sa dévorante activité ne lui permettra pas de se reposer. Un hospice manque à St-Hyacinthe. Il y consacra un héritage de 60,000 francs qu'une tante vient de lui laisser. Ses supérieurs craignent d'approuver son projet. Qui prendra soin de cet asile? Les religieuses sont rares,

les populations sont pauvres, les difficultés se dressent partout.

En véritable soldat, M. Crevier n'aimait guère les triomphes faciles. Il était accoutumé à vaincre; saint Joseph était son appui. Que pouvaient les hommes à l'encontre de ses desseins? Ce fut dans ces circonstances qu'il fonda, en 1842, l'Hôtel-Dieu de St-Hyacinthe; oeuvre toute de sacrifices de sa part, de charité pour les pauvres, foyer incandescent d'amour pour Dieu et d'où les actes du plus parfait abandon et du plus beau dévouement s'élèvent constamment vers le ciel comme un encens de la plus suave odeur.

M. le curé de St-Hyacinthe s'était donné un trouble immense pour faire préparer les matériaux nécessaires à la construction de son hôpital. Le bois en ayant été coupé à St-Pie, il fut transporté à St-Hyacinthe en radeaux, par la rivière Yamaska. Mais comme les eaux en étaient hautes, alors, les radeaux se brisèrent au-dessus de la ville. Le bois se charroyait au loin avec une grande rapidité. Sur ces entrefaites l'on vint annoncer cette triste nouvelle à M. Crevier. Celui-ci se met en prière. Que se passe-t-il entre le ciel et lui? Les avocats, assez profanes d'ordinaire, pénètrent rarement ces sortes de secrets. Mais, ce qui est parfaitement connu, c'est que ce bois, entraîné avec violence dans les rapides, s'arrêta tout à coup dans une petite anse, non loin de l'endroit où il devait être employé! Les justes commandent à la tempête et font servir les éléments à leurs fins qui sont la gloire d'en Haut. Si celui qui fait pousser deux brins d'herbe là où un seul croissait auparavant est un bienfaiteur de l'humanité, à combien plus forte raison M. Crevier fut-il l'un de ces bienfaiteurs? Sa philanthropie s'est élancée si haut qu'elle a atteint les hautes régions où commencent la charité

pour s'élever graduellement jusqu'aux sphères, encore plus ardentes, du divin amour.

L'Hôpital fut fondé au milieu de toutes sortes d'entraves: cette maison prospère sous les bénédictions d'en Haut, et elle pourra détacher, un peu plus tard, de son sein fécond, de nouveaux essaims de vierges dévouées qui iront porter leurs consolations de toutes parts, et viendront même, en cette paroisse, y butiner des amertumes, de la misère et de la pauvreté pour soigner des membres souffrants de la grande famille humaine à laquelle avait voué un culte si dévoué, feu messire Edouard Crevier. Il devra même aller, un jour, s'ensevelir dans cet asile. Car, il a méprisé les splendeurs, pour n'aimer que la pauvreté. Il devra mourir au milieu de ses chers pauvres, seuls sujets de son inépuisable compassion, comme Jésus, Marie et Joseph étaient les seuls objets de son ardent amour.

Son zèle ne se borne pas à St-Hyacinthe; il est plus expansif et bien qu'il desserve les paroisses de St-Dominique et de Ste-Rosalie, il semble que sa charité ait trop d'envergure pour se contraindre dans d'aussi étroites limites. On le retrouve partout où il y a du bien à faire, des pauvres à soutenir, des malheureux à consoler, des âmes faibles à fortifier, des travaux à exécuter.

Le Canadien-Français a été engendré à la Foi chrétienne en ce pays, dans le sang de ses martyrs et dans le dévouement de ses héros. Il doit tout à la religion catholique. Quand il l'abandonne, — ce qui est heureusement rare, — il se sépare volontairement du grand arbre de vie nationale, patriotique et religieuse. Bourrelé de remords, renié des siens, méprisé des protestants honnêtes qui vivent au milieu de nous, il traîne une existence honnie et misérable en ce monde, pour tomber, à sa mort, dans les mains d'un Dieu qu'il a renié et qui ne le connaît plus. Aussi

l'hérésie et l'apostasie sont-elles le plus grand malheur qui puisse atteindre un de nos nationaux. Or, ces plaies déshonorantes venaient de s'introduire à Milton, en ce diocèse. M. Crevier, dont la grande âme n'est fermée à aucune infortune, ira combattre cet ennemi nouveau. Aidé de son frère Joseph, il construit au centre de cette population infectée d'erreurs, un temple où le vrai Dieu sera vénéré, où la vérité vaincra et la délivrera de ce monstre qui avait osé lever la tête au milieu d'elle. Car, sa charité était inépuisable; elle s'accommodait à tout pour faire du bien à tous. Oh! l'ardente charité, comme elle est belle! comme elle est fructueuse auprès des malheureux! comme elle est puissante auprès de Dieu! comme elle pave richement de pierres précieuses la route de l'âme qui se consume entièrement pour elle! Mieux encore que les eaux de nos fleuves, qui, pompées vers les nues du ciel par les rayons solaires, viennent se répandre ensuite en douce rosée, sur la terre pour la fertiliser et lui faire produire des fruits plus abondants; la charité, attirée vers les régions célestes par l'attraction du Divin soleil, va se décomposer là-Haut en perles d'une richesse infinie, qui brilleront pendant toute l'éternité sur la couronne de ceux qui lui furent dévoués sur la terre. Car la Charité et sa soeur l'Humilité sont non seulement les grandes assises du chrétien, mais sont encore et par dessus tout, l'unique clef du royaume du bonheur à venir. M. Crevier pratiquait, à un haut degré, ces deux grandes vertus célestes que le monde abhorre mais que le ciel divinise.

Sa noble conduite a porté d'heureux fruits. Voyez les oeuvres pieuses qui ont surgi sur son passage; comptez, si vous le pouvez, les âmes saintes qui se sont élancées, sous sa direction, vers le chemin de la perfection et de la sanctification. Car le bon et saint

prêtre, dans une paroisse, est l'ancre du salut, le phare de l'espérance, la joie du coeur, la source des grâces, la personification du dévouement et le symbole de l'amour. St-Hyacinthe est une terre privilégiée. Des communautés nombreuses y surgissent comme par enchantement. Parmi les plus utiles, les plus dévouées, les plus austères et les plus salutaires, l'on compte celle du Monastère du Précieux-Sang, dont la pieuse fondatrice et supérieure actuelle fut l'amie de notre bon fondateur. Cette femme humble et reconnaissante se rappelle toujours, avec bonheur, les enseignements et le dévouement de son ancien pasteur. Elle se souvient, avec délices, des joies suaves de sa première communion qu'elle reçut de sa main vénérable.

Enfermée dans le cloître où elle prie pour le monde, et comme empourprée du sang de son Jésus crucifié, elle répand, à son tour, sur sa ville et sur son pays, les enseignements que lui laissait son directeur spirituel, si sage, si généreux, si ardent, si dévoué pour le bien, si zélé pour l'avancement des âmes et la gloire de son Dieu. Voilà les fruits précieux de son bon exemple et de son ardente charité: le bien ayant sa contagion comme le mal.

Comme la vie de l'homme est une lutte sans cesse renaissante ici-bas, M. le curé de St-Hyacinthe aura toujours à combattre. Aussi partout ses oeuvres progressent-elles sans que pour cela ses luttes ne cessent. Il lui est indifférent qu'elles se transportent du sein des réunions de fabrique à celui des grandes assemblées populaires, dans la presse ou sur les tréteaux. Il est là, comme la sentinelle du devoir. Jamais il ne laissait un sophisme debout, jamais un faux principe inattaqué, jamais une proposition erronée sans la démolir, une inexactitude sans la relever. Un homme qui a fait alors certain bruit, en politique,

fut constamment l'âme de l'opposition aux plans de M. Crevier. Mais ce dernier mit à le combattre toute son indomptable énergie, sa grande finesse, la souplesse de ses ressources, ses connaissances variées et cette grande dignité qui ne l'abandonnait jamais.

Aussi sa victoire fut-elle complète; l'harmonie est rétablie; la paix règne. Mgr Prince arrivera juste à temps pour jouir des succès de son ancien ami et pour voir s'épanouir toutes ses grandes oeuvres, dans leur pleine floraison, au soleil de la charité et sous l'oeil de Dieu.

Sa réputation bien légitime de vertu l'appelait aux pesants fardeaux de l'épiscopat; mais sa grande humilité, qui ne l'empêchait cependant pas de connaître sa propre force, lui fera repousser cet honneur. Il se contentera d'accepter la position plus humble de conseiller de son Evêque et de vicaire-général de ce diocèse.

Notre révolution de 37-38 avait eu des suites heureuses pour nous, des conséquences favorables pour nos libertés. L'on respire plus à l'aise; l'avenir nous sourit. L'on va reprendre notre marche plus assurée parmi les nations. La forêt est reculée, l'agriculture se développe, l'industrie naît, l'éducation, qui avait été nécessairement négligée au plus fort de nos luttes pour la reconnaissance de nos droits, prend un nouvel essor.

Malheureusement, les progrès en se développant, avaient aussi donné naissance à de nouvelles aspirations, à de nouvelles doctrines. Le venin des erreurs développées, à la suite des désastreuses révolutions de 1793, 1830 et 1848, en France, venait d'être déposé dans le sein de nos populations jusque là à l'abri de ses mécomptes et de ses dangers.

Tous les comtés au sud du Richelieu avaient senti le contre-coup de ces doctrines funestes. La

catholique et intelligente paroisse de Ste-Marie fléchissait sous les efforts de l'erreur et du mensonge! car, dans le bonheur, les peuples s'éloignent de Dieu pour ne s'en rapprocher souvent que sous la main inexorable du malheur.

L'extrême prospérité d'une nation fut souvent cause de sa décadence morale, de sa ruine religieuse.

Quand tout se mesure par l'or, la vertu est sans prix. Ce qu'il faut quelquefois à un pays pour le sauver de la ruine, c'est un chef; ce qu'il faut souvent à une paroisse pour la tirer de l'abîme, c'est un prêtre. Car, il en est tout à la fois, le guide, le conseiller, le protecteur et le père.

Mgr Prince qui connaissait si bien notre fondateur, lui ordonne de tout abandonner: sa paroisse qu'il aimait d'autant plus qu'il avait souffert davantage pour elle, son nouvel hôpital encore inachevé, sa Providence à peine ébauchée, ses affections saintes pour les chères âmes qu'il avait si longtemps dirigées, pour venir, voyageur dans les déserts arides de la vie, construire sa nouvelle tente dans cette plaine alors encore inconnue pour lui, de Ste-Marie de Monnoir, qu'il a changée depuis en une oasis si fraîche, si belle, si prospère et si grande.

III

Sur ce nouveau théâtre, messieurs, contemporains de ses oeuvres, témoins de ses travaux, objets de ses constants efforts, vous l'avez mieux connu, vous l'avez apprécié davantage: vous le bénirez sans cesse. Sa mémoire vit partout, gravée dans le plus intime de vous-mêmes, au sommet de votre propre coeur, dans la reconnaissance des pauvres, dans les larmes des orphelins, dans la tendresse de ces anges de charité, qui, pour eux, ont remplacé leurs mères — comme

au frontispice de ces grandes maisons d'éducation qu'il a élevées si haut, que, semblables à cette échelle de Jacob, il a pu s'en faire un point d'appui pour escalader les hauteurs du ciel.

Aussi, pour lui élever un monument digne de lui, n'avez-vous qu'à regarder autour de vous : « *Si monumentum ejus quæris circumspice.* »

De fait, tout en ces lieux parle le même langage, proclame les mêmes bienfaits, redit les mêmes louanges : les pierres du cimetière, les arbres qui bordent ces avenues, les grands pins qui chantent pendant la tempête, les cloches qui carillonnent la joie et pleurent la douleur, les statues élevées sur les places publiques, l'Hospice Ste-Croix où la douleur s'abrite, ces maisons d'éducation où la science s'enseigne et où la vertu se pratique. Tous ces monuments de sa piété et de sa foi redisent à sa louange toute sa vie de travail, d'abnégation, de sacrifice et d'amour.

En recevant l'ordre de venir, en 1852, prendre possession de la cure de Ste-Marie, Messire Crevier avait eu la généreuse idée d'y établir, dès son arrivée, deux maisons d'éducation supérieure, destinées dans sa pensée à régénérer cette paroisse et à fournir à la famille, à l'État et à la religion des sujets utiles, dévoués, et capables d'honorer la société et de faire aimer l'Eglise.

Connaissant tous les dangers du monopole de l'enseignement, la routine dans laquelle il consacre les intelligences, l'absence d'activité et d'émulation qu'il entraîne, M. Crevier veut créer un collège sur de nouvelles bases, offrant des facilités nouvelles à la jeunesse, dans le but de favoriser davantage les études pratiques, agricoles et commerciales. — L'enseignement n'est pas tout ce qu'il devrait être en ce pays. — Le monopole, en creusant le même sillon, en façonnant les intelligences dans le même moule, les

force à embrasser les mêmes carrières. Or, les carrières sont comblées; il faut donc leur ouvrir de nouveaux horizons, en variant l'éducation.

Voilà l'un des puissants motifs qui ont induit M. Crevier à vous donner, dans ce Petit Séminaire, ce système d'enseignement pratique que plusieurs autres collèges ont été obligés d'adopter dans la suite.

Pour être éducateur de la jeunesse, il faut, de nos jours, posséder de grandes connaissances pratiques, connaître à fond le cœur humain, les tendances de nos sociétés, les besoins présents, nos rapports sociaux et commerciaux, la marche des événements, etc.

Il ne suffit pas seulement d'enseigner à l'élève, il faut lui faire digérer ce qu'il apprend.

En toutes choses il y a des degrés.

A son entrée au collège, le jeune enfant a besoin qu'on lui ouvre l'horizon petit à petit. Les yeux de son intelligence ne pourraient contempler un trop vaste espace à la fois: ils en seraient éblouis et même aveuglés. Il faut donc donner, aux jeunes gens, des matières conformes à leur capacité intellectuelle et à leurs aptitudes particulières. M. Crevier a été l'un des hommes les plus perspicaces de son siècle; il en a palpé le mal, mesuré les besoins et s'est efforcé de mettre l'enseignement au niveau des exigences des populations canadiennes. Si notre enseignement classique est ce qu'il y a de mieux, notre système scolaire a encore besoin d'amélioration. Les étrangers, qui nous entourent, arrivent à accaparer toutes les situations! Pourquoi? Parce que les Anglais, au lieu de se jalouser, s'entraident les uns les autres. Et, bien que nos élèves leur soient supérieurs, ils réussissent moins à accaparer de bonnes situations. Cet aveu est d'autant plus pénible qu'il est plus vrai. Ce n'est pas l'intelligence qui nous manque, c'est la protection politique qui nous fait défaut.

La philosophie et la haute littérature qui vivent de systèmes et de poésie ne sont pas du tout aptes au commerce. Pour réussir dans cette branche, il faut renoncer aux plaisirs de l'esprit et mettre l'imagination de côté. Voilà ce que M. Crevier, en homme supérieur, avait parfaitement compris. Aussi classa-t-il ses élèves et disposa-t-il ses cours de manière à favoriser d'abord l'agriculture, première nécessité des nations.

Mais comme la terre, en certains endroits, devra produire plus que les besoins du peuple, et que les pays de zones différentes fournissent des fruits divers et variés que d'autres ne donnent pas, le commerce, comme moyen d'échanges, devient aussi un auxiliaire nécessaire de nos jours. Le collège Ste-Marie devra donc enseigner spécialement cette branche importante de connaissances pratiques.

Mais, comme l'homme n'a pas été créé seulement pour les affaires d'agio, d'industrie, d'agriculture et de commerce, il requiert aussi une éducation plus relevée, plus noble, plus grande et plus en harmonie avec les aspirations de son intelligence et de son âme, portées vers des régions supérieures. Ste-Marie, — après trois ans d'études préparatoires dans les langues française et anglaise, les mathématiques, le système de banques, la chimie agricole, etc., après avoir élagué ceux qui n'ont pas d'aptitudes pour les hautes sciences, ou que l'agriculture et le commerce réclament, — ouvre à ses élèves les arcanes profondes du temple du cours classique. Le bon sens comme la logique réclament un pareil système d'enseignement, en ce pays placé dans des circonstances exceptionnelles.

Cependant, le cours classique est fatal à un bon nombre ! C'est que là, plus qu'ailleurs, existe un véritable danger. Notre siècle, par son mépris de l'autorité, par son émancipation de tout frein, par sa

complaisance pour le mal, par sa coupable indifférence, justifie cette parole prophétique de Bossuet : « Je prévois que les libertins et les esprits forts pourront être discrédités, non par aucune horreur de leurs sentiments, mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires. »

Nous semblons retourner au paganisme; l'erreur nous envahit. Nous sommes victimes de Satan, qui, sous des noms divers, séduit, trompe et perd les hommes, par des doctrines semi-voilées, pleines d'appâts et d'entraînements. Oui, les sociétés modernes sont bien malades. La demi-science enseignée à la jeunesse en a fait une classe sans religion, sans principes et sans honneur. Si la science véritable mène à la religion, le demi-savoir conduit à la suffisance et à la vanité, — première étape de l'irréligion,—et à la révolte contre l'Eglise, mère des nations, et contre Dieu, fin suprême des hommes.

D'où vient le mal?

Les causes en sont multiples, sans doute, mais le plus grand nombre d'hommes irréliigieux, indifférents ou impies ont passé par nos collèges! Pourquoi alors sont-ils plus misérables souvent que les autres? plus insoumis à l'autorité? plus impatientes de tout joug?

La plupart était des êtres paresseux et sans talent que l'on a déclassés en leur faisant faire un cours complet d'études.

De plus, les élèves ont bu, au collège, dans une coupe empoisonnée, trop souvent. Car, sous le dangereux et futile prétexte de leur faire apprécier les beautés littéraires de la Grèce et de Rome païennes, l'on a inculqué dans le coeur encore tendre de ces jeunes hommes à l'imagination vive, à l'esprit ardent, les exemples pervers mais attrayants du paganisme antique. On leur a mis, sans cesse, sous les yeux, les actions les plus barbares représentées comme très

héroïques! les faits les plus révoltants donnés comme des actes de courage et de vertu! L'idée du droit est sans cesse affirmée, la notion du devoir est systématiquement effacée. Erreurs funestes, que les siècles de foi pouvaient enseigner sans trop de danger, comme nous l'affirmions dans une autre célèbre circonstance, mais qu'il serait imprudent de propager dans ce règne d'effervescence où le républicanisme, — cette négation de l'autorité politique, — est à l'ordre du jour et cuve dans toutes les jeunes têtes. Or, la négation politique conduit nécessairement à la négation religieuse, puisque toutes deux attaquent également la Puissance Constitutive des deux pouvoirs.

Aussi rien n'est plus fatal, messieurs, que d'enseigner presque exclusivement à nos jeunes gens, qui manquent de direction à leur entrée dans le monde, les pensées, les sentiments, les maximes, les exemples et les vertus païennes de Rome et d'Athènes.

L'on saute par-dessus dix-huit siècles de christianisme, comme s'ils n'avaient rien produit qui soit digne d'admiration et d'étude, pour effleurer César, Homère, Lycurge, Solon, Horace, Sapho, Virgile, Cicéron, Eschyle, Térence, Sophocle, Démosthènes, Juvénal, Tacite, Salluste! Dangereuses sirènes qui n'attirent à elles que pour mieux perdre à jamais leurs victimes. Et, cependant, qu'étaient ces hommes à côté des Paul, des Basile, des Grégoire de Nysse, des Grégoire de Nazianze, des Jean Chrysostôme, des Augustin, des Jérôme, des Athanase, des Tertulien, des Origène, des Liguori, des Thomas d'Aquin, des Loyola, etc., etc. Oui, erreur funeste d'où provient beaucoup de mal!

Parmi de très bonnes choses, l'on fait sucer le poison à la jeunesse et l'on voudrait qu'elle n'en fut pas infectée! Malheur au pays qui croit que l'on peut faire jaillir le bien de la science ou de la littérature

quelles qu'elles soient! Et avec Lacordaire, répétons-le: « combien est puissante la couche première déposée dans l'éducation et l'instruction. Tout porte là-dessus sans détruire ou effacer ce sillon premier où tous les germes ont été semés si laborieusement.

« Une impression suffit pour faire à l'âme de l'enfant une irréparable blessure ou pour lui donner dans la vie une assiette qu'il ne quittera jamais sans remords. »

M. Crevier qui avait sous ce rapport le salubre exemple donné par l'un de nos plus savants et de nos plus utiles séminaires de ce pays, celui de St-Hyacinthe, voulut aussi obvier à ce grave inconvénient de l'enseignement classique en y suppléant par les ressources du christianisme et les incomparables beautés contenues dans les immortels travaux des pères de l'Eglise. Il modifiera donc son plan d'études en conséquence, sans toutefois rejeter tout à fait les anciens classiques: car il y a du bon partout.

M. Crevier, qui connaissait à fond le mal qui nous ronge, voulut opposer une digue aux maux de nos jours, où les notions du juste et de l'erreur, du vrai et du faux, semblent à jamais confondues dans le chaos de l'irrégion et de la fausse philosophie.

Car, notre fondateur, par les travaux divers auxquels il s'était livré, par son expérience dans la gouverne des enfants, par la sage direction et l'excellente discipline qu'il était parvenu à établir, pendant son professorat à Nicolet et son habile directorat à St-Hyacinthe, était bien préparé pour l'entreprise nouvelle à laquelle il allait se consacrer. Aussi se met-il immédiatement au travail dès 1853.

Dans ce but, Mgr Prince avait acquis, lui-même, l'ancienne école qui a servi pendant quatre ans, aux classes du premier cours. Car, ce ne fut que le 21 septembre 1857, date de ma première rentrée au

collège, que l'on prit possession de cette nouvelle maison.

Tout était à créer. Combien de fois fûmes-nous obligés de travailler nous-mêmes pour préparer notre bois de chauffage, pour déblayer le terrain, faire les jardins, les parterres et les avenues ! Notre supérieur était toujours de la partie ; le premier à la peine mais le dernier au repos, bien qu'il fut, à cette époque, près de sa soixantième année !

Il songe maintenant à son couvent. Il sait le danger de l'éducation des grandes maisons de nos riches cités pour les filles de nos campagnes. Tout le monde admet que l'éducation de nos filles est généralement fautive en ce pays. Trop de musique, trop d'art d'agrément, trop de religiosité et de sensiblerie, de délicieuses bagatelles, de jolies petites tournures, mais pas assez de choses sérieuses y sont enseignées, de fermeté de caractère, de connaissances solides et utiles pour le ménage futur.

Le côté pratique de l'éducation est abandonné pour y substituer le côté vaniteux, superficiel et ridicule.

La musique qui est, avec la peinture, une des plus belles expressions de l'art, y est profanée par son enseignement, sans discernement, à toutes les élèves, qu'elles aient ou non des aptitudes ! L'on jette ainsi dans un monde idéal et rêveur des jeunes personnes qui sont destinées par leur position sociale à faire le ménage et à raccomoder les *grosses pièces*.

Aussi que de femmes évaporées, romanesques, chimeriques et déclassées dans le monde !

Ce mal exerce partout ses ravages en Amérique ; c'est, de nos jours, d'après un grand écrivain américain, « la place qui remplit le pays comme une malédiction universelle qui imprègne l'atmosphère ; qui envahit le paisible foyer domestique ; qui est connue partout, et qui, partout, apporte la destruction,

la rage, et qui tue le confort, — cette plaie, c'est le piano. Combien de jeunes filles industrieuses et bien intentionnées ont été détournées du sentier du devoir par cet instrument de torture? Sorties des écoles en juin, rêveuses et chérissant l'« Oiseau moqueur » — arrangé pour quatre mains — et les « Cloches du monastère », comme les premiers fruits de leur éducation, elles se préparent pour la campagne d'été. Aussitôt, tout est trouble dans les maisons les plus paisibles; les pères de famille, courbés sous le joug de l'éducation moderne, portent des bas troués en mille endroits afin que les mains de leurs filles puissent battre le clavier sonore; les mères de famille fendent doucement le bois dans la cave pour que le bruit ne dérange pas une « Rêverie » ou une « Fantaisie » qui se joue dans le salon. Et les parents acceptent cela humblement, innocemment, parce que cela s'appelle *éducation*. »

Les supérieures de couvents sont elles-mêmes alarmées de cette manie, de cette furie musicale. Elles ne peuvent rien contre les idées du jour. Il est grand temps que les autorités ecclésiastiques y mettent ordre car de graves abus en résultent, des dangers imminents en découlent.

Sous les efforts envahisseurs de ce mal nouveau, que fera M. Crevier? Adoptera-t-il les idées reçues? se laissera-t-il mollement bercer par les flots de la nécessité moderne? Non: les réformateurs luttent sans cesse. La réaction ne s'obtient qu'à ce prix. Ce qu'il faut donc à ce prêtre observateur et pratique ce sont des femmes bonnes, pieuses, simples, instruites et humbles pour donner une éducation convenable à l'état et à la condition de nos populations rurales.

Mais où les trouvera-t-il? Les excellentes soeurs de la congrégation ne peuvent plus suffire aux nombreuses demandes des divers diocèses non plus que

les autres communautés enseignantes. Il faut donc tourner les yeux ailleurs. Alors, Mgr Prince et messire Crevier se souviennent qu'au fort de la Terreur, en France, pendant que la hache révolutionnaire y détruisait toutes les communautés enseignantes, une pieuse fille du peuple, témoin des maux infinis qu'allait entraîner, sur sa patrie mutilée et sanglante, une éducation sans Dieu, avait pris sur elle de fonder une école catholique, origine humble, mais féconde de la belle communauté de la « Présentation de Marie ». Plus tard, Marie Rivier en sera la première supérieure, dont la maison mère fut établie dans le diocèse de Viviers.

C'est là que M. Crevier ira frapper pour se procurer les éducatrices rêvées dans sa grande humilité, (en 1853). Une colonie de ces vertueuses femmes, ayant à leur tête la Révérende Soeur Saint-Maurice, viendra bientôt se réfugier sous l'égide bénie de notre fondateur. Voilà donc son couvent fondé, les rêves de sa vie réalisés.

Messieurs, vous dire ce que ces deux communautés, créées dans des conditions économiques les plus difficiles, ont coûté de peine, de fatigues, d'anxiétés, de misères et de sacrifices à leur fondateur, n'entre pas dans mon projet. D'ailleurs, les amis éloquents qui vous adresseront la parole dans un instant vous diront probablement un mot de ses difficultés et de ses angoisses.

Quand il n'a plus rien, il dépêche de maigres attelages à St-Pie pour en rapporter un peu de nourriture. Joseph reçoit ses hommes, un jour, leur donne à manger, ainsi qu'à leurs pauvres animaux, puis les renvoie sans rien leur donner. M. le Grand Vicaire pleure, mais ne se décourage pas; un inconnu lui apporte sur ces entrefaites quelques pièces d'argent et il trouve même un pain dans un endroit où la vieille

servante jurait n'en avoir jamais mis! Tout allait donc pour le mieux dans le plus pauvre des mondes. Le lendemain, M. le curé de St-Pie faisait son entrée triomphale chez son famélique filleul, accompagné de douze charges de provisions et de comestibles de toutes sortes. « Tiens, dit-il, mon vieux *quêteux* je t'ai apporté quelque chose, car je n'ai pas voulu charger tes chevaux hier, ils étaient trop maigres pour se rendre ici avec de lourds fardeaux. »

Ce trait vous peint feu M. le curé de St-Pie. Toujours charitable mais toujours enjoué. Feu M. Crevier était digne et se faisait respecter, sans être distant: c'était le gentilhomme de bon ton, sans ostentation, sans vanité, ni amour propre. Il avait une haute idée de la grandeur du sacerdoce, et il tâchait d'inculquer dans l'esprit de ses élèves, les mêmes impressions. M. le curé de St-Pie était plus débonnaire et plus rieur comme il a déjà été dit. Il s'amusa avec délices des tours qu'il jouait lui-même. Il les recontait avec amabilité, simplicité, entraînement et esprit. Ses visites au collège étaient pour nous des jours de grandes fêtes. Feu Messire Edouard était plus sarcastique; peu de temps avant sa mort, un certain monsieur, à idées croches, lui présentant un statuaire de ses amis, disait: « Il en a fait beaucoup de saints difformes. » « Eh bien! répondit M. Crevier, il a imité le bon Dieu qui en a aussi beaucoup fait d'hommes de travers. »

Un dernier trait vous montrera davantage la différence entre ces deux frères.

Par une soirée d'automne, sombre, humide et froide, le curé de St-Pie revenait de visiter une personne malade, dans un rang éloigné de sa paroisse. Les chemins glaiseux de St-Pie étaient impraticables à cette époque. Le cheval avançait avec peine, chargé de son colossal propriétaire. Celui-ci se sentait enclin

à l'impatience. — vice qui n'était pas pourtant son fort — car c'était un rieur perpétuel. Le hasard voulut qu'une voiture vînt encore retarder la marche de la sienne. M. le curé demande à son conducteur de vouloir bien lui livrer passage. Ce dernier, espèce de matamore, refuse en proférant quelques jurons par trop énergiques. Mal lui en prit, car le bon Joseph descend de sa voiture, relève sa soutane et va appliquer une brossée des mieux conditionnées dans la figure de notre blasphémateur ! La leçon était d'autant plus rude que cet individu était réputé la terreur de la paroisse. Le curé, — pas plus que sa victime, — ne se vantèrent, pour des motifs différents sans doute, de cet assaut illégal, mais non intempestif. Si le coupable n'avait pas annoncé ce fait à son prône du dimanche suivant, la victime, en ayant eu évidemment pour son compte, n'avait pas fait offrir, par le crieur public, une récompense libérale à celui qui lui ramènerait son assaillant.

Quelques jours après, le même individu se rendit, pour affaires, au presbytère, la figure encore toute meurtrie. Son curé lui demande comment il lui était arrivé tant de mal. — « Ne m'en parlez pas, M. le cure, répond ce dernier, je crois que j'ai rencontré le diable en chemin, l'autre soir. »

Au lieu de porter des coups Messire Edouard aurait prié cet homme, avec larmes, de ne plus offenser Dieu, par ses jurements et ses imprécations.

Mais poursuivons à commémorer les actes de la vie si bien remplie de notre bien-aimé supérieur, qui, en s'abîmant dant ses profonds labeurs, en travaillant au milieu d'une extrême pauvreté, à maintenir ses fondations, ne relentissait pas son courage pour ses autres devoirs de curé et de paroisse. Il fonde des congrégations, prêche des retraites, fait élever des calvaires, surveille les écoles, dirige les travaux de l'é-

glise de Ste-Angèle, dessert cette paroisse, confesse, prie et distribue des aumônes.

Quand il a trop grand besoin, dans les moments les plus critiques, il va lui-même sermoner son parrain sur la nécessité de faire l'aumône pour gagner le ciel. Il fait donc atteler toujours son même maigre cheval, par les temps les plus orageux, par la pluie ou la neige, pour se rendre chez « Monsieur son frère » comme il l'appelait. Pour jouir plus longtemps de son onctueuse éloquence, le bon vieux curé de St-Pie semble faire la sourde oreille ! Mais que refuser à un pareil filleul ? Alors il donne, donne encore, donne toujours, jusqu'à ce qu'enfin, se mettant dans l'impossibilité de craindre les voleurs, il est contraint de venir lui-même réclamer de son *dissipateur* de frère l'hospitalité de ses dernières années d'existence !

Le 13 octobre 1875 fut pour cette paroisse, et ses communautés, une fête mémorable et touchante : celle des « noces d'or » de notre supérieur.

Ce souvenir en est trop vivace en votre esprit pour qu'il soit nécessaire de le rappeler ici. La joie fut universelle : le peuple célébrait la fête d'un père aimé, qui avait tout fait pour ses enfants, en toutes circonstances ; car, non content de pourvoir aux besoins spirituels de sa paroisse, M. Crevier en désire de plus le progrès temporel. Il donne de sages avis en ce sens ; il se fait l'avocat dévoué d'une voie ferrée projetée vers son village ; il conseille l'économie, la prudence, le travail et l'industrie. Aussi, ses louables efforts sont-ils couronnés d'un plein succès. Il a vu la fumée des locomotives traversant sa ville naissante, et les progrès s'y développant, en reculer les limites devenues trop étroites.

Regardez autour de vous, rappelez vos souvenirs et dites si je ne suis pas un narrateur fidèle, du moins,

sinon habile, de ce que l'âme généreuse de votre curé a fait pour vous, pour moi, pour nous tous.

Il y a des natures si laborieuses qu'elles ne croient rien d'achevé tant qu'il reste quelque chose à faire! Il y a des esprits si actifs qu'ils ne sauraient jamais s'arrêter — le repos leur serait fatal! Il y a des coeurs si ardents qu'il faut un aliment quelconque à leur flamme! Il y a des âmes si charitables qu'elles souffrent à la seule pensée de la possibilité de la souffrance des autres!

M. Crevier résume en lui toutes ces belles qualités, qui en font un nouveau Vincent de Paul.

Comme lui, il a la passion des pauvres; un instinct irrésistible le pousse vers eux. Il voudrait les garder tous sous son toit, les faire partager son peu de biens, sa table, ses vêtements; et s'il ne leur donne pas plus souvent ses vieilles soutanes, c'est que ses moyens ne lui permettent pas toujours de se payer le luxe d'une nouvelle. Il y tenait peu, du reste, son humilité allant de pair avec sa charité.

Maintenant, il a vu fleurir les jeunes arbres qu'il a plantés de ses mains, arrosés de ses sueurs, fertilisés de ses bénédictions. Il en a moissonné de savoureux fruits. Plusieurs prêtres sont sortis de son collège: ce sont les Révs MM. C. d'Auray, J. Durrocher, J.-B. Ponton, A. Nadeau, Jos. Beaudry, Nap. Beaudry, I. Bessette, A. Gatien, V. Rainville, P. Girard, J.-U. Charbonneau, A. Petit, C. Bessette, C.-H. Jeannotte, Alf. Vigeant, J.-N. Brodeur, P.-P. Saurrette, A. Lemieux, Tous. Lussier, S.S., J. Marcoux, O.M.I., F. Guertin, O.M.I.; des hommes de profession lui font honneur; des filles dévouées se sont consacrées à l'enseignement dans son couvent. Sera-t-il satisfait?

Non! car ses pauvres n'ont pas encore d'asile en cette paroisse; des vieillards sont sans demeure, des

orphelins sans protection. Le temps presse, il se fait vieux, son dernier soleil monte peut-être à l'horizon. Il ira solliciter de nouveau l'aumône; la plupart d'entre vous la lui donne; la famille Rolland lui vient en aide, mais comme il lui manque encore beaucoup, il ne lui reste d'autre ressource que de recourir au charitable frère, dont il croit les trésors inépuisables.

Mais, comme il aime à sonder la profondeur des choses, il en verra bientôt le fond.

Cependant, l'hospice Ste-Croix est fondé en 1865. C'est là que cette âme charitable ira demander son dernier refuge, solliciter son dernier repos, exhaler son dernier souffle, entre les bras de M. Jean Labbé, qui en prit un soin particulier pendant sa maladie, et après avoir été soigné par un de ses anciens élèves, le dévoué Dr C. Pinsonneault, auquel il était très attaché; car, s'il a aimé les splendeurs de la maison du Dieu qui a réjoui sa jeunesse, il a aussi chéri l'humilité des servantes, des humbles et la pauvreté de leur maison.

Cependant, l'abandon de sa paroisse lui fut le plus douloureux des sacrifices. Il se sentait isolé à l'hôpital et il était très sensible aux marques de sympathie de ses amis, car la vieillesse, comme les plateaux de la balance, en faisant descendre la nature, élève en raison directe l'âme. Celle-ci s'élevant de plus en plus, à cause de la faiblesse des liens qui la retiennent, semble se spiritualiser davantage et est plus portée à la tendresse et à la sensibilité. Aussi, trois mois avant de mourir, M. Crevier m'écrivait-il ces sympathiques et bienveillantes paroles:

« J'ai été très sensible à votre lettre du 30 octobre dernier, qui me prouve de plus en plus votre affection; c'est dans l'affliction et le délaissement que l'on reconnaît les vrais amis, et vous êtes fidèle, dans ma

sollitude, à me témoigner votre attachement. Aussi, jusqu'à mes derniers instants conserverai-je votre souvenir et de la reconnaissance pour toutes vos bontés. Je n'ai plus longtemps à vous écrire, à l'âge de 81 ans révolus aujourd'hui même. Malgré les persécutions dont vous avez été l'objet, vous avez toujours été fidèle à vos principes, dévoué à vos amis et constant dans la mauvaise comme dans la bonne fortune.

« Adieu, cher ami, combattons toujours pour la bonne cause.

Votre très affectionné ami,

ED. CREVIER, Ptre. »

A contempler cet homme de bien, à étudier la vie active qu'il a menée, les oeuvres multiples qu'il a fondées, l'on serait tenté de croire qu'il devait négliger quelques-uns de ses devoirs variés. Détrompez-vous; M. Crevier étant avant tout l'homme de la ponctualité.

Regardez le temple de Ste-Marie, et dites si un coeur pieux n'a pas présidé à ses décorations. La fabrique qui devait \$18,000, à son arrivée en 1852, était complètement libérée de cette dette, lors de son départ, en 1877; tout était en ordre.

Et il aimait tellement son église qu'il allait y prier souvent, le soir même; et quand l'*Angelus* venait l'arracher de ce temple, il semblait lui reprocher de l'enlever sitôt à ses méditations, à ses affections, à son bonheur.

Et avec un barde chrétien il pouvait dire:

Pourquoi vous fermez-vous, maison de la prière?
 Est-il une heure, ô Dieu, dans la nature entière,
 Où le coeur soit las de prier?
 Où l'homme qu'en ces lieux ta bonté daigne attendre
 N'ait devant tes autels un parfum à répandre,
 Une larme à te confier?

Or, vous savez s'il en répandait des larmes! Un trait le faisait pleurer, la vue d'un pauvre l'attristait, une nouvelle malheureuse le jetait dans l'anxiété; l'orage, le tonnerre et le vent le faisaient craindre pour les autres. Sa grande âme compatissait à toutes les infortunes. Il était si bon qu'il n'abandonnait jamais le coupable au remords, mais savait très bien le ramener, sans cesse, au repentir. Un tendre reproche, une lueur d'espérance, un conseil amical; voilà les seuls dards qu'il lançât jamais au coeur du coupable.

S'il apprend qu'on lui dérobe quelque chose, sa charité lui défend d'en informer la justice humaine. Il se hâte de porter à l'accusé d'autres objets de même nature et le supplie de les recevoir de sa main plutôt que de se rendre criminel aux yeux de Dieu.

Le coupable rougit, s'excuse, se confesse, se repent. Le remords vient encore de perdre une de ses victimes.

Un jour, on apprend à M. Crevier que l'on venait de lui dérober une certaine quantité de farine; car il ne connaissait pas l'art de cadenasser ses portes. « Eh bien! répond-il en souriant à l'officieux qui lui apporte cette nouvelle: « si ce fut vous-même, vous en auriez peut-être pris le double. » Sa charité pour les pauvres était inépuisable. Aussi, quand le malheureux venait frapper à sa porte, il lui donnait toujours sans lui demander pour quelle cause il souffrait; la charité étant aveugle, il mesurait sa compassion à la profondeur des infortunes qui s'adressaient à lui.

Si un coeur dur repousse, une âme tendre attire. Plus on apprend à connaître l'humanité, plus aussi

on aime à pardonner l'homme; sa faiblesse a si grand besoin d'espérance, d'encouragement et de pardon. Si la remise de la faute provoque son regret, son châ-timent suscite une vengeance. Entre le regret et la vengeance gît l'abîme que les âmes charitables sauront toujours combler. M. Crevier connaissait à fond le secret de guérir toutes les blessures, de cicatriser toutes les plaies.

Au moral, voilà cet homme, tel que Dieu l'avait fait, dans sa miséricorde pour nous. Au physique, il était des plus distingués: de haute stature, la tête large, le front vaste, la poitrine forte, l'oeil vif, et qui semblait scruter les pensées les plus intimes des autres, la lèvre moqueuse, le sourire fin, une physionomie énergique, décidée, mais tendre, lui donnaient je ne sais quel ensemble de gravité, d'autorité, de mansuétude. Sa vivacité naturelle se manifestait, parfois, sur sa figure — mais c'était l'éclair; la volonté et la réflexion y ramenaient, à l'instant, son habituelle placidité.

Voilà le portrait pâle mais fidèle de notre fondateur, tel que la mort même nous l'a laissé, quand exposé, le 26 janvier dernier, dans son cercueil, il semblait devoir ne s'y reposer qu'un instant!

Mais il y dormait de ce grand sommeil du juste qui ne se réveillera qu'au jour de la gloire. Et, couché à côté de son cher Joseph, tous deux réalisent, dans leur silencieuse quiétude, cette consolante parole: *Beati quia quiescunt.*

Funérailles de M. Crevier, V. G.

Les funérailles du Très Révérend Ed. Crevier, V.G., du diocèse de Saint-Hyacinthe; ex-curé de Sainte-Marie de Monnoir, fondateur du Petit Séminaire du lieu, des hôpitaux de Saint-Hyacinthe et de

Sainte-Marie et du couvent de la Présentation, ont eu lieu jeudi, le 27 Janvier 1881, dans l'église de cette paroisse, au milieu d'un immense concours de fidèles, venus de toutes parts, pour répandre un dernier tribut de prières et de larmes sur la tombe de cet homme dévoué et du saint prêtre que la main de la mort vient de réclamer.

Les appareils de deuil, la voix plaintive de l'orgue, les lugubres intonations des chantres, les soupirs de la foule, les inscriptions mortuaires jetées çà et là sur de sombres tentures, le catafalque élevé ou semblait reposer le vieux et fidèle serviteur, formaient un indescriptible ensemble de tristesse et de consolation tout à la fois. Chacun sentait qu'il venait de perdre un père, mais la lumineuse espérance, cette dernière vertu qui meure dans le cœur des chrétiens, semblait tempérer encore la désolante réalité de la mort.

La foule avait littéralement envahi le temple saint comme en ces jours de fêtes solennelles, où la grande éloquence du regretté défunt l'attirait pour lui parler de Dieu, pour lui enseigner la vertu et lui prescrire ses devoirs.

Par le décès du Rév. M. Crevier, le diocèse de St-Hyacinthe perd le plus ancien de ses prêtres; Sainte-Marie, le meilleur des pères; les institutions de charité, un de leurs plus fermes soutiens; les pauvres, un de leurs plus généreux protecteurs.

Les funérailles grandioses, l'affluence de prêtres et de peuple qui lui servaient d'escorte funèbre, la tristesse répandue partout, témoignaient bien haut des regrets universels que sa mort a causés. C'était tout un peuple qui pleurait un chef, toute une ville qui pleurait un citoyen, toute une famille qui pleurait un père.

Sur une sombre tenture recouvrant le maître-autel se lisait, en lettres de feu, la consolante devise sui-

vante: « Je vous quitte pour un peu de temps: au ciel nous nous reverrons. » Puis au-dessus planaient trois colombes tenant enlacée une couronne d'immortelles, emblème de celle qui orne à jamais, dans les splendeurs de la gloire, le front si noble, si intelligent et si pur du Rév. M. Crevier. Au-dessus de la nef, de chaque côté de la galerie, on lisait ces paroles: *Fecit enim mirabilia in vita sua. Nec speravit in pecuniâ et Thesauris. Beati misericordes.* « Il était l'ami des pauvres. »

Sa Grandeur Mgr Moreau, de Saint-Hyacinthe, avait bien voulu chanter le service, en témoignage de la vénération qu'il portait à son prêtre fidèle. Messieurs Nadeau et d'Auray, élèves de Sainte-Marie, officiaient comme diacre et sous-diacre. L'oraison funèbre a été prononcée par Sa Grandeur Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières, qui prit pour texte ces paroles rassurantes de l'Écriture: *Beati qui in domino moriuntur.* Mgr s'éleva, en cette circonstance, à la véritable, à la grande éloquence sacrée et à la plus sublime de toutes: celle du cœur.

Nous regrettons que l'espace ne nous permette d'en rapporter qu'une faible analyse, telle que reproduite par le *Courrier de St-Hyacinthe*, du 29 Janvier 1881.

L'éloquent Evêque raconta en style simple et touchant la vie de M. Crevier. Il remarqua que dans un moment aussi solennel, il était convenable de parler des vertus de ce prêtre distingué et des oeuvres de bien qu'il avait faites. Si c'est une douleur pour un fils de perdre son père, il est consolant de parler du bien qu'il a opéré. C'est Notre-Seigneur lui-même qui a donné l'exemple de consoler les parents et les amis, et ceux que la mort vient nous ravir, demeurent attachés à nous par les liens de la charité et de l'espérance qui eux ne sont jamais rompus.

Le prédicateur, parlant de l'enfance de M. Crevier,

remarqua que de bonne heure, il eut l'intention de se consacrer au Seigneur, et lorsqu'il revêtit l'habit ecclésiastique, il comprit tous les devoirs qui lui incombaient comme les sacrifices auxquels il se soumettait. Il embrassa la carrière sacerdotale avec le plus grand dévouement, la plus grande abnégation de lui-même, et Dieu sut proportionner ses grâces aux dispositions de celui qui se dévouait à son service. Aussi M. Crevier eut une régularité de conduite remarquable.

Le prêtre est en rapport avec Dieu qui lui dit :
Va vers mon peuple pour éclairer son esprit et fortifier son cœur.

Que de fois, votre bon curé a prié pour vous, sans que vous le sachiez. Que de fois vous avez pu vous dire : d'où viennent donc les grâces qui me sont données ? Elles étaient le résultat de ses ferventes prières. Toujours il prit soin de ses ouailles ; jamais son zèle ne se ralentit pendant le quart de siècle qu'il administra la paroisse de Ste-Marie, et lorsque la génération actuelle, depuis 25 ans, se présentera devant Dieu, elle ne lui sera pas étrangère, car elle aura un titre écrit de la main de son vénérable curé.

Mgr Laflèche rappela la fondation du collège, du couvent et de l'hôpital par M. Crevier à Ste-Marie. Ses œuvres survivront et tous conserveront le souvenir de son bon exemple. Il fut un bon prêtre, fidèle à la prière, l'ami et le père des pauvres ; il a donné à manger à ceux qui ont eu faim ; il a vêtu ceux qui étaient nus ; il a consolé les affligés ; — il est mort dans la paix du Seigneur et il ne vous oubliera pas au ciel. Il est entré dans la vie du repos sans crainte, et pouvant dire : *bonum certamen certavi* ; et que son âme purifiée soit admise au séjour des bienheureux.

Après le service funèbre, la foule se pressa auprès du corps du défunt pour lui dire un dernier adieu et lui adresser une prière. C'était réellement un spectacle touchant que de voir ces personnes de tout âge contempler celui qui avait été pour eux un si bon père.



Digitized by Google

Table des Matières

| | |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Préface de M. Casimir Hébert | 5 |
| La Croix, l'Épée et la Charrue ou les trois symboles du peuple canadien, (1884) | 15 |
| Le double avènement de l'Homme-Dieu ou les deux unités politiques et religieuses des peuples, (1887) | 71 |
| L'Irlande, (1888) | 131 |
| Panégyrique de Messire Edouard Crevier, v.-g., (1881) | 171 |

